1 F.X. W
18
515131A
TIS

39. a. 8396

L'ONANISME,

DISSERTATION

SUR

LES MALADIES

PRODUITES

PAR LA MASTURBATION.

PAR

M. TISSOT, D. MED.

De la Soc. R. de LONDRES, de l'Ac. Méd. Phyſ. de BASLE, de la S. Écon. de BERNE, & de celle de Phyſ. Experim. de ROTTERDAM.

CINQUIEME ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

Propriis extinctum vivere criminibus. C. GALL.

A LAUSANNE,

Chez FRANÇ. GRASSET, & Comp.

M. DCC. LXXII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

Je sentis les défauts de l'original latin de ce petit Ouvrage en le compoſant (*a*); j'en fis mes excuſes, & j'indiquai mes raiſons de juſtification dans la Préface. Ces défauts me frapperent encore plus vivement après l'impreſſion; & je les ai trouvés intolérables, en examinant une traduction françoiſe qu'on déſiroit que je reviſſe.

Outre beaucoup d'obſervations nouvelles à ajouter, il falloit remédier à des fautes d'ordre conſidérables, & donner une juſte étendue à des articles qui n'étoient que des

(*a*) En 1758 ſous le titre de *Tentamen de morbis ex manuſtupratione*, à la ſuite du traité *de febribus biliosis*, 8°. Lauſanne.

premiers linéaments, presque incapables de faire saisir ce que j'avois voulu dire.

Tant de corrections rendoient l'ouvrage à peu près neuf, & beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette entreprise en langue vivante, & tous les désagréments qu'elle entraînoit ne m'échapperent pas. Il n'y avoit qu'un motif aussi puissant que celui de l'utilité, dont cette entreprise, bien exécutée (c'est sans doute dire mieux que je ne l'ai fait) pouvoit être à l'humanité, qui pût me décider; & c'est en effet le seul qui m'ait décidé. Il est triste de s'occuper des crimes de ses semblables; leur considération afflige & humilie; mais il est doux d'espérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence, & à adoucir les miseres qui en sont les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eût été si j'eusse écrit en latin, c'est l'embarras d'exprimer des images dont les termes & les expressions sont déclarées indécentes par l'usage. Il m'en auroit infiniment coûté s'il eût fallu me dispenser de cette attention; & cette disposition, dont j'ose me glorifier, m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'auroit été, si malheureusement elle m'eût manqué; cependant je l'ai encore trouvé hérissé de difficultés. J'ose assurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet ouvrage toute la bienséance dans les termes dont il étoit susceptible. Il y a des écueils inséparables de la matiere; comment les éviter? Falloit-il se taire sur des objets aussi importants? Non sans doute. Les Auteurs sacrés, les Peres de l'Eglise, qui presque tout écrivoient en langues

vivantes, les Auteurs Eccléſiaſtiques, n'ont pas cru devoir garder le ſilence ſur les crimes obſcenes, parce qu'on ne pouvoit pas les déſigner ſans mots. J'ai cru devoir ſuivre leur exemple; & j'oſerai dire avec Saint Auguſtin, *Si ce que j'ai écrit ſcandaliſe quelque perſonne impudique, qu'elle accuſe plutôt ſa turpitude, que les paroles dont j'ai été obligé de me ſervir pour expliquer ma penſée ſur la génération des hommes. J'eſpere que le lecteur pudique & ſage me pardonnera aiſément les expreſſions que j'ai été obligé d'employer.* J'ajouterai, à ce que dit ce ſaint homme, que j'eſpere mériter la reconnoiſſance & l'approbation des gens vertueux & éclairés, qui connoiſſent la turpitude de l'Univers, & qui loueront, ſi-non mes ſuccès, au moins mon entrepriſe.

Je n'ai pas touché, non plus que

dans la premiere édition, la partie morale ; & cela par la raiſon d'*Horace.*

----------Quod Medicorum eſt
Promittunt Medici.

Je me ſuis propoſé d'ecrire des maladies produites par la maſturbation, & non point du crime de la maſturbation ; n'eſt-ce pas d'ailleurs aſſez en prouver le crime, que de démontrer qu'elle eſt un acte de ſuicide. Quand on connoît les hommes, on ſe perſuade aiſément qu'il eſt plus aiſé de les détourner du vice par la crainte d'un mal préſent, que par des raiſonnements fondés ſur des principes dont on n'a pas aſſez de ſoin de leur inculquer toute la vérité. Je me ſuis appliqué ce qu'un homme, dont notre ſiecle ſe glorifiera chez la poſtérité la plus reculée, fait dire à un Religieux : *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la priere à un hom-*

me qui ne croit pas en Dieu ; la néceſſité du jeûne à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame. L'entrepriſe eſt laborieuſe, & les rieurs ne ſont pas pour nous (1). *Marphurius* doutoit de tout, *Scanarelle* lui donna des coups de bâton & il crut.

Ces Zoïles de la ſocieté & de la littérature, qui ne font rien, & qui blâment tout ce qu'on fait, oſeront dire que cet ouvrage eſt plus propre à répandre le vice qu'à l'arrêter, & qu'il le fera conoître à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point ; on s'avilit en leur répondant. Mais il eſt des ames foibles, quoique vertueuſes, ſur leſquelles ces diſcours pourroient faire impreſſion ; je leur dois cette réflexion générale ; c'eſt que mon livre eſt à cet égard-

(1) Lettres Perſan. 49.

là dans le cas de tous les livres de morale : il faut les interdire tous, ſi c'eſt multiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les Livres Saints, ceux des Peres, ceux des Caſuiſtes doivent tous être prohibés avant le mien. Quelle eſt d'ailleurs la jeune perſonne qui s'aviſera de lire un ouvrage ſur une matiere de Médecine dont elle ignore le nom ? Il eſt à ſouhaiter qu'il devienne familier aux perſonnes appellées à diriger l'éducation ; il leur ſervira à démêler de bonne heure cette déteſtable habitude, & les mettra à même de prendre les précautions qu'elles jugeront néceſſaires pour en prévenir les ſuites.

Ceux qui n'entendent pas le latin trouveront peut-être qu'il y a trop de vers en cette langue ; je leur répondrai qu'il n'y en a point qui ne ſoit lié à la matiere, puiſqu'il n'y

en a aucun qui ne m'ait été rapellé par la chaîne des idées. J'ai cependant fait en ſorte par-tout qu'on pût les ſauter ſans interrompre le fil du diſcours. Ceux qui les entendent m'en ſauront gré : le voyageur au milieu des bruyeres eſt réjouï par la beauté d'une verdure. Enfin ſi c'eſt un tort, il eſt léger ; & dans un ouvrage auſſi ingrat, on peut permettre ce délaſſement à l'Auteur. S'il n'y en a pas de françois, ce qui auroit été plus naturel, c'eſt peut-être la faute des Poëtes plutôt que la mienne.

Cet ouvrage au reſte n'a rien de commun avec l'*Onania* Anglois, que le ſujet ; & à deux pages & demi près que j'en ai tirées, cette rapſodie ne m'a fourni aucun ſecours. Ceux qui liront les deux ouvrages ſentiront, j'eſpere, la différence totale qu'il y a de l'un à l'autre : ceux

qui ne liront que celui-ci auroient pû être trompés par le rapport des titres, & portés à ſuppoſer quelque reſſemblance entre les deux livres ; heureuſement il n'y en a aucune.

Les additions augmentent cette nouvelle édition, preſque d'un tiers, & je ſouhaite qu'elles ſoient accueillies favorablement par les perſonnes qui ſont en état d'en juger. L'on me fera peut-être deux objections ; l'une, que j'ai ajouté un grand nombre d'obſervations & d'autorités qui ne ſont preſque que des répétitions de celles qui ſe trouvoient déja dans la premiere ; l'autre, que dans quelques endroits je ſuis trop ſorti de mon titre, & que j'ai enviſagé le danger des plaiſirs de l'amour ſous un point de vue général. Je réponds à la premiere, que dans une matiere comme celle-ci, où l'on doit moins eſpérer de

convaincre par des raiſons, que d'effrayer par des exemples, l'on ne peut pas trop en accumuler. Je réponds à la ſeconde, 1°. que quand deux matieres ſont étroitement liées, plus on veut en iſoler une, & moins bien on la traite; 2°. que j'ai été bien aiſe de rendre cet ouvrage d'une utilité plus générale.

Quelqu'un m'a dit que c'eſt cette lecture qui a fait *horreur* à un Profeſſeur illuſtre. Je ne puis pas le croire; mais ſi le fait eſt vrai, je le prie de vouloir bien lire cette Préface, ſur laquelle il n'avoit ſans doute pas jetté les yeux.

En écrivant ſur l'Inoculation je me ſuis propoſé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtriere, & j'ai la ſatisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien: en compo-

ſant cet ouvrage, j'ai eſpéré d'arrêter les progrès d'une corruption plus ravageante peut-être que la petite vérole; & d'autant plus à craindre, que, travaillant dans les ombres du myſtere, elle mine ſourdement, ſans même que ceux qui ſont ſes victimes ſe doutent de ſa malignité. Il étoit important de la faire connoître; & j'ai actuellement pluſieurs raiſons pour croire que j'ai eu le bonheur d'être utile, que les yeux de la jeuneſſe ſe deſſillent, & qu'elle apprendra peu à peu à connoître le danger en même temps que le mal: ce ſeroit un des plus ſûrs moyens de prévenir cette décadence dont on ſe plaint dans la nature humaine, & peut-être de lui rendre, dans quelques générations, la force qu'avoient nos ayeux, & que nous ne connoiſſons plus qu'hiſtoriquement, ou par les monumens qui nous en reſtent. Mais pour parvenir à ce but il eſt à

ſouhaiter que MM. les Médecins veuillent bien faire quelqu'attention à cette cauſe trop négligée juſques à préſent; j'en ai vu, depuis la derniere édition de cet ouvrage, qui croyoient que j'en avois exagéré les dangers, & m'aſſuroient qu'ils n'avoient jamais vu de maladies occaſionnées par cette cauſe; je puis les aſſurer, à mon tour, que le mal eſt plus grand encore que je ne l'ai peint, qu'il eſt extrêmement fréquent, chaque jour j'en ai de nouvelles preuves, & qu'ils ont traité très-ſouvent des malades de ce genre, mais ſans le ſoupçonner, parce que cette cauſe, preſqu'omiſe par le plus grand nombre des auteurs, ne ſe préſentoit pas à leur eſprit. Aujourd'hui les coupables que la reſſemblance de leurs maux avec ceux que je décris dans cet ouvrage, force à s'en avouer la cauſe, ſont les premiers à l'indiquer, &

bientôt tous les Médecins pourront juger si j'ai eu raison.

Veuille *celui qui peut tout*, répandre sur mes vues cette bénédiction, sans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien! *Paul* plante, *Apollos* arrose, c'est DIEU qui donne l'accroissement.

A Lausanne le 1 *Septembre* 1771.

TABLE

DES ARTICLES.

INTRODUCTION, page 1

ARTICLE PREMIER.

LES SYMPTOMES.

SECTION. I. *Tableau tiré des Ouvrages des Médecins.* 6

SECT. II. *Observations communiquées,* 23

SECT. III. *Tableau tiré de l'*Onania, 27

SECT. IV. *Observations de l'Auteur,* 32

SECT. V. *Suites de la masturbation chez les femmes,* 58

ARTICLE II.

LES CAUSES.

SECT. VI. *Importance de la liqueur séminale*, 68

SECT. VII. *Examen des circonstances qui accompagnent l'émission*, 81

SECT. VIII. *Causes de danger, particulieres à la masturbation*, 100

ARTICLE III.

LA CURATION.

SECT. IX. *Moyens de guérison proposés par les autres Médecins*, 121

SECT. X. *Pratique de l'Auteur*, 133

L'air, 143

Les alimens, 149

Le sommeil, 171

Les mouvemens, 175

Les évacuations, 178

Les passions, 181
Les remedes, 184

ARTICLE IV.

MALADIES ANALOGUES.

SECT. XI. *Les pollutions nocturnes*, 220
Digressions sur les maladies occasionnées par trop de semence, 223
SECT. XII. *Gonorhée simple*, 247

Fin de la Table.

ESSAI

SUR

LES MALADIES

PRODUITES

PAR LA MASTURBATION.

INTRODUCTION.

NOS CORPS perdent continuellement; & si nous ne pouvions pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une foiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les aliments, mais ces aliments doivent subir dans nos corps différentes préparations, que l'on comprend sous le nom de *nutrition*. Dès qu'elle ne se fait pas, ou qu'elle se fait

pas ſentir par-là même, combien de maux doit procurer la proſuſion d'une humeur ſi précieuſe ? Sa deſtination détermine le ſeul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut ſe perdre involontairement dans des ſonges laſcifs. L'auteur de la Geneſe nous a laiſſé l'hiſtoire du crime d'*Onan*, ſans doute pour nous tranſmettre celle de ſon châtiment ; & nous apprenons par *Galien*, que *Diogene* ſe ſouilla en commettant le même crime.

Si les dangereuſes ſuites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendoient que de la quantité, ou étoient les mêmes à quantité égale, il importeroit peu, rélativement au phyſique, que cette évacuation ſe fît de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expreſſion, mon ſujet autoriſe des licences de cette eſpece. Une quantité trop conſidérable de ſemence perdue dans les voies de la nature jette dans des maux très-fâcheux ; mais qui le ſont bien davantage, quand la même quantité a été diſſipée par des moyens contre nature. Les accidents, que ceux qui s'épuiſent

dans un commerce naturel éprouvent, ſont terribles : ceux que la maſturbation entraine, le ſont bien plus. Ce ſont ces derniers qui ſont proprement l'obiet de cet ouvrage ; mais la liaiſon intime, qu'ils ont avec les premiers, empêche d'en ſéparer le tableau. C'eſt ce tableau commun qui formera mon premier article : il ſera ſuivi de l'explication des cauſes, ſecond article dans lequel j'expoſerai celles qui rendent les ſuites de la maſturbation plus dangereuſes : les moyens de guériſon, & des remarques ſur quelques maladies analogues finiront l'ouvrage. Je joindrai par-tout les obſervations des meilleurs auteurs à celles que j'ai faites moi-même.

ARTICLE PREMIER.

Les Symptômes.

SECTION PREMIERE.

Tableau tiré des ouvrages des Médecins.

HIPPOCRATE, le plus ancien & le plus exact des obſervateurs, a déja décrit les maux produits par l'abus des plaiſirs de l'amour, ſous le nom de *conſomption dorſale* (1). „ Cette maladie „ naît, dit-il, de la moëlle de l'épine „ du dos. Elle attaque les jeunes mariés „ ou les libidineux. Ils n'ont pas de „ fievre; & quoiqu'ils mangent bien, „ ils maigriſſent & ſe conſument. Ils „ croient ſentir des fourmis qui deſ- „ cendent de la tête le long de l'épine. „ Toutes les fois qu'ils vont à la ſelle, „ ou qu'ils urinent, ils perdent abon- „ damment une liqueur ſéminale très-

(1) De morbis, lib. II, c. XLIX, Foëſ. p. 479.

„ liquide. Ils ſont inhabiles à la généra-
„ tion, & ils ſont ſouvent occupés de
„ l'acte vénérien dans leurs ſonges.
„ Les promenades, ſur-tout dans les
„ routes pénibles, les eſſouflent, les af-
„ foibliſſent, leur procurent des peſan-
„ teurs de tête, & des bruits d'oreille;
„ enfin une fievre aiguë (*Lipyria*) ter-
„ mine leurs jours ". Je parlerai dans un autre endroit de cette eſpece de fievre.

Quelques Médecins ont attribué à la même cauſe, & ont appellé *ſeconde conſomption dorſale d'Hippocrate*, une maladie qu'il décrit ailleurs (1), & qui a quelque rapport avec cette premiere. Mais la conſervation des forces, qu'il ſpécifie particulierement, me paroît une preuve convaincante que cette maladie ne dépend point de la même cauſe que la premiere. Elle paroît plutôt être une affection rhumatiſmale.

„ Ces plaiſirs, dit *Celſe* dans ſon ex-
„ cellent livre ſur la conſervation de
„ la ſanté, nuiſent toujours aux per-
„ ſonnes foibles, & leur fréquent uſage
„ affoiblit les forts " (2).

(1) De glandulis, Foëſ. p. 273.
(2) De re medicâ, lib. I, cap. IX & I.

L'on ne peut rien voir de plus effrayant, que le tableau qu'*Arétée* nous a laissé des maux produits par une trop abondante évacuation de semence. „ Les „ jeunes gens, dit-il, prennent & l'air „ & les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides & „ même imbéciles ; leurs corps se courbent, leurs jambes ne peuvent plus „ les porter, ils ont un dégoût général, ils sont inhabiles à tout ; plusieurs tombent dans la paralysie „ (1). Dans un autre endroit il met les plaisirs de l'amour dans le nombre des six causes qui produisent la paralysie (2).

Galien a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau & des nerfs & détruire les forces (3) ; & il rapporte ailleurs, qu'un homme qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

Pline le Naturaliste nous apprend que *Cornelius Gallus*, ancien Préteur, & *Titus Ætherius*, Chevalier romain, mou-

(1) De signis & caus. diut. morb. l. II, c. V.
(2) L. I, c. VII, p. 34, edit. BOERHAAVE.
(3) Comm. tert. in lib. III. HIP. de morb. vulg. oper. omn. t. III, p. 583.

rurent dans l'acte même du coït (1).

„ L'estomac se dérange, dit *Aëtius*, „ tout le corps s'affoiblit, l'on tombe „ dans la pâleur, la maigreur, le des- „ séchement, les yeux se cavent " (2).

Ces témoignages des anciens les plus respectables sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. *Sanctorius*, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celle-ci affoiblissoit l'estomac, ruinoit les digestions, empêchoit l'insensible transpiration dont les dérangements ont des suites si fâcheuses, produisoit des chaleurs de foie & de reins, disposoit au calcul, diminuoit la chaleur naturelle, & entraînoit ordinairement la perte ou l'affoiblissement de la vue (3).

Lommius, dans ses beaux commentaires sur les passages de *Celse*, que j'ai cité, appuie le témoignage de son auteur par ses propres observations, „ Les émis- „ sions fréquentes de semence relâchent, „ dessèchent, affoiblissent, énervent, & „ produisent une foule de maux; des

(1) Historia mundi, Lib. VII, c. LIII, p. 124.
(2) Tetrab. III, Serm. III, c. XXXIV.
(3) Med. static. sect. 6, aph. 15, 19, 21, 23 & 24.

„ apoplexies, des léthargies, des épilep-
„ ſies, des aſſoupiſſements, des pertes
„ de vue, des tremblements, des para-
„ lyſies, des ſpaſmes, & toutes les eſ-
„ peces de gouttes les plus douloureu-
„ ſes " (1).

L'on ne lit point ſans horreur la deſcription que nous a laiſſée *Tulpius*, ce célébre Bourg-meſtre & Médecin d'Amſterdam : „ Non ſeulement, dit-il, la
„ moëlle de l'épine maigrit, mais tout le
„ corps & l'eſprit languiſſent égale-
„ ment; l'homme périt miſérablement.
„ *Samuel Verſpretius* fut attaqué d'une
„ humeur exceſſivement âcre qui ſe jet-
„ ta d'abord ſur le derriere de la tête &
„ la nuque; elle paſſa de-là ſur l'épine,
„ les lombes, les flancs & l'articulation
„ de la cuiſſe, & fit ſouffrir à ce mal-
„ heureux des douleurs ſi vives, qu'il
„ devint tout-à-fait défiguré, & tomba
„ dans une petite fievre qui le conſu-
„ moit, mais pas aſſez vîte à ſon gré;
„ & ſon état étoit tel, qu'il invoqua
„ plus d'une fois la mort, avant qu'elle
„ vint l'arracher à ſes maux " (2).

Rien, dit un célébre Médecin de

(1) Comment. de ſanit. tuend. p. m. 37.
(2) Obſ. Med. l. III, c. XXIV.

Louvain, n'affoiblit autant, & n'abrege autant la vie (1).

Blancard a vu des gonorrhées ſimples, des conſomptions, des hydropiſies qui dépendoient de cette cauſe (2); & *Muys* a vu un homme encore d'un bon âge attaqué d'une gangrene ſpontanée du pied, qu'il attribua à des excès vénériens (3).

Les mémoires des Curieux de la Nature parlent d'une perte de vue: l'obſervation mérite d'être rapportée en entier. L'on ignore, dit l'auteur, quelle ſympathie les teſticules ont avec tout le corps, mais ſur-tout avec les yeux. *Salmuth* a vu un ſavant hypocondriaque devenir fou, & un autre homme ſe deſſécher ſi prodigieuſement le cerveau, qu'on l'entendoit vaciller dans le crâne; l'un & l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans qui, trois ſemaines après avoir épouſé une jeune femme, tomba tout-à-coup dans l'aveuglement, & mourut au bout de quatre mois (4).

(1) ZYPAEUS, fundam. medic. Part. II, art. 6.
(2) Inſtit. medic. Part. II, c. XXVIII.
(3) Praxis chirurgica, Decur. I, obſ. 4.
(4) Decur. II, ann. 5, Append. obſerv. 88, p. 56.

„ La trop grande diſſipation des eſ-
„ prits animaux affoiblit l'eſtomac, ôte
„ l'appétit ; & la nutrition n'ayant plus
„ lieu, le mouvement du cœur s'affoi-
„ blit, toutes les parties languiſſent,
„ l'on tombe même dans l'épilepſie (1)."
Nous ignorons, il eſt vrai, ſi les eſprits animaux & la liqueur génitale ſont la même choſe ; mais l'obſervation nous a appris, comme on le verra plus bas, que ces deux fluides ont une très-grande analogie, & que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. M. *Hoffman* a vu les plus fâcheux accidents ſuivre la diſſipation de la ſemence. „ Après de longues pollutions noc-
„ turnes, dit-il, non-ſeulement les for-
„ ces ſe perdent, le corps maigrit, le
„ viſage palit ; mais de plus la mémoire
„ s'affoiblit, une ſenſation continuelle
„ de froid ſaiſit tous les membres ; la
„ vue s'obſcurcit, la voix devient rau-
„ que (2) : tout le corps ſe détruit peu-
„ à-peu, le ſommeil troublé par des rê-
„ ves inquiétants ne répare point, &
„ l'on éprouve des douleurs ſemblables

(1) SCHELAMMER, ars medendi univerſa. Lib. II. ſect. II, c. IV, §. 23.
(2) Conſult. Cent. 2 & 3, Caſ. 102, T. III, p. 293.

„ à celles qu'on reſſent après qu'on a été „ meurtri par des coups " (1).

Dans une conſultation pour un jeune homme qui, entr'autres maux, s'étoit attiré par la maſturbation une foibleſſe totale des yeux, il dit „ qu'il a vu plu- „ ſieurs exemples de gens qui, même „ dans l'âge fait, c'eſt-à-dire quand le „ corps jouit de toutes ſes forces, s'é- „ toient attiré non-ſeulement des rou- „ geurs & des douleurs extrêmement „ vives dans les yeux, mais encore une „ ſi grande foibleſſe de vue, qu'ils ne „ pouvoient lire ni écrire quoi que ce „ ſoit. J'ai même vu, ajoute-t-il, deux „ gouttes ſereines produites par cette „ cauſe " (2). L'on verra avec plaiſir l'hiſtoire même de la maladie qui donna lieu à cette conſultation. „ Un jeune „ homme s'étant livré à la maſturbation „ à l'âge de quinze ans, & l'ayant exer- „ cée très-fréquemment juſqu'à vingt- „ trois, tomba pendant cette période „ dans une ſi grande foibleſſe de tête & „ des yeux, que ſouvent ces derniers „ étoient ſaiſis de violents ſpaſmes dans „ le tems de l'émiſſion de la ſemence.

(1) Même endroit, Caſ. 103.
(2) Même endroit, Caſ. 103.

„ Dès qu'il vouloit lire quelque chose,
„ il éprouvoit un étourdissement sem-
„ blable à celui de l'ivresse, la pupille
„ se dilata extraordinairement ; il souf-
„ froit dans l'œil des douleurs excessi-
„ ves ; les paupieres étoient très-pesan-
„ tes ; elles se colloient toutes les nuits ;
„ ses yeux étoient toujours baignés de
„ larmes, & il s'amassoit dans les deux
„ coins, qui étoient très-douloureux,
„ beaucoup d'une matiere blanchâtre.
„ Quoiqu'il mangeât avec plaisir, il
„ étoit réduit à une extrême maigreur,
„ & dès qu'il avoit mangé, il tomboit
„ dans une espece d'ivresse ". Le mê-
me auteur nous a conservé une autre
observation dont il avoit été le témoin
oculaire, & que je crois devoir placer
ici. „ Un jeune homme de dix-huit ans,
„ qui s'étoit livré fréquemment à une
„ servante, tomba tout-à-coup en foi-
„ blesse avec un tremblement général
„ de tous les membres, le visage rouge
„ & le pouls très-foible. On le tira de
„ cet état au bout d'une heure, mais il
„ resta dans une langueur générale. Le
„ même accès revenoit très-fréquem-
„ ment avec une très-forte angoisse, &
„ lui procura au bout de huit jours une
„ contraction & une tumeur du bras

„ droit, avec une douleur au coude qui „ redoubloit toujours avec l'accès. Le „ mal alla pendant longtemps en aug- „ mentant, malgré beaucoup de reme- „ des: enfin M. *Hoffman* le guérit (1).

M. *Boerhaave* peint ces maladies avec cette force & cette préciſion qui caractériſent tous ſes tableaux. „ La trop „ grande perte de ſemence produit la „ laſſitude, la débilité, l'immobilité, „ des convulſions, la maigreur, le deſ- „ ſéchement, des douleurs dans les „ membranes du cerveau; émouſſe les „ ſens, & ſur-tout la vue; donne lieu „ à la conſomption dorſale, à l'indolen- „ ce, & à diverſes maladies qui ont „ de la liaiſon avec celles-là " (2).

Les obſervations que ce grand homme communiquoit à ſes auditeurs, en leur expliquant cet aphoriſme, & qui portent ſur les différents moyens d'évacuations, ne doivent pas être omiſes. „ J'ai vu un malade dont la maladie „ commença par une laſſitude & une „ foibleſſe dans tout le corps, ſur-tout „ vers les lombes; elle fut accompa-

(1) De morbis ex nimiâ venere, §. 18, oper. omn. ſuppl. ſecund. pars prim. p. 496.

(2) Inſtitut. §. 776 de la trad. de M. D. L. M.

„ gnée du jeu des tendons, de ſpaſmes
„ périodiques & de la maigreur, de
„ maniere à détruire tout le corps: il
„ ſentoit auſſi de la douleur dans les
„ membranes même du cerveau, dou-
„ leur que les malades nomment ar-
„ deur ſéche, qui brûle continuelle-
„ ment en dedans les parties les plus
„ nobles.

„ J'ai vu auſſi un jeune homme atta-
„ qué de la conſomption dorſale. Il
„ étoit d'une fort jolie figure, & mal-
„ gré qu'on l'eût ſouvent averti de ne
„ ſe point trop livrer au plaiſir, il s'y
„ livra néanmoins; & il devint ſi dif-
„ forme avant ſa mort, que cette groſ-
„ ſeur charnue, qui paroît au-deſſus
„ des apophyſes épineuſes des lombes,
„ s'étoit entiérement affaiſſée. Le cer-
„ veau même dans ce cas paroît être
„ conſumé; en effet, les malades de-
„ viennent ſtupides. Ils deviennent ſi
„ roides, que je n'ai point vu une auſſi
„ grande immobilité du corps produite
„ par une autre cauſe. Les yeux même
„ ſont ſi hébétés qu'ils n'ont plus la
„ facilité de voir " (1).

M. *de Senac* peignoit, dans la pre-

(1) Comment. ſur le même endroit, T. VII, p. 214.

miere édition de ſes eſſais, les dangers de la maſturbation, & annonçoit aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieilleſſe la plus languiſſante, à la fleur de leur âge. L'on peut voir dans les éditions ſuivantes les raiſons de la ſuppreſſion de ce morceau, & de quelques autres.

M. *Ludwig*, en décrivant les maux qui ſurviennent aux évacuations trop abondantes, n'oublie pas la ſpermatique. „ Les jeunes gens de l'un ou de l'autre „ ſexe, qui ſe livrent à la laſciveté, ruinent leur ſanté en diſſipant des forces qui étoient deſtinées à amener leur „ corps à ſon point de plus grande vigueur, & enfin ils tombent dans la „ conſomption " (1).

M. *de Gorter* donne un détail des accidents les plus triſtes, dépendants de cette cauſe, mais il ſeroit trop long de le copier: je renvoye, à ſon ouvrage même, tous ceux qui entendent la langue dont il s'eſt ſervi (2).

Le D. N. *Robinſon*, dans ſon ouvrage ſur la conſomption (3), a mis un af-

(1) Inſtitut. Phyſiol. §. 870 & 872.
(2) De inſenſibil. perſp. cap. ult.
(3) *A new Method of treating conſumptions, &c.* Lond. 1727, 8.

ſez long chapitre très-bien fait ſur la conſomption dorſale, que je ne puis point inſérer ici. La conſtipation, la triſteſſe, la crainte de ne jamais guérir lors même que la guériſon eſt aſſurée, la douleur fixe à la croiſée des reins, la grande foibleſſe, les douleurs paſſageres de toutes les articulations, l'affoibliſſement des facultés & des ſens, les pollutions nocturnes, la gonorrhée ſimple, ſont les caracteres qui, ſuivant lui diſtinguent cette eſpece des autres (1).

Après avoir rapporté la deſcription de la conſomption dorſale d'*Hippocrate*, telle qu'on l'a lue plus haut, M. *van Swieten* ajoute : „ J'ai vu tous ces acci-„ dents, & pluſieurs autres, dans les „ malheureux qui s'étoient livrés à de „ honteuſes pollutions. J'ai employé „ inutilement pendant trois ans tous les „ ſecours de la Médecine pour un jeu-„ ne homme qui s'étoit attiré, par cet-„ te infâme manœuvre, des douleurs „ vagues, étonnantes & générales, avec „ une ſenſation tantôt de chaleur, tan-„ tôt d'un froid très-incommode par „ tout le corps, mais ſur-tout aux lom-„ bes. Dans la ſuite ces douleurs ayant

(1) Voy. Chap. 8. p. 92.

„ un peu diminué, il ſentoit un ſi grand
„ froid dans les cuiſſes & dans les jam-
„ bes, quoiqu'au tact ces parties paruſ-
„ ſent conſerver leur chaleur naturelle,
„ qu'il ſe chauffoit continuellement au-
„ près du feu, même pendant les plus
„ grandes chaleurs de l'été. J'admirai
„ ſur-tout pendant tout ce tems un
„ mouvement continuel de rotation
„ des teſticules dans le ſcrotum, & le
„ malade éprouvoit dans les lombes la
„ ſenſation d'un mouvement ſembla-
„ ble, qui lui étoit très à charge „ (1).
Ce détail nous laiſſe ignorer ſi ce mal-
heureux termina ſa vie au bout de trois
ans, ou s'il continua à languir pendant
quelque tems, ce qui eſt bien plus fâ-
cheux: il n'y a cependant pas une troi-
ſieme iſſue.

M. *Kloekof*, dans un très-bon ouvra-
ge ſur les maladies de l'eſprit qui dépen-
dent du corps, confirme par ſes obſer-
vations celles qu'on vient de lire. „ Une
„ trop grande diſſipation de ſemence af-
„ foiblit le reſſort de toutes les parties
„ ſolides; de-là naiſſent la foibleſſe, la
„ pareſſe, l'inertie, les phthiſies, les
„ conſomptions dorſales, l'engourdiſſe-

(1) Aph. 586, T. II, p. 46.

„ ment & la dépravation des ſens, la „ ſtupidité, la folie, les évanouiſſe- „ ments, les convulſions „ (1).

M. *Hoffmann* avoit déja remarqué que les jeunes gens, qui ſe livrent à l'infâme pratique de la maſturbation, perdoient peu-à-peu toutes les facultés de leur ame, ſur-tout la mémoire, & devenoient tout-à-fait inhabiles à l'étude (2).

M. *Lewis* (3) décrit tous ces maux. Je ne tranſcrirai ici, de ſon ouvrage, que ce qui a rapport à ceux de l'ame. „ Tous les maux, qui naiſſent des excès „ avec les femmes, ſuivent plus promp- „ tement encore, & dans un âge ten- „ dre, l'abominable pratique de la pol- „ lution de ſemence, qu'il ſeroit diffi- „ cile de peindre avec des couleurs auſſi „ affreuſes qu'elle le mérite: pratique „ à laquelle les jeunes gens ſe livrent „ ſans connoître toute l'énormité du „ crime, & tous les maux qui en ſont „ les ſuites phyſiques (4). L'ame ſe reſ- „ ſent de tous les maux du corps, mais

(1) De morb. anim. ab infirm. cereb. p. 37
(2) Oper. omn. fol. T. III, p. 295.
(3) A practical. Eſſay upon the tabes dorſalis, Lond. 1748, & 3e. édit. 1758.
(4) Ibid. p. 13.

„ ſur-tout de ceux qui naiſſent de cette
„ cauſe. La plus noire mélancholie,
„ l'indifférence pour tous les plaiſirs,
„ (ne pourroit-on pas dire l'averſion?)
„ l'impoſſibilité de prendre part à ce qui
„ fait le ſujet de la converſation des
„ compagnies dans leſquelles ils ſe trou-
„ vent ſans y être; le ſentiment de
„ leur propre miſère, & le déſeſpoir
„ d'en être les artiſans volontaires, la
„ néceſſité de renoncer au bonheur du
„ mariage, ſont les idées bourrelantes
„ qui contraignent ces malheureux à ſe
„ ſéparer du monde; fort heureux ſi
„ elles ne les portent pas à terminer eux-
„ mêmes leur carriere" (1).

De nouvelles obſervations confirmeront plus bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui qu'a fait M. *Stork*, dans le bel ouvrage qu'il a publié ſur l'hiſtoire & le traitement des maladies, n'eſt pas moins terrible; mais je renvoye à l'ouvrage même, dont aucun Médecin ne peut ſe paſſer, ceux qui voudront le voir (2).

Avant que de paſſer aux obſervations qui m'ont été communiquées, je termi-

(1) Ibid. p. 19.
(2) Medicus annuus, T. II, p. 215, &c.

nerai cette ſection par le beau morceau qui ſe trouve dans l'excellent ouvrage dont M. *Gaubius* a enrichi la Médecine. Non-ſeulement il peint les maux, mais il en indique les cauſes, avec cette force, cette vérité, cette ſagacité & cette préciſion, qui n'appartiennent qu'au plus grand maître. C'eſt un morceau précieux, dont on me ſaura gré de conſerver le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit. *Immoderata ſeminis profuſio, non ſolum utiliſſimi humoris jacturâ, ſed ipſo etiam motu convulſivo, quo emittitur, frequentius repetito, imprimis lædit. Etenim ſummam voluptatem univerſalis excipit virium reſolutio, quæ crebro ferri nequit, quin enervet. Colatoria autem corporis quo magis emulgentur, eo plus humorum aliunde ad ſe trahunt, ſucciſque ſic ad genitalia derivatis, reliquæ partes depauperantur. Inde ex nimiâ venere laſſitudo, debilitas, immobilitas, inceſſus delumbis, encephali dolores, convulſiones ſenſuum omnium, maxime viſus hebetudo, cæcitas, fatuitas, circulatio febrilis, exſiccatio, macies, tabes & pulmonica & dorſalis, effeminatio. Augentur hæc mala atque inſanabilia fiunt ob perpetuum in venerem pruritum, quem mens, non minus quam*

corpus, tandem contrahit, quoque efficitur, ut & dormientes obſcena phantaſmata exerceant, & in tentiginem pronæ partes quavis occaſione impetum concipiant, onerique & ſtimulo ſit quamlibet exigua reparati ſpermatis copia, leviſſimo conatu, & vel ſine hoc, de relaxatis loculis relapſura. Quocirca liquet, quare adoleſcentiæ florem adeo peſſumdet iſte exceſſus. 1)

SECTION II.

Obſervations communiquées.

JE ne ſuivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu, me dit mon illuſtre ami, M. *Zimmermann*, un homme de vingt-trois ans qui devint épileptique, après s'être affoibli le corps par de fréquentes manuſtuprations. Toutes les fois qu'il avoit des pollutions nocturnes il tomboit dans un accès d'épilepſie parfait. La même choſe lui arrivoit après les manuſtuprations, dont il ne s'abſtenoit point, malgré les accidens & tout ce que l'on pouvoit lui dire.

1) Inſtitutiones Pathologiæ Medicinalis, auctore H. D. Gaubio, Lugd. Bat. 1758.

Quand l'accès étoit passé, il éprouvoit des douleurs très-fortes aux reins & autour du coccyx. Cependant ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque tems, je le guéris des pollutions, & j'espérai même de le guérir de l'épilepsie, dont les accès avoient déja disparu. Il avoit repris les forces, l'appétit, le sommeil, & une très-belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais, étant revenu à ses masturbations, qui étoient toujours suivies d'une attaque, il eut enfin les accès dans les rues même, & on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, & baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi quand je lus cette observation: ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus suicides que cet homme-ci? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connoit un autre qui est dans le même cas: j'ai appris, depuis, qu'il avoit fini de la même maniere. J'ai connu, (c'est encore M. *Zimmermann* qui parle,) un homme d'un très-beau génie, & d'un savoir presqu'universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'acti-

l'activité de ſon eſprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état de celui du malade qui conſulta M. *Boerhaave* (1), & que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits ſuivants à M. *Raſt* le fils, célèbre Médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaiſir de paſſer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en Médecine, mourut par l'excès de ces ſortes de débauches. L'idée de ſon crime avoit tellement frappé ſon eſprit, qu'il mourut dans une eſpece de déſeſpoir, croyant voir l'enfer ouvert à ſes côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de ſix ou ſept ans, inſtruit, je crois, par une ſervante, ſe pollua ſi ſouvent, que la fievre lente qui ſurvint l'emmena bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit ſi grande, qu'on ne put l'en empêcher juſqu'aux derniers jours de ſa vie. Lorſqu'on lui repréſentoit qu'il hâtoit ſa mort, il ſe conſoloit, en diſant qu'il iroit plutôt trouver ſon père, mort depuis quelques mois.

M. *Mieg*, célèbre Médecin de Bâle, connu dans le monde ſavant par d'ex-

(1) Conſul. Med. c. II. p. 36.

cellentes dissertations, & à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre de M. le Professeur *Stehelin*, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé plusieurs observations intéressantes & utiles. J'en réserve quelques-unes pour la suite de cet Ouvrage, où elles seront mieux placées, c'est ici le lieu des deux autres. Le fils de M***, âgé de quatorze à quinze ans, est mort de convulsions, & d'une espece d'épilepsie, dont l'origine venoit uniquement de la masturbation: il a été traité inutilement par les Médecins les plus expérimentés de notre ville. Je connois aussi une jeune Demoiselle de douze à treize ans qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consomption, avec le ventre gros & tendu, une perte blanche, & une incontinence d'urine. Quoique les remedes l'aient soulagée, elle languit toujours, & je crains des suites funestes.

SECTION III.

Tableau tiré de l'Onania.

DEPUIS la publication de cet Ouvrage, j'ai appris, par le canal le plus reſpectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entiere créance aux faits de la collection angloiſe, & que cette raiſon, quelques calomnies, des obſcénités, & la ſuppoſition d'un privilége impérial avoient fait prohiber la traduction allemande dans l'Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à ſupprimer tout ce que j'ai tiré de cet Ouvrage, mais quelques conſidérations m'ont engagé à le conſerver ſous la modification de cet avis. La premiere eſt, que quelques-unes de ces raiſons ne regardent que l'édition allemande. La ſeconde, que quoiqu'il puiſſe s'y trouver quelques faits ſuppoſés, & que quelques-uns paroiſſent même porter ce caractere, il eſt cependant prouvé que le plus grand nombre n'eſt que trop vrai. Enfin, une troiſieme conſidération qui m'a décidé, c'eſt ce que je trouve dans la même lettre de

M. *Stehelin*. J'ai reçu, dit-il, une lettre de M. *Hoffman* de Maſerick, dans laquelle il me marque avoir vu un maſturbateur qui s'étoit déjà attiré une conſomption dorſale, qu'il traita ſans ſuccès, & qui fut guéri par les remedes de l'Onania, dont le Docteur *Bekkers*, à Londres, doit être l'auteur, & ſi bien guéri, qu'il eſt redevenu gros & gras, & qu'il a quatre enfants.

L'Onania anglois eſt un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeſte qui ſe ſoit écrit depuis long-tems. On ne peut lire que les obſervations ; toutes les réflexions de l'Auteur ne ſont que des trivialités théologiques & morales. Je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui eſt aſſez long, qu'un tableau des accidents les plus ordinaires, dont les malades ſe plaignent : la vivacité, l'expreſſion énergique de la douleur & du repentir qui ſe trouvent dans un petit nombre de lettres, & qui ne peuvent point ſe trouver dans l'extrait, ne doivent pas affoiblir l'impreſſion d'horreur que leur lecture inſpire, parce que cette impreſſion dépend des faits ; & les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres ſans tour & ſans ſtyle. Je ran-

gerai ſous ſix chefs les maux dont ſe plaignent les malades anglois, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'ame.

1°. Toutes les facultés intellectuelles s'affoibliſſent, la mémoire ſe perd, les idées s'obſcurciſſent, les malades tombent même quelquefois dans une légere démence ; ils ont ſans ceſſe une eſpece d'inquiétude intérieure, une angoiſſe continuelle, un reproche de leur conſcience, ſi vif, qu'ils verſent ſouvent des larmes. Ils ſont ſujets à des vertiges; tous leurs ſens, mais ſur-tout la vue & l'ouïe, s'affoibliſſent; leur ſommeil, s'ils peuvent dormir, eſt troublé par des rêves fâcheux.

2°. Les forces du corps manquent entiérement; l'accroiſſement de ceux qui ſe livrent à ces abominations avant qu'il ſoit fini, eſt conſidérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres ſont dans un aſſoupiſſement preſque continuel. Preſque tous deviennent hypocondriaques ou hyſtériques, & ſont accablés de tous les accidents qui accompagnent ces fâcheuſes maladies, triſteſſe, ſoupirs, larmes, palpitations, ſuffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matieres calcaires. La toux, la fievre lente, la conſomption

ſont les châtiments que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives ſont un autre objet des plaintes des malades; l'un ſe plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'eſtomac, des inteſtins, de douleurs de rhumatiſme extérieures, quelquefois d'un engourdiſſement douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légérement.

4°. L'on voit non-ſeulement des boutons au viſage, c'eſt un ſymptôme des plus communs, mais même de vrais puſtules ſuppurantes ſur le viſage, ſur le nez, ſur la poitrine, ſur les cuiſſes; des démangeaiſons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades ſe plaignoit même d'excreſcences charnues ſur le front.

5°. Les organes de la génération éprouvent auſſi leur part des miſeres dont ils ſont la cauſe premiere. Pluſieurs malades deviennent incapables d'érection; chez d'autres, la liqueur ſéminale ſe répand au moment du plus léger prurit, & de la plus foible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la ſelle. Un grand nombre eſt attaqué d'une gonorrhée habituelle qui

abat entierement les forces, & dont la matiere reſſemble ſouvent, ou à une ſanie fétide, ou à une mucoſité ſale. D'autres ſont tourmentés par des priapiſmes douloureux. Les dyſuries, les ſtranguries, les ardeurs d'urine, l'affoibliſſement de ſon jet font cruellement ſoufrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très-douloureuſes aux teſticules, à la verge, à la veſſie, au cordon ſpermatique. Enfin, ou l'impoſſibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent ſtériles preſque tous ceux qui ſe ſont livrés longtemps à ce crime.

6°. Les fonctions des inteſtins ſont quelquefois totalement dérangées, & quelques malades ſe plaignent de conſtipations opiniâtres, d'autres d'hémorrhoïdes, ou d'un écoulement de matiere fétide par le fondement. Cette derniere obſervation me rappelle le jeune homme dont parle M. *Hoffman*, qui, après chaque maſturbation, étoit attaqué de la diarrhée, nouvelle cauſe de la perte de ſes forces.

SECTION IV.

Observations de l'Auteur.

LE tableau, qu'offre ma premiere observation, eſt terrible; j'en fus effrayé moi-même la premiere fois que je vis l'infortuné qui en eſt le ſujet. Je ſentis alors plus que je n'avois fait encore, la néceſſité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils ſe jettent volontairement.

L. D****. Horloger, avoit été ſage, & avoit joui d'une bonne ſanté juſqu'à l'âge de dix-ſept ans; à cette époque il ſe livra à la maſturbation, qu'il réitéroit tous les jours, ſouvent juſqu'à trois fois, & l'éjaculation étoit toujours précédée & accompagnée d'une légere perte de connoiſſance, & d'un mouvement convulſif dans les muſcles extenſeurs de la tête, qui la retiroient fortement en arriere, pendant que le col ſe gonfloit extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commença à ſentir une grande foibleſſe après chaque acte; cet avis ne fut pas ſuffiſant pour le reti-

rer du bourbier ; ſon ame déja toute livrée à ces ordures n'étoit plus capable d'autres idées, & les réitérations de ſon crime devinrent tous les jours plus fréquentes, juſqu'à ce qu'il ſe trouva dans un état, qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard, le mal avoit déja fait tant de progrès, qu'il ne pouvoit être guéri ; & les parties génitales étoient devenues ſi irritables & ſi foibles, qu'il n'étoit plus beſoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné, pour faire épancher la ſemence. L'irritation la plus légere procuroit ſur le champ une érection imparfaite, qui étoit immédiatement ſuivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentoit journellement ſa foibleſſe. Ce ſpaſme, qu'il n'éprouvoit auparavant que dans le tems de la conſommation de l'acte, & qui ceſſoit en même tems, étoit devenu habituel, & l'attaquoit ſouvent ſans aucune cauſe apparente, & d'une façon ſi violente, que pendant tout le tems de l'accès, qui duroit quelquefois quinze heures, & jamais moins de huit ; il éprouvoit dans toute la partie poſtérieure du col, des douleurs ſi violentes, qu'il pouſſoit ordinairement, non pas des cris, mais des hurlements ; & il lui étoit impoſſi-

ble pendant tout ce tems-là, d'avaler rien de liquide ou de ſolide. Sa voix étoit devenue enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le tems de l'accès. Il perdit totalement ſes forces; obligé de renoncer à ſa profeſſion, incapable de tout, accablé de miſere, il languit preſque ſans ſecours pendant quelques mois; d'autant plus à plaindre, qu'un reſte de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne ſervoit qu'à lui rappeller ſans ceſſe les cauſes de ſon malheur, & à l'augmenter de toute l'horreur des remords. Ayant appris ſon état, je me rendis chez lui; je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre giſſant ſur la paille, maigre, pâle, ſale, répandant une odeur infecte, preſqu'incapable d'aucun mouvement. Il perdoit ſouvent par le nez un ſang pâle & aqueux, une bave lui ſortoit continuellement de la bouche; attaqué de la diarrhée, il rendoit ſes excréments dans ſon lit ſans s'en appercevoir; le flux de ſemence étoit continuel; ſes yeux chaſſieux, troubles, éteints n'avoient plus la faculté de ſe mouvoir; le pouls étoit extrêmement petit, vite & fréquent; la reſpiration très-gênée, la maigreur exceſſive, excepté aux pieds qui com-

mençoient à être œdémateux. Le déſordre de l'eſprit n'étoit pas moindre; ſans idées, ſans mémoire, incapable de lier deux phraſes, ſans réflexion, ſans inquiétude ſur ſon ſort, ſans autre ſentiment que celui de la douleur, qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Etre bien au-deſſous de la brute, ſpectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avoit peine à reconnoître qu'il avoit appartenu autrefois à l'eſpece humaine. Je parvins aſſez promptement, à l'aide des remedes fortifiants, à détruire ces violents accès ſpaſmodiques, qui ne le rappelloient ſi cruellement au ſentiment que par les douleurs; content de l'avoir ſoulagé à cet égard, je diſcontinuai des remedes qui ne pouvoient pas améliorer ſon état; il mourut au bout de quelques ſemaines, en Juin 1757, œdémateux par tout le corps.

Tous ceux qui ſe livrent à cette odieuſe & criminelle habitude ne ſont pas auſſi cruellement punis; mais il n'en eſt point qui ne s'en reſſente du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempéraments, pluſieurs circonſtances étrangeres occaſionnent des

différences conſidérables. Les maux que j'ai vus le plus ſouvent, ſont :

1°. Un dérangement total de l'eſtomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers ; chez les autres, par des douleurs vives, ſur-tout dans le tems de la digeſtion, par des vomiſſements habituels, qui réſiſtent à tous les remedes, tant que l'on reſte dans ſes mauvaiſes habitudes.

2°. Un affoibliſſement des organes de la reſpiration, d'où réſultent ſouvent des toux ſeches, preſque toujours des enrouemens, des foibleſſes de voix, des eſſoufflemens dès qu'on ſe donne un mouvement un peu violent.

3°. Un relâchement total du gènre nerveux.

4°. Un affaibliſſement prodigieux des organes de la génération ; preſque tous ſe plaignent ou de n'éprouver que des érections incomplettes parce que le ſperme s'écoule au moment où l'érection commence, ou de ce que l'éjaculation ſe fait à l'inſtant même où l'érection eſt complette, ou même de ce qu'ils n'ont plus aucun deſir & tombent dans l'impuiſſance la plus entiere. Les pollutions nocturnes ſont un de leurs fléaux les plus terribles & déſolent ſouvent

ceux même chez qui ces organes ſont abſolument morts quand ils ſont éveillés; elles les abiment & quand ils en ont eu ils ſe trouvent le lendemain dans un état d'abbatement, de découragement, de faibleſſe, d'ennui, de triſteſſe, de laſſitude, de douleurs ſur-tout aux reins, à l'eſtomac, à la tête & aux yeux qui les rend véritablement à plaindre; ils ſont changés au point d'être méconaiſſables.

Il n'eſt pas néceſſaire de connoître beaucoup l'économie animale, pour ſentir que ces quatre cauſes peuvent produire toutes les maladies de langueur, & l'expérience prouve qu'elles les produiſent tous les jours. Les premiers accidents qui en réſultent, dans les maſturbateurs, ſont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution conſidérable dans les forces, une pâleur plus ou moins conſidérable, quelquefois une légere jauniſſe, mais continuelle, ſouvent des boutons qui ne paſſent que pour faire place à d'autres, & ſe reproduire continuellement par tout le viſage, mais ſur-tout au front, aux tempes & près du nez, une maigreur conſidérable, une ſenſibilité étonnante aux changements des ſaiſons, ſur-tout au froid; une lan-

gueur dans les yeux, un affoibliſſement de la vue, une diminution conſidérable de toutes les facultés, ſur-tout de la mémoire. „ Je ſens bien, m'écrivoit un „ patient, que cette mauvaiſe manœuvre m'a diminué la force des facultés, „ & ſur-tout la mémoire " *). Qu'il me ſoit permis d'inſérer ici les fragments de quelques lettres, qui réunis formeront un tableau aſſez complet des déſordres phyſiques que produit la maſturbation, & dont la langue dans laquelle j'écrivois, m'empêcha de faire uſage dans la premiere édition de cet ouvrage. „ J'eus le malheur, comme bien d'autres jeunes gens, (c'eſt dans l'âge mûr qu'il m'écrit) ., de me laiſſer aller „ à une habitude auſſi pernicieuſe pour „ le corps que pour l'ame; l'âge aidé de „ la raiſon a corrigé depuis quelque „ tems ce miſérable penchant, mais le „ mal eſt fait. A l'affection & ſenſibilité extraordinaire du genre nerveux, „ & aux accidents qu'elle occaſionne, „ ſe joignent une foibleſſe, un malaiſe, un ennui, une détreſſe qui ſemblent m'aſſiéger comme à l'envi; je „ ſuis miné par une perte de ſemence

*) En date du 15 Septembre 1755.

„ preſque continuelle; mon viſage de-
„ vient preſque cadavéreux, tant il eſt
„ pâle & plombé. La foibleſſe de mon
„ corps rend tous mes mouvements dif-
„ ficiles; celle de mes jambes eſt ſou-
„ vent telle, que j'ai beaucoup de peine
„ à me tenir debout, & que je n'oſe pas
„ me haſarder à ſortir de ma chambre.
„ Les digeſtions ſe font ſi mal, que la
„ nourriture ſe repréſente auſſi en na-
„ ture, trois ou quatre heures après
„ l'avoir priſe, que ſi je ne venois que
„ de la mettre dans mon eſtomac. Ma
„ poitrine ſe remplit de phlegmes, dont
„ la préſence me jette dans un état d'an-
„ goiſſe, & l'expectoration dans un état
„ d'épuiſement. Voilà un tableau rac-
„ courci de mes miſeres, qui ſont en-
„ core augmentées par la triſte certi-
„ tude que j'ai acquiſe, que le jour qui
„ ſuit ſera encore plus fâcheux que le
„ précédent; en un mot, je ne crois
„ pas que jamais créature humaine ait
„ été affligée de tant de maux que je le
„ ſuis. Sans un ſecours particulier de
„ la providence, j'aurois bien de la
„ peine à ſupporter un fardeau ſi pe-
„ ſant ".

Je lus en frémiſſant, dans la lettre d'un autre malade, ces mots terribles,

qui me rappellerent ceux de l'Onania. „ Si la religion ne me retenoit pas, j'au- „ rois déja terminé une vie, d'autant „ plus cruelle, qu'elle l'eſt par ma pro- „ pre faute ". Il n'eſt pas au monde, en effet, d'état pire que celui de l'angoiſſe; la douleur n'eſt rien en comparaiſon, & quand elle ſe joint à une foule d'autres maux, il n'eſt point étonnant qu'un malade deſire la mort comme ſon plus grand bien, & regarde la vie comme un malheur réel, ſi l'on peut appeller vie un état auſſi triſte.

Vivere quum nequeam, ſit mihi poſſe mori;
Dulce mori miſeris, ſed mors optata recedit. M.

La deſcription ſuivante eſt plus courte & moins terrible. „ J'ai eu le malheur „ dès ma tendre jeuneſſe, je crois entre „ huit & dix ans, de contracter cette „ pernicieuſe habitude, qui, de bonne „ heure, a ruiné mon tempérament; „ mais ſur-tout depuis quelques années „ je ſuis dans un accablement extraor- „ dinaire; j'ai les nerfs extrêmement „ foibles, mes mains ſont ſans force, „ toujours tremblantes, & dans une „ ſueur continuelle; j'ai de violents „ maux d'eſtomac, des douleurs dans

„ les bras, dans les jambes, quelque-
„ fois aux reins & à la poitrine, fou-
„ vent de la toux; mes yeux ſont tou-
„ jours foibles & caſſés, mon appétit eſt
„ dévorant; & cependant je maigris
„ beaucoup, & j'ai tous les jours plus
„ mauvais viſage ". L'on verra dans la ſection du traitement le ſuccès des remedes dans ce cas. Je ne détaillerai pas la cure du premier à cauſe de ſa longueur. „ La nature, écrivoit un troi-
„ ſieme, m'ouvrit les yeux ſur la cauſe
„ de la langueur dans laquelle je me
„ trouvois, & ſur le danger de l'abyme
„ où je me précipitois, ſoit par des bou-
„ tons ou veſſies qui ſurvenoient à la
„ partie qui ſervoit d'inſtrument à mon
„ crime, ſoit auſſi par la foibleſſe que
„ j'éprouvois au milieu du crime même,
„ & qui ne me permettoit pas de douter
„ quelle étoit ſa cauſe. Un autre me
„ marqua „ qu'il éprouvoit pendant cet
„ acte, une douleur au viſage ſembla-
„ ble à celle que l'on auroit ſenti ſi on
„ y eût appliqué des épingles. Les pre-
„ miers ſymptomes maladifs furent
„ beaucoup de boutons au viſage, à la
„ poitrine & aux reins, avec une in-
„ quiétude générale & continuelle;
„ bientôt l'affoibliſſement du corps &

„ ſur-tout des facultés le jetta dans une „ profonde mélancolie & l'état le plus „ horrible & le plus indéfiniſſable: il a „ été pendant ſept ans incapable de „ toute application & ſans jouir d'un „ ſeul inſtant de bonheur. Je ne vivois, „ dit-il, que pour l'angoiſſe, l'inquié- „ tude, l'agitation la plus cruelle, les „ reſſerrements les plus affreux, & un „ étourdiſſement ſi terrible, que lorſ- „ qu'on me parloit je n'entendois quel- „ quefois que des ſons auxquels je n'at- „ tachois aucune idée. J'avois des dou- „ leurs vives au cerveau, au col & de „ la roideur dans tout le corps ".

Je pourrois ajouter ici un grand nombre de rélations de maladies pour leſquelles j'ai été conſulté depuis la ſeconde édition de cet ouvrage; mais ce ſeroit des répétitions inutiles, & je me borne à deux ou trois des plus récentes.

Un homme, qui eſt dans la fleur de ſon âge, m'écrivoit, il n'y a que peu de jours: „ J'ai contracté fort jeune une „ affreuſe coutume, qui a ruiné ma „ ſanté; je ſuis accablé d'embarras & „ de tournoiemens de tête, qui m'ont „ fait craindre l'apoplexie, & pour leſ- „ quels on m'a ſaigné; mais on s'ap- „ perçut d'abord que l'on avoit eu tort.

„ J'ai la poitrine ſerrée, & par conſé-
„ quent la reſpiration gênée; j'ai fré-
„ quemment des douleurs d'eſtomac, &
„ je ſouffre ſucceſſivement preſque par
„ tout le corps; je ſuis tout le jour aſ-
„ ſoupi & inquiet; pendant la nuit
„ mon ſommeil eſt troublé & agité, &
„ il ne me répare point; j'ai ſouvent
„ des démangeaiſons; je ſuis pâle; j'ai
„ les yeux affoiblis & douloureux, le
„ teint jaune, la bouche mauvaiſe, &c.

„ Je ne puis faire, m'écrivoit un ſe-
„ cond, deux cents pas ſans me repo-
„ ſer; ma foibleſſe eſt extrême; j'ai
„ des douleurs continuelles dans tout le
„ corps, mais ſur-tout dans les épaules;
„ je ſouffre beaucoup des maux de poi-
„ trine; j'ai conſervé de l'appétit, mais
„ c'eſt un malheur, puiſque j'ai des
„ douleurs d'eſtomac dès que j'ai mangé,
„ & que je rends tout ce que je mange:
„ ſi je lis une page ou deux, mes yeux
„ ſe rempliſſent de larmes, & me font
„ ſouffrir; j'ai ſouvent des ſoupirs très-
„ involontaires. *Filo xylino flaccidius*
„ *veretrum, omnisque erectionis impo-*
„ *tens, ſemen quidem, manu ſollicita-*
„ *tum, effluere ſinit, nequaquam vero*
„ *ejaculat, adeo cæterum imminutum &*
„ *retractum ut oculi de ſexu vix judicare*

poſſint ". L'on trouvera les détails & les ſuccès du traitement dans la ſuite de cet ouvrage; je le donnerai, parce que c'eſt le plus affoibli & le plus docile des malades que j'ai vus.

Un troiſieme, qui s'étoit livré à cette horrible manœuvre, à l'age de douze ans, paroiſſoit plus attaqué dans les facultés intellectuelles, que dans la ſanté corporelle. „ Je ſens ma chaleur diminuer ſenſiblement; le ſentiment eſt conſidérablement émouſſé chez moi, le feu de l'imagination extrêmement ralenti, le ſentiment de l'exiſtence infiniment moins vif; tout ce qui ſe paſſe à préſent me paroit preſque un ſonge; j'ai plus de peine à concevoir, & moins de préſence d'eſprit; en un mot, je me ſens dépérir, quoique je conſerve du ſommeil, de l'appétit, & aſſez bon viſage ".

Une ſuite qui n'eſt pas rare, c'eſt l'hypocondrialgie; & ſi les hypocondriaques ſe livrent à cette pratique, elle empire tous les accidents du mal, & le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes, les agitations, les anxiétés les plus cruelles, être l'effet de ces deux cauſes réunies; & des obſervations réiterées m'ont prouvé que dans les hypocon-

driaques qui ſont ſujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la maſturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affoibli par cette double cauſe perd ſucceſſivement toutes ſes facultés; & les malades tombent enfin dans une imbécilité qui n'eſt ſuſpendue que par quelques attaques de phrénéſie. Les Mémoires des Curieux de la Nature parlent d'un homme mélancolique, qui, ſuivant le conſeil d'Horace, cherchoit quelquefois à diſſiper ſes triſteſſes par le vin, & qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaiſirs dans les premiers jours d'un ſecond mariage, tomba dans une manie ſi terrible, qu'il fallut l'enchaîner (1).

Jakin nous a conſervé, dans ſes Commentaires ſur *Rha es*, l'hiſtoire d'un mélancolique, que des excès dans le même genre jetterent dans une conſomption accompagnée de manie, qui le tuerent en peu de jours (2).

L'on ſait que les paroxyſmes épileptiques, accompagnés d'une effuſion de liqueur ſéminale, laiſſent plus d'épuiſe-

(1) Decur. II, ann. 4, obſ. 166, p. 327.
(2) SCHENCKIUS, l. 1, obſ. 2, De maniâ, p. 152.

ment encore, & ſur-tout plus d'étourdiſſement que les autres. Le coït excite les accès du mal dans ceux qui y ſont ſujets, & c'eſt à cette cauſe que M. *van Swieten* attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, ſi les accès ſont fréquents (1). M. *Didier* avoit connu un Marchand de Montpellier, qui ne ſacrifioit jamais à Vénus, ſans avoir d'abord après une attaque d'épilepſie (2).

Galien rapporte une obſervation ſemblable (3), & *Henri van Heers* témoigne la même choſe (4). J'ai eu occaſion de m'en convaincre moi-même. M. *van Swieten* a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ſes noces (5). M. *Hoffman* connoiſſoit une femme très-lubrique, qui avoit le plus ſouvent un accès d'épilepſie après chaque acte vénérien. L'on peut placer ici ce que dit M. *Boerhaave* dans ſon traité des maladies des nerfs, que dans l'ardeur vénérienne tous les nerfs ſont affectés, quelquefois juſqu'à mort. Il rapporte l'exemple

(1) §. 1077, t. 3. p. 429.
(2) Quæſt. Medic. an epilepſiæ mercurius vitæ.
(3) De locis affectis, l. 5, c. 6.
(4) Obſervationes Medicæ oppidò raræ, obſ. 18.
(5) §. 1075, t. 3, p. 412.

d'une femme qui tomboit, à chaque coït, dans une ſyncope aſſez longue, & celui d'un homme qui mourut dans le premier coït; la force du ſpaſme l'avoit jetté ſur le champ dans une paralyſie totale (1); & je trouve, dans l'excellent ouvrage dont M. *de Sauvages* vient d'enrichir la Médecine, l'obſervation très-ſinguliere, & peut-être unique, d'un homme qui, au milieu de l'acte étoit attaqué (& le mal a duré douze ans) d'un ſpaſme qui lui roidiſſoit tout le corps, avec perte de ſentiment & de connoiſſance. *Ita ut illum præ oneris impotentia in alteram lecti partem excutere cogeretur uxor, & evacuatio ſpermatis lenta flaccidoque veretro demum ſuccedebat, remittente corporis rigiditate* (2). Je connois pluſieurs faits analogues, M. *de Haller* en a indiqué un grand nombre dans ſes remarques ſur les inſtituts de M. *Boerhaave* (3), & l'on en trouve pluſieurs autres chez les obſervateurs.

L'on a vû plus haut que la maſturbation procuroit l'épilepſie, & cela arrive plus ſouvent peut-être qu'on ne

(1) De morb. nerv. p. 462.
(2) Noſologia methodica ſeu claſſes morborum. t. 5, p. 230. édition 4. T. II. p. 409.
(3) Ad §. 658, n. f. *t. 5, p. 446.

le croit; eſt-il étonnant que ſes actes rappellent les accès, comme je l'ai vû plus d'une fois, dans ceux qui y ſont déja ſujets? Eſt-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable?

Cette rigidité totale de tout le corps, dont parle M. *Boerhaave*, eſt un des ſymptômes les plus rares; je ne l'avois vûe qu'une fois, quand on imprima la derniere édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commencé par une roideur du col & de l'épine; il gagna ſucceſſivement tous les membres, & je vis cet infortuné jeune homme, quelque tems avant ſa mort, ne pouvant avoir d'autre ſituation, que d'être couché à la renverſe dans un lit, ſans pouvoir remuer ni les pieds, ni les mains, incapable de tout autre mouvement, & réduit à ne prendre d'aliments, que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche: il vécut quelques ſemaines dans ce triſte état, & mourut, ou plutôt s'éteignit, preſque ſans ſoufrance.

J'ai vû depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale & mortelle, qui mérite bien d'être rapporté. Je fus demandé le 10 Février 1760, pour voir, à la campagne, un homme

de

de quarante ans qui avoit été très-fort & très-robuſte, mais qui avoit fait beaucoup d'excès en femmes & en vin, & qui s'étoit ſouvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avoit commencé, il y avoit pluſieurs mois, par une foibleſſe dans les jambes qui le faiſoit chanceler en marchant, comme s'il avoit trop bu; il tomboit quelquefois, même en ſe promenant dans la plaine; il ne pouvoit deſcendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, & il n'oſoit preſque plus ſortir de ſon appartement. Ses mains trembloient beaucoup; il ne pouvoit écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, & il les écrivoit très mal; mais il dictoit aiſément, quoique ſa langue, qui n'avoit jamais eu une bien grande volubilité, commençat à en avoir un peu moins. Sa mémoire le ſervoit bien; & la ſeule choſe qui pût faire ſoupçonner quelque léſion dans les facultés, c'eſt qu'il étoit moins attentif au *jeu de Dames*, & que ſa phyſionomie étoit aſſez changée; il avoit de l'appétit & il dormoit, mais il avoit un peu de peine à ſe tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes & en vin étoient la cauſe premiere du

mal, & je penſois que les tours de force qu'il avoit ſouvent faits, pouvoient être la cauſe de ce que les muſcles étoient plus particuliérement attaqués. La ſaiſon étoit peu favorable aux remédes; mais il falloit cependant chercher à arrêter les progrès du mal: je lui conſeillai des frictions de tout le corps avec de la flanelle & quelques fortifians: je me propoſois d'en augmenter les doſes, & de leur joindre l'uſage du bain froid, dans le commencement de l'été, au bout de quelques ſemaines le tremblement des mains paroiſſoit un peu diminué. Il y eut une conſultation au mois d'Avril; on attribua le mal à ce que le maſade avoit écrit pendant quelques mois, il y avoit deux ans, dans une chambre nouvellement recrépie: on employa des bains tiédes, des frictions graiſſeuſes, des poudres qu'on dit être diaphorétiques & antiſpaſmodiques; il ne ſurvint aucun changement. Au mois de Juin une ſeconde conſultation décida qu'il iroit prendre les eaux de Leuk en Valais: au retour il avoit plus de tremblement & plus de roideur. Depuis lors (Septembre 1760), juſques au mois de Janvier 1764, je ne l'ai

revu que trois ou quatre fois. En 1762, ſur la foi de je ne ſais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remédes de l'*Onania*, qui n'opérerent rien. Il en prit, l'année derniere, d'un Médecin étranger avec auſſi peu de ſuccès. Le mal a fait, dès le commencement, des progrès lents, mais journaliers, & pluſieurs mois avant ſa mort il ne pouvoit plus ſe ſoutenir ſur ſes jambes, il ne pouvoit plus remuer ſeul les bras ni les mains: l'embarras de la langue augmenta, & il perdit tellement la voix, qu'on ne pouvoit l'entendre qu'avec beaucoup de peine: les muſcles extenſeurs de la tête la laiſſoient continuellement tomber ſur la poitrine; il avoit toujours de l'inquiétude dans les reins; le ſommeil & l'appétit diminuerent ſucceſſivement. Les derniers mois de ſa vie il avoit beaucoup de peine à avaler: depuis Noël il ſurvint de l'oppreſſion, avec une fiévre irréguliere, les yeux s'éteignirent ſinguliérement. Il paſſoit, quand je le revis, au mois de Janvier, tout le jour & une grande partie de la nuit ſur un fauteuil, penché en arrière; les jambes étendues ſur une chaiſe, la tête tombant à chaque inſtant ſur la poitrine,

ayant toujours une perſonne debout, auprès de lui, ſans ceſſe occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, & à écouter attentivement tout ce qu'il diſoit. Les derniers jours de ſa vie il étoit réduit à prononcer lettre par lettre, & on les écrivoit à meſure qu'il les prononçoit. Voyant que je ne lui donnois aucune eſpérance, & que je n'employois que quelques lénitifs pour l'oppreſſion & la fièvre, preſſé par le deſir de vivre, il fit à un de ſes amis, pour venir me la faire tout de ſuite, la confidence de la cauſe à laquelle il attribuoit tous ſes maux, en lui avouant que c'étoit la maſturbation; qu'il avoit commencé cette infamie il y avoit pluſieurs années, qu'il l'avoit continuée auſſi long-tems qu'il l'avoit pu, & qu'il avoit ſenti croître ſes maux à meſure qu'il s'y livroit. Il me confirma cet aveu quelques jours après, & c'eſt ce qui l'avoit déja déterminé à employer les remédes de l'Onania.

L'excès dans les plaiſirs de l'amour ne produit pas ſeulement des maladies de langueur, il jette quelquefois dans des maladies aigues, & toujours

il dérange celles qui dépendent d'une autre cauſe : il produit très-aiſément la malignité, qui n'eſt, ſelon moi, que le défaut de forces dans la nature. *Hippocrate* nous a déja laiſſé, dans ſes hiſtoires des maladies épidémiques, l'obſervation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens & vineux, fut attaqué d'une fièvre accompagnée des ſymptomes les plus fâcheux, les plus irréguliers, & enfin mortelle (1).

Tout ce que M. *Hoffmann* dit ſur cette matiere mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaiſirs de l'amour pour les bleſſés, il examine celui que courent les perſonnes qui ont la fièvre en s'y livrant, & il commence par citer une obſervation de *Fabrice de Hilden* : qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme, le dixieme jour d'une pleuréſie qui avoit été terminée le ſeptieme par des ſueurs abondantes, il fut attaqué par une forte fièvre, & un tremblement conſidérable, & mourut le treizième jour. Il donne enſuite l'hiſtoire d'un homme de cinquante ans, gouteux, & livré

[1] *Epid.* lib. III, ſect. 3. æg. 16. *Foëſ.* p. 1117.

aux femmes & au vin, qui dans les premiers jours de la convaleſcence d'une fauſſe pleuréſie, fut attaqué, immédiatement, après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur exceſſive au viſage, la fiévre & tous les ſymptomes de la maladie dont il relevoit, mais beaucoup plus violemment que la premiere fois, & il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne ſe livroit jamais à des excès vénériens ſans avoir une fiévre d'accès pendant pluſieurs jours. Il finit par une obſervation de *Bartholin*, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ſes nôces, après des excès conjugaux, d'une fiévre aigue, avec un grand abbattement, des défaillances, des ſoulévemens d'eſtomac, une ſoif immodérée, des rêveries, l'inſomnie & beaucoup d'inquiétude: il guérit par le repos & quelques fortifians (1).

N. Cheſneau vit deux jeunes mariés attaqués; la premiere ſemaine de leur nôce, d'une violente fiévre continue, avec une rougeur & un gonflement conſidérable du viſage; l'un des deux avoit une violente douleur au croupion;

[1] *De morb. ex nim. vener.* §. 20, 21.

ils périrent l'un & l'autre au bout de peu de jours (1).

M. *Vandermonde* décrit une fiévre produite par la même cauſe, qui fut auſſi très-longue & accompagnée des accidens les plus effrayans, mais dont l'iſſue fut plus heureuſe que dans le malade d'*Hippocrate*. Je ne rapporterai pas ici la deſcription qu'il en donne, parce qu'elle eſt un peu longue, mais je conſeille aux Médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui aujourd'hui ſe trouve par-tout; je parlerai plus bas du traitement. M. *de Sauvages* peint cette maladie ſous le nom de *fiévre ardente des épuiſés*; le pouls eſt tantôt fort & plein, tantôt foible & petit; les urines ſont rouges, la peau ſéche & chaude, la ſoif conſidérable, ils ont des nauſées, & ne peuvent point dormir (2).

J'ai vu, en 1761 & 1762, deux jeunes hommes très-ſains, très-forts, très-vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre la ſeconde nuit de leurs nôces, ſans aucun friſſon, d'une fiévre très-forte, avec le pouls

[1] Nic. Chefneau, *obſerv. medic. lib. quinque*, l. V. obſ. 36, 37.

[2] Noſolog. *t. I*, *p.* 316.

vite & dur, des réveries, beaucoup de légers mouvemens convulsifs, une inquiétude insoutenable, & la peau très-séche; le second avoit beaucoup d'altération & beaucoup de peine à uriner. Je pensai d'abord que l'excès du vin pouvoit aussi avoir quelque part à ces accidens; mais je fus pleinement dissuadé, au moins pour le second. Ils furent guéris l'un & l'autre au bout de deux jours, circonstance qui, jointe à l'époque de la maladie & à ses caracteres, ne laisse aucun doute sur la cause.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aigues dans les masturbateurs étoient très-dangereuses, leur marche est ordinairement irréguliere, leurs symptomes bizarres, leurs périodes dérangées; l'on ne trouve point de ressource dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire; & comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand après beaucoup de peine, la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique; & je vois que *Fonseca* avoit déjà averti de ce danger. Plu-

ſieurs jeunes gens, dit-il, même très-robuſtes, ſont attaqués après des excès avec les femmes, dans une même nuit ou d'une fièvre aigue qui les tue, où ils tombent dans des maladies fâcheuſes, dont ils ont beaucoup de peine à guérir; car quand le corps eſt affoibli par des excès vénériens, s'il eſt attaqué par quelque maladie aigue, il n'y a point de remède (1).

Un jeune garçon qui n'avoit pas encore ſeize ans, s'étoit livré à la maſturbation avec tant de fureur, qu'enfin au lieu de ſperme il n'avoit amené que du ſang dont la ſortie fut bientôt ſuivie de douleurs exceſſives, & d'une inflammation de tous les organes de la génération: me trouvant par haſard à la campagne, on me conſulta; j'ordonnai des cataplaſmes extrêmement émolliens, qui produiſirent l'effet que j'en attendois; mais j'ai appris depuis, qu'il étoit mort peu de tems après de la petite vérole, & je ne doute point que les atteintes qu'il avoit portées à ſon tempérament, par ſes infâmes fureurs, n'aient beaucoup contribué à

[1] *De ſanitate tuendâ*, pag. 110.

rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens!

Tous ceux qui ont ſouvent occaſion de traiter le mal vénérien, ſavent que dans les ſujets uſés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux ſpectacles en ce genre.

M. *Morgagni*, dit que de trop fréquentes idées vénériennes ſuffiſent pour produire des varicoceles, & des hydroceles, qui ſont, ſouvent, des maladies fâcheuſes.

SECTION V.

Suites de la Maſturbation chez les femmes.

LES obſervations précédentes paroiſſent toutes, ſi l'on en excepte celles de M. *Stehelin*, regarder principalement les hommes; ce ſeroit traiter incomplétement cette matiere, que de ne pas avertir le ſexe, qu'en courant la même carriére de mauvaiſes œuvres, il s'expoſe aux mêmes dangers; que plus d'une fois il s'eſt attiré tous les maux que je viens de décrire, & que

tous les jours les femmes livrées à cette luxure périſſent miſérablement ſes victimes. L'*Onania* Anglois eſt rempli d'aveux, qu'on ne lit point ſans être ſaiſi d'horreur & de compaſſion; le mal paroît même avoir plus d'activité dans le ſexe que chez les hommes. Outre tous les ſymptomes que j'ai déja rapportés, les femmes ſont plus particuliérement expoſées à des accès d'hyſtérie ou de vapeurs affreux; à des jauniſſes incurables; à des crampes cruelles de l'eſtomac & du dos; à de vives douleurs de nez: à des pertes blanches, dont l'âcreté eſt une ſource continuelle de douleurs les plus cuiſantes; à des chûtes, à des ulcérations de matrice, & à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent; à des prolongements & à des dartres du clitoris; à des fureurs utérines qui, leur enlevant à la fois la pudeur & la raiſon, les mettent au niveau des brutes les plus laſcives, juſqu'à ce qu'une mort déſeſpérée les arrache aux douleurs & à l'infamie.

Le viſage, ce miroir fidele de l'état de l'ame & du corps, eſt le premier à nous faire appercevoir des dérangements intérieurs. L'embonpoint & le coloris, dont la réunion forme cet air

de jeuneſſe, qui ſeul peut tenir lieu de beauté, ſans lequel la beauté ne produit plus d'autre impreſſion, que celle d'une admiration froide; l'embonpoint, dis-je, & le coloris diſparoiſſent les premiers; la maigreur, le plombé du teint, la rudeſſe de la peau leur ſuccedent immédiatement; les yeux perdent leur éclat, ſe terniſſent & peignent par leur langueur celle de toute la machine; les levres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, & enfin il n'eſt pas rare que la figure reçoive un échec conſidérable par la déformation totale de la taille. Le *rhachitis*, ce qu'on appelle communément la noueure, n'eſt pas une maladie qui, comme l'a écrit le grand *Boerhaave*, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, mais ſur-tout parmi les femmes, qui après avoir été bien faites juſqu'à 8, 10, 12, 14, même 16 ans, tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, & le déſordre devient quelquefois très-conſidérable. Ce n'eſt pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des cauſes

qui la produiſent. *Hippocrate* en a déja indiqué deux (1). J'aurai peut-être occaſion de communiquer dans un autre ouvrage ce que pluſieurs obſervations m'ont appris là-deſſus; mais ce que je dois dire ici, c'eſt que parmi ces cauſes la maſturbation occupe un des premiers rangs (2).

M. *Hoffman* avoit déja dit que les jeunes gens qui ſe livrent aux plaiſirs de l'amour avant que d'avoir fait leur crue, maigriſſoient & décroiſſoient au lieu de croître (3); & l'on ſent qu'une cauſe, qui peut empêcher l'accroiſſement, doit à plus forte raiſon en troubler l'ordre, & produire ces inégalités dans ſa marche, qui contribuent à la maladie dont je parle.

Un ſymptôme commun aux deux

(1) Aphor. ſect. 6, 46.

(2) L'on trouve dans les collecteurs d'obſervations chirurgicales, quelques exemples de maladies affreuſes de la veſſie chez de jennes filles qui ſe les étoient attirées par leurs odieuſes manœuvres; les inſtruments, qu'elles employoient leur ayant échappé, paſſerent dans la veſſie, & leur occaſionnerent des douleurs atroces, & la mort. *Morgagni de ſedib. & cauſ. morbor. epiſt.* 42, §. 19 & 20.

(3) De ætate conjugio opportunâ, §. 10, ſupplem. ſecund. p. 340. Toute cette diſſertation mérite d'être lue, quoiqu'elle pût être mieux faite.

ſexes, & que je placè dans cet article, parce qu'il eſt plus fréquent chez les femmes, c'eſt l'indifférence que cette infamie laiſſe pour les plaiſirs légitimes de l'hymen, lors même que les deſirs & les forces ne ſont pas éteints; indifférence qui non-ſeulement fait bien des célibataires, mais qui ſouvent pourſuit juſques dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du Docteur *Bekkers*, que cette manœuvre a pris tant d'empire ſur ſes ſens, qu'elle déteſte les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connois un homme qui, inſtruit à ces abominations par ſon précepteur, éprouva le même dégoût dans les commencements de ſon mariage, & l'angoiſſe de cette ſituation jointe à l'épuiſement dû à ſes manœuvres, le jetta dans une profonde mélancholie, qui céda cependant à l'uſage des remedes nervins & fortifiants.

Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les peres & les meres à réfléchir ſur l'occaſion du malheur de ce dernier malade, & il en eſt plus d'un dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le ſoin

important de former l'esprit & le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, & de ceux qui n'étant destinés qu'à développer leurs talents corporels sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, & des domestiques qu'on engage souvent sans s'informer s'ils en ont? Le jeune enfant dont j'ai parlé d'après M. *Rast*, fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante; la collection angloise est pleine d'exemples pareils; & je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avoit confié le soin de leur tournure. Il est dans cette espece de culture, des jardiniers de deux sexes? Quels remedes, me dira-t-on, à ces maux? La réponse sort de ma sphere, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, & veiller sur lui & sur son éleve avec cette vigilance qui, dans un pere de famille attentif & éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison, de cette vigilance qui découvre le bois du cerf

Docuit enim fabula dominum videre plurimum in rebus suis. *Phed.*

échappé à tous les autres yeux, & qui eſt toujours poſſible quand on veut fortement l'avoir.

Ne laiſſer jamais les jeunes gens ſeuls avec les maîtres ſuſpects; empêcher tout commerce avec les domeſtiques.

Il n'y a pas long-temps qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui avoit joui d'une très-bonne ſanté, tomba dans une foibleſſe étonnante; ſes forces diminuoient journellement, elle étoit tout le jour accablée par l'aſſoupiſſement, & la nuit par l'inſomnie; elle n'avoit plus d'appétit, & une enflure œdémateuſe s'étoit répandue par tout le corps: elle conſulta un habile Chirurgien, qui après s'être aſſuré qu'il n'y avoit point de dérangements dans les régles, ſoupçonna la maſturbation. L'effet, que produiſit ſa premiere queſtion, lui confirma la juſteſſe de ſon ſoupçon, & l'aveu de la malade le changea en certitude; il lui fit ſentir le danger de cette manœuvre, dont la ceſſation & quelques remèdes ont arrêté en très-peu de jours les progrès du mal, & produit même quelque amandement.

Outre la maſturbation ou la ſouillu-

re manuelle, il eſt une autre ſouillure qu'on pourroit appeller *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte juſqu'à la ſeconde *Sapho*,

Lesbides, infamem quæ me feciſtis, amatæ:

& qui trop commune parmi les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fut plus d'une fois l'objet des Epigrammes & des Satyres de ce ſiécle.

Lenonum ancillas poſita Laufella corona
Provocat, & tollit pendentis præmia coxæ.
Ipſa Medullina frictum criſſantis adorat.
Palmam inter dominas virtus notalibus æquat [1].

La nature, dans ſes jeux, donne à quelques femmes une demi-reſſemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire pendant bien des ſiécles à la chimere des hermaphrodites. La taille ſurnaturelle d'une partie très-petite à l'ordinaire, & ſur laquelle M. *Tronchin* a donné une ſavante diſſertation, opere tout le miracle, & l'abus odieux de cette partie, tout le mal. Glorieuſes peut-être de cette eſpece

[1] JUVEN. Sat. VI, v. 321.

de reſſemblance, il s'eſt trouvé de ces femmes imparfaites, qui ſe ſont emparées des fonctions viriles (2). Le danger n'eſt cependant pas moindre que dans les autres moyens de ſouillure; les ſuites en ſont également affreuſes. Toutes ces routes menent à l'épuiſement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus d'attention qu'il eſt fréquent de nos jours, & qu'il ſeroit aiſé de trouver plus d'une *Lauſſella* & d'une *Medullina*, qui, comme ces Romaines, eſtiment aſſez les dons de la Nature, pour croire qu'ils doivent faire diſparoître les différences arbitraires de la naiſſance.

L'on a vu ſouvent des femmes aimer des filles avec autant d'empreſſement que les hommes les plus paſſionnés, concevoir même la jalouſie la plus vive, contre ceux qui paroiſſoient avoir de l'affection pour elles.

Il eſt tems de finir de ſi triſtes dé-

[2] *Illas dixit Græcia* TRIBADES, *Gallis dicuntur* RIBAUDES: *monſtrum quotidie naſcens, & cui eo confidentius ſeſe tradunt puellæ, quod abeſt fœcunditas, & ut dixit* JUVENALIS,

quod abortivo non eſt opus;

tails, je me laſſe de peindre les turpitudes & les miſeres de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me reſtent trouveront naturellement leur place ailleurs, & je paſſe à l'examen des cauſes, après cette obſervation générale; c'eſt que les jeunes gens nés avec une conſtitution foible, ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter, que ceux qui ſont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment, tous ne l'éprouvent pas également ſévere. Ceux ſur-tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles, qui ſont menacés de la goute, du calcul, de l'hectiſie, des écrouelles, qui ont eu qulques atteintes de toux, d'aſthme, de crachements de ſang, de migraines, d'épilepſie, qui ont du penchant à cette eſpece de noueure dont j'ai parlé plus haut; tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimément perſuadés, que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur conſtitution, hâte à coup ſûr l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendra les accès infiniment plus fâcheux, & les jettera, à la

fleur de leur âge, dans toutes les infirmités d'une vieilleſſe la plus languiſſante.

Tartareas vivum conſtat inire vias.

ARTICLE II.

Les Cauſes.

SECTION VI.

Importance de la liqueur ſéminale.

COMMENT une trop grande émiſſion de ſemence produit-elle tous les maux que je viens de décrire? c'eſt ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces cauſes à deux, la privation de cette liqueur, & les circonſtances qui en accompagnent l'émiſſion. Le détail anatomique des organes qui la ſéparent, les conjectures plus ou moins probables ſur la façon dont ſe fait cette ſéparation, les obſervations ſur ſes qualités ſenſibles,

ſeroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit que de prouver ſon utilité par les témoignages des Médecins les plus reſpectables, j'en ai déja rapporté quelques-uns, & de déterminer ſes effets ſur le corps. La ſection ſuivante ſera deſtinée à l'examen des effets que doivent produire les circonſtances qui accompagnent l'émiſſion.

Hippocrate a cru qu'elle ſe ſéparoit de tout le corps, mais ſur-tout de la tête. La ſemence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de ſon corps, elle en eſt la partie la plus importante. Ce qui le prouve c'eſt la foibleſſe qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que ſoit la doſe qu'ils en perdent. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont ſe rendre aux parties génitales; quand celles-ci ſe trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui ſe communiquant dant tout le corps, y porte une impreſſion de chaleur & de plaiſir; les humeurs entrent dans une eſpece de fermentation, qui en ſépare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balſamique, & cette partie, ainſi ſépa-

rée du reſte, eſt portée par la moële de l'épine aux organes génitaux (1). *Galien* adopte ces idées. *Cette humeur* dit-il, *n'eſt que la partie la plus ſubtile de toutes les autres, elle a ſes veines & ſes nerfs qui la portent de tout le corps aux teſticules* (2). *En perdant la ſemence*, dit-il ailleurs, *on perd en même temps l'eſprit vital; ainſi il n'eſt point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puiſqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur* (3). Le même auteur nous a conſervé dans ſon hiſtoire de la Philoſophie, les opinions de différents Philoſophes anciens ſur ce ſujet: qu'on me permette de les rapporter ici. *Ariſtote*, dont les ouvrages phyſiques ſeront eſtimés tant qu'on connoîtra le prix des obſervations, & le mérite & la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carriere, l'appelle *l'excrément du dernier aliment*, (ce qui ſignifie en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens,) *qui a la faculté de reproduire des corps ſemblables à celui qui l'a produit.* Pythagore dit que c'eſt *la fleur du ſang le plus pur. Alcméon* ſon éleve, Phyſicien &

(1) De Genitura, Foëſ. p. 231.
(2) De Spermate, l. 1, c. 1. t. 8, p. 135.
(3) De Semine, l. 1. c, 25, t. 1, p. 1281.

Médecin diſtingué, l'un des premiers qui aient connu l'importance de diſſéquer les animaux, & celui des Philoſophes payens qui paroît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'ame, *Alcméon*, dis-je, la regardoit comme *une portion du cerveau*, & il n'y a que deux ou trois ans, qu'un Médecin célèbre a adopté & amplifié ce ſyſtême; il indique les paſſages par leſquels le cerveau va aux teſticules, qu'il regarde comme des ganglions, & non pas comme des glandes, & c'eſt par la diſſipation du cerveau qu'il explique tous les phénomenes de l'épuiſement vénérien.

Platon enviſageoit cette liqueur comme *un écoulement de la moëlle de l'épine*. *Démocrite* penſoit comme *Hippocrate* & *Galien*. *Epicure*, cet homme reſpectable, qui a connu mieux que perſonne que l'homme n'étoit heureux que par les plaiſirs, mais qui en même tems a fixé ces plaiſirs par des régles que le héros chrétien ne déſavoueroit pas; *Epicure* dont la doctrine a été ſi cruellement défigurée & dénigrée par les Stoïciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal s'y ſont laiſſé ſurprendre, & ont pris pour un débauché,

dit M. *de Fénélon*, un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très-réglées, j'ajouterai, dont les principes ſont la cenſure la plus ſévére des dogmes de ſes prétendus ſectateurs modernes, qui ne connoiſſant de lui, que ſon nom, en abuſent indignement pour autoriſer des ſyſtêmes d'infamie, qu'il abhorreroit, & dont les ſages, qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire, ſi tant eſt que des gens perdus puiſſent déshonorer quelqu'un; *Epicure*, dis-je, regardoit la ſemence comme *une parcelle de l'ame & du corps*, & fondoit, ſur cette idée, les préceptes qu'il donnoit de la conſerver ſoigneuſement.

Quoique pluſieurs de ces ſentiments diffèrent, en quelque choſe, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuſe.

L'on a demandé, eſt-elle analogue à quelqu'autre humeur? Eſt-elle la même, que ce liquide, qui, ſous le nom d'eſprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, & dont la dépravation produit une infinité de maux, ſi fréquents & ſi bizar-

bizarres? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, & nous n'avons à proposer que d'ingénieuses & de probables conjectures.

L'on comprend aisément, dit M. Hoffman, *comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau & les testicules; puisque ces deux organes séparent, du sang, la lymphe la plus subtile & la plus exquise, qui est destinée à donner la force & le mouvement aux parties, & à servir même aux fonctions de l'ame. Aussi il est impossible, qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'ame & du corps* (1). *Le liquide séminal*, dit-il ailleurs, *se distribue comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps: il paroît être de la même nature; de-là vient, que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits.* M. de Gorter est dans la même idée: *le sperme est la plus parfaite & la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les digestions; son intime rapport avec*

(1) Même endroit, Cas. 102. p. 293.

les esprits animaux prouve, que, comme eux, elle tire son origine des humeurs les plus parfaites (1). En un mot il paroît par ces témoignages, & par une foule d'autres qu'il seroit inutile de citer, que c'est une liqueur extrêmement importante, qu'on pourroit appeller *l'huile essentielle* des liqueurs animales, ou plus exactement peut-être *l'esprit recteur*, dont la dissipation laisse les autres humeurs foibles, &, en quelque façon, éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est déposée dans ses réservoirs, de quel usage peut-elle être au corps? L'on accorde, qu'une trop grande évacuation des humeurs qui circulent actuellement dans les vaisseaux, qui par-là même, fournissent à la nutrition, telles que le sang, la sérosité, la lymphe, &c. doit affoiblir; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur, qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire cet effet. Je réponds d'abord,

(1) De perspiratione insensibili, c. 17. §. 5. p. 219. En 1720 le Docteur G. A. JACQUES soutint à Paris une These sur cette question: *An humorum præstantior semen?* &, suivant l'usage, il répondit affirmativement.

que des exemples ſemblables, & trop fréquents pour n'être pas généralement connus, auroient dû prévenir cette objection. Il n'y a perſonne qui n'ait vu, qu'une évacuation de lait pour me borner à celle-ci, quoique médiocre & peu longue, affoiblit, à un point dont les influences ſe ſont quelquefois reſſentir pendant le reſte de la vie, une nourrice dont la ſanté n'eſt pas vigoureuſe, & que la plus robuſte ſuccombe au bout d'un certain terme. La raiſon en eſt ſenſible: en vuidant trop ſouvent les réſervoirs deſtinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs, par une ſuite néceſſaire des loix de la machine, à y affluer en plus grande abondance: cette ſécrétion devient exceſſive; toutes les autres en ſouffrent, ſur-tout la nutrition, qui n'eſt qu'une eſpéce de ſécrétion; l'animal languit & s'affoiblit. Mais, en ſecond lieu, il y a pour la ſemence une réponſe, qui n'a pas lieu pour le lait: le lait eſt une liqueur ſimplement nutritive, dont la trop grande ſécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs: la ſemence eſt une liqueur active, dont la préſence produit des effets néceſſaires au jeu des organes, qui ceſſe, ſi on l'é-

vacue: une liqueur, par-là même, dont l'émiſſion ſuperflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il eſt des humeurs, telles ſont la ſueur & la tranſpiration, qui abandonnent le corps au moment où elles ſont ſéparées des autres humeurs, & expulſées des vaiſſeaux de la circulation. Il en eſt d'autres, telle eſt l'urine, qui, après cette ſéparation & cette expulſion, ſont retenues pendant un certain tems dans des réſervoirs deſtinés à cela, & dont elles ne ſortent, que quand elles ſont en aſſez grande quantité pour exciter, ſur ces réſervoirs, une irritation, qui les force méchaniquement à ſe vuider. Il en eſt de troiſiemes, qui ſont ſéparées & retenues, comme les ſecondes, dans des réſervoirs, non point dans la vue d'être, du moins entiérement, évacuées ; mais pour acquérir, dans ces réſervoirs, une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la maſſe des humeurs. Telle eſt, entre pluſieurs autres, la liqueur génitale. Séparée dans les teſticules, elle paſſe de-là par un canal aſſez long, dans les véſicules ſéminales, & eſt conſtamment repompée par les vaiſſeaux abſorbants, &, de proche en proche,

rendue à la maſſe totale des humeurs. C'eſt une vérité que l'on démontre par bien des preuves ; une ſeule ſuffit. Dans un homme ſain, la ſéparation de cette liqueur ſe fait continuellement dans les teſticules ; elle ſe rend dans ſes réſervoirs, dont l'étendue eſt très-bornée, & ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui ſe ſépare dans un jour ; cependant il eſt des hommes continens qui n'en évacuent point pendant des années entiéres. Que deviendroit-elle ſi elle ne rentroit pas continuellement dans les vaiſſeaux de la circulation ? Rentrée qui eſt extrêmement facilitée par la ſtructure de tous les organes qui ſervent à la ſéparation, à la route & à la conſervation de cette humeur. Les veines y ſont beaucoup plus conſidérables que les artéres, & cela dans une proportion qui ne ſe trouve point auſſi grande ailleurs (1). Auſſi il eſt probable que ce repompe-

[1] J'adopte ou je parois adopter ici le ſyſtême commun que les veines ordinaires abſorbent ; dans le ſyſtéme de M. HUNTER, qui croit que l'abſorption ne ſe fait que par les veines lymphatiques, les parties génitales ſont également propres à une très-grande abſorption, puiſque les vaiſſeaux de cette eſpece y ſont très abondants.

ment ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épididymes, qui sont une espéce de premier réservoir adhérent aux testicules, & dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule à la vésicule séminaire.

Galien avoit sû que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le méchanisme: *Tout en est plein*, dit-il, *chez ceux qui ne commercent pas avec les femmes; l'on n'en trouve pas chez ceux qui se livrent souvent à ce commerce.* Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps; enfin il décide, *qu'elle est d'une vertu exquise, & qu'ainsi elle peut communiquer très-promtement de sa force à toutes les parties du corps* (1). Il prouve ensuite par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets, & conclut enfin: *Est-il donc étonnant que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tout le corps? Le cer-*

[1] De semine, l. 1. c. 34. t. 1. p. 1279.

veau produit bien les ſenſations & les mouvements, & le cœur donne aux arteres la force de battre! Je finirai cette ſection par rapporter ce que dit de la ſemence l'un des plus grands hommes de ce ſiécle. *La ſemence eſt gardée dans les véſicules ſeminaires juſqu'à ce que l'homme en faſſe uſage, ou que les écoulemens nocturnes l'en privent. Pendant tout ce tems-là, la quantité qui s'y en trouve, excite l'animal à l'acte vénérien; mais la plus grande quantité de cette ſemence, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force, eſt repompée dans le ſang, & elle y produit, en y entrant, des changemens bien ſurprenants; la barbe, les poils, les cornes; elle change la voix & les mœurs; car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changements, c'eſt la ſemence ſeule qui les opere, & on ne les remarque jamais dans les eunuques* (1).

Comment la ſemence opere-t-elle ces effets? C'eſt-là un de ces problèmes dont la ſolution n'eſt peut-être

(1) HALLER, prim. lin. phyſ. §. 790. L'on peut conſulter ſur ces matieres WHARTON *de glandulis*, RUSSEL *de œconomia naturæ in glandul. morb.* p. 92. SKMEIDER *de regreſſu ſeminis ad maſſam ſanguineam*, Supplem. aux actes des Savans de Leipſic, t. 5. p. 252. & une foule d'autres auteurs phyſiologiſtes.

pas encore mûre. Ce qu'on peut cependant dire, avec beaucoup de probabilité, c'eſt que cette liqueur eſt un *ſtimulus*, un éguillon qui irrite les parties qu'il touche; ſon odeur forte, & l'irritation évidente qu'elle exerce ſur les organes de la génération, ne laiſſent aucun doute là-deſſus, & l'on comprend que ces particules âcres, étant continuellement repompées & remêlées aux humeurs, aiguillonnent légérement, mais ſans interruption, les vaiſſeaux qui, par-là même, ſe contractent avec plus de force; leur action ſur les fluides eſt plus efficace; la circulation eſt plus animée; la nutrition plus exacte; toutes les autres fonctions ſe font d'une maniére plus parfaite: quand ces ſecours manquent, pluſieurs fonctions ne ſe développent jamais; c'eſt le cas des eunuques (1), toutes ſe font mal.

Il ſe préſente ici une queſtion aſſez naturelle, c'eſt, pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux, que ceux qui s'épuiſent par les débauches vénériennes? il n'eſt guére poſſible de

(1) Ceux qui voudront lire un très-bon ouvrage ſur ces hommes imparfaits, doivent ſe procurer WITHOF *de caſtratis*.

répondre exactement à cette queſtion, qu'à la fin de la ſection ſuivante.

SECTION VII.

Examen des circonſtances qui accompagnent l'émiſſion.

IL y a pluſieurs évacuations qui ſe font ſans qu'on s'en apperçoïve: toutes les autres ſe font dans l'état de parfaite ſanté, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence ſur le reſte de la machine; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matiére, ſuffit à l'expulſion. Il n'en eſt pas de même de l'évacuation du ſperme. Il ne faut rien moins que des ébranlements généraux, une convulſion de toutes les parties, une augmentation de vîteſſe dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer & lui donner iſſue. Eſt-ce trop haſarder de dire qu'on peut regarder ce concours néceſſaire de toute la machine, au moment de ſon évacuation, comme une preuve ſenſible de l'influence qu'il a ſur tout le corps? Le coït, dit *Démocrite*, eſt

une eſpéce d'épilepſie. *C'eſt*, dit M. de Haller, *une action très-violente, qui eſt très-voiſine de la convulſion, & qui, par-là même affoiblit étonnamment, & nuit à tout le ſyſtême nerveux.* L'on a vu dans les obſervations que j'ai rapportées plus haut, & dans quelques-unes de celles que j'ai citées, l'émiſſion accompagnée de vraies convulſions, d'une eſpéce d'épilepſie; & la même obſervation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvements violents eurent ſur la ſanté du malheureux qui en eſt le ſujet. La promtitude avec laquelle l'affoibliſſement ſuit l'acte, a paru à bien des gens, & avec raiſon, une preuve que ce ne pouvoit être la ſeule privation de ſemence qui l'occaſionnait; mais ce qui prouve démonſtrativement combien le ſpaſme doit affoiblir, c'eſt l'affoibliſſement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulſives: celui qui ſuit les accès d'épilepſie eſt quelquefois exceſſif.

Ce n'eſt qu'au ſpaſme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produiſit ſur l'*Amman* d'une ville de Suiſſe, dont *F. Platerus* nous a conſervé l'hiſtoire, & qui, s'étant remarié déja

vieux, fut saisi en voulant célébrer ses nôces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de charlatans ; l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remedes qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative sur la parole de son Esculape ; le succès en fut d'abord le même ; mais plein de confiance, il voulut aller jusques au bout, & mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme (1).

Les palpitations violentes, qui accompagnent quelquefois le coït, sont aussi un symptôme convulsif. *Hippocrate* parle d'un jeune homme à qui des excès en vin & en femmes avoient occasionné, entr'autres symptômes, des palpitations continuelles (2) ; & *Dolæus* en a vu un saisi dans l'acte même d'une palpitation si violente, qu'il auroit été étouffé s'il avoit persisté (3). L'on trouve dans *Hoffman* d'autres faits semblables.

(1) Felic. PLATERI, Observat. lib. prim. suffocatio ex congressu, p. 174.
(2) Epidem. l. 3. s. 7, æg. 17, Foes. p. 1117.
(3) Encyclop. Medic. l. 2, c. 6, p. 347.

L'obſervation de l'enfant, cité plus haut, eſt encore une preuve qui n'a pas échappé à la ſagacité de M. *Raſt*, du pouvoir de la cauſe convulſive ; puiſqu'à cet âge, il ne pouvoit guere évacuer qu'une humeur des proſtates, & non point une véritable ſemence.

Ces remarques ont été ſaiſies par le plus grand nombre des bons auteurs qui ont écrit ſur cette matiere. *Galien* paroît les avoir déja faites. *La volupté elle-même*, dit-il, *affoiblit les forces vitales*. M. *Fleming* n'a pas omis cette cauſe dans ſon beau Poëme ſur les maladies des nerfs.

Quin etiam nervos frangit quæcumque voluptas(1).

Sanctorius établit poſitivement, que les mouvements affoibliſſent plus que l'émiſſion du ſperme : & il eſt bien étonnant que M. *Gorter*, ſon commentateur, ait cherché à perſuader le contraire. La raiſon qu'il en donne, en aſſurant que ces mouvements n'affoibliſſent pas plus que d'autres mouvements quelconques, *parce qu'ils ne ſont pas convulſifs*, ne perſuadera perſonne.

(2) Neuropathia, l. 1, v. 375.

Un exemple, s'il en peut citer un, ne fait pas la loi. *Lifter*, *Noguez*, *Quincy*, qui ont commenté le même ouvrage avant lui, ne penſent pas comme lui, & ils attribuent une partie du danger à l'affoibliſſement que laiſſent les convulſions. Le coït, dit *Noguez*, eſt une convulſion ; il diſpoſe les nerfs aux mouvements convulſifs ; & la plus légere occaſion les fait naître (1).

J. A. Borelli, l'un des premiers créateurs de la Phyſiologie, ne les avoit pas enviſagés comme M. *Gorter* : il eſt poſitif ſur cet article ; *cet acte eſt accompagné d'une eſpece d'affection convulſive, qui porte les plus rudes atteintes au cerveau & à tout le genre nerveux* (2).

M. *Senac* attribue poſitivement aux nerfs, les foibleſſes qui ſuivent le coït. La cauſe la plus vraiſemblable de la ſyncope qui ſurvient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen : *c'eſt*, dit-il, *l'action des nerfs qui ſe mettent alors en jeu. Cela eſt confirmé par l'abattement ou par la ſyncope qui ſuivent l'effuſion du ſperme ; car ce n'eſt qu'aux*

(1) Sect. 6, aph. 10.
(2) De motu animal. l. 2, c. 12, prop. 170.

nerfs qu'on peut imputer cette défaillance (1).

M. *Lewis* (2) attribue plus à cette cauſe qu'à l'autre, tout comme *Sanctorius*.

Dès qu'il y a convulſion, le genre nerveux ſe trouve dans un état de tenſion, ou, plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la ſuite néceſſaire eſt un relâchement exceſſif. Tout organe, qu'on a monté au-deſſus de ſon ton, retombe au-deſſous : par-là même, les fonctions qui en dépendent ſe font néceſſairement mal; & comme les nerfs influent ſur toutes, il n'en eſt point qui n'éprouve quelque dérangement, quand ils ſont affoiblis.

Une raiſon qui contribue auſſi à l'affoibliſſement du genre nerveux, c'eſt l'augmentation de la quantité du ſang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, & qui eſt allée pluſieurs fois juſqu'à produire l'apoplexie ; l'on en trouve pluſieurs exemples dans les obſervateurs, & *Hoffman* rapporte celui d'un

(1) Traité du cœur, l. 3, c. 12. §. 3. p. 539.
(2) Aphor. 4, p. 6.

ſoldat, qui ſe livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplectique dans le coït même ; l'on trouva le cerveau plein de ſang. C'eſt par cette même augmentation de ſang, qu'on explique pourquoi ces excès produiſent la manie (1). Cette quantité de ſang, diſtendant les nerfs, les affoiblit ; ils réſiſtent moins aux impreſſions, & c'eſt ce qui fait leur foibleſſe.

En réfléchiſſant ſur les effets de ces deux cauſes, l'évacuation de la ſemence & les mouvements convulſifs, il eſt aiſé d'expliquer les déſordres qui doivent en réſulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger ſous trois claſſes ; la dépravation des digeſtions, l'affoibliſſement du cerveau & du genre nerveux, le dérangement de la tranſpiration. L'on verra qu'il n'eſt aucune maladie chronique, qu'on ne puiſſe déduire de cette triple cauſe.

Le relâchement, dans lequel ces excès jettent, dérange les fonctions de tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit ſur la Diætétique ; & la digeſtion, la coction, la tranſpiration, les autres évacuations ne ſe font

(1) De morb. à nim. vener. §. 17.

plus comme il faut: d'où il réſulte une diminution ſenſible des forces, de la mémoire, & même de l'entendement; un obſcurciſſement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les eſpeces de goute ou de rhumatiſme, une foibleſſe étonnante dans le dos, la conſomption, la foibleſſe des organes de la génération, des urines ſanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête & un grand nombre d'autres maladies, qu'il eſt inutile de détailler ici; en un mot rien n'abrege autant la vie que l'abus des plaiſirs de l'amour (1).

1°. L'eſtomac eſt la partie qui ſe reſſent la prémiere de toutes les cauſes qui affoibliſſent, & cela, parce que c'eſt celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres ſont autant paſſives qu'actives; l'eſtomac eſt preſqu'entiérement actif; auſſi, dès que ſes forces diminuent, ſes fonctions ſe dérangent: vérité d'obſervations, qui, jointe à la ſuivante & à la variété des impreſſions premieres, & ſouvent fâcheuſe, que ce qu'on avale

(1) LYNCH guide to healht, p. 306.

produit ſur ce viſcère, rend raiſon de la fréquence, de la bizarrerie & de l'opiniâtreté de ſes maladies. Il eſt, de toutes les parties du corps, l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs, & dans laquelle, par-là même, il ſe diſtribue une plus grande quantité d'eſprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns, & diminue la quantité, ou altére la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viſcere plus que d'aucun autre; c'eſt ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction, à laquelle il eſt deſtiné, fait que dès qu'elle ſe fait moins bien, toutes les autres s'en reſſentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia membra:
At contra ejuſdem franguntur cuncta dolore (1).

Dès que les digeſtions ſe font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité, qui les rend impropres à toutes leurs deſtinations; mais qui empêche ſur-tout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il ſuffit, pour s'aſſurer de l'influence générale de l'eſtomac, d'ob-

(1) Q. SERENUS SAMM.

ſerver l'état d'une perſonne, qui éprouve une digeſtion laborieuſe : les forces ſe perdent dans quelques minutes; un mal-aiſe général rend la foibleſſe plus à charge; les organes des ſens s'émouſſent, l'ame même n'exerce ſes facultés qu'imparfaitement ; la mémoire, & ſur-tout l'imagination, paroiſſent anéanties ; rien en un mot, ne raproche plus un homme d'eſprit d'un ſot, qu'une digeſtion pénible.

Une belle obſervation raportée par M. *Payva*, Médecin Portugais, habitué à Rome, répand un grand jour ſur l'affoibliſſement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'eſtomac. *Quand les déſirs vénériens*, dit-il, *ſont montés chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils éprouvent une eſpèce de ſenſation agréable à l'orifice de l'eſtomac; mais s'ils ſatisfont ces déſirs avec trop d'impétuoſité & au-delà de leurs forces, ils éprouvent dans ce même endroit une ſenſation extrêmement déſagréable & fâcheuſe qu'ils ne peuvent pas exprimer; & ils payent bien chérement leurs excès par la maigreur, le maraſme &c. dans leſquels ils tombent* (1).

(1) In tentigine ardentiſſimâ juvenum ineſt quid grati in ore ventriculi; in concubitum ſi ru-

Aretée avoit déja connu cette vérité (2), & M. *Boerhaave* emploie les mêmes expreſſions que M. *Payva:* il ajoute que ce ſentiment douloureux ſe diſſipe, à meſure qu'ils reprennent leurs forces (3): il confirme la même choſe ailleurs, en y joignant une régle de pratique très-utile; c'eſt que quand il ſurvient des accès d'épilepſie, après les excès vénériens, il faut penſer à fortifier les nerfs de l'eſtomac (4).

2°. La foibleſſe du genre nerveux, qui diſpoſe à tous les accidents paralytiques & ſpaſmodiques, eſt produite, comme je l'ai déja dit, par les mouvements convulſifs qui accompagnent l'émiſſion; en ſecond lieu, par le vice des digeſtions: dès qu'elles péchent, les nerfs s'en reſſentent, & s'en reſſentent d'autant plus que le fluide qui les pénètre étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui ſuppoſe la plus

nt ſalaciſſimi, & ultra vires tendant opus, tunc in ore ventriculi manet illud ingratiſſimum amarumque quod exprimere nequeunt: pœnas & luunt, & pœnitentiâ dolent: hinc macies, marasmus, &c. G. R. De PAYVA. De affectu atrabilario miraſhiali, &c. p. 17.

(2) De morb. chronic. l. 2, c. 6, ſtomachus delectationis triſtitiæque princeps eſt.

(3) De morb. nervor. p. 454.

(4) Ibid. p. 807.

parfaite, quand elle eſt altérée, il eſt celui des fluides animaux, qui en eſt le plus ſenſiblement affecté; celui ſur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoibliſſement, c'eſt l'évacuation d'une humeur analogue aux eſprits animaux, & qu'à raiſon de cette analogie, on ne peut point évacuer, ſans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modeſtes de quelques grands hommes, qui n'oſent affirmer en phyſique, que ce dont la vérité tombe ſous leurs ſens, & les objections de quelques phyſiologiſtes ſubalternes ou ſyſtématiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces eſprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui réſulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'eſprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaiſſeaux de ce léger aiguillonement que produit le ſperme repompé, & qui contribue ſi fort à la coction. Elle nuit donc, & en ſouſtraiſant une partie d'eſprits animaux, ou au moins d'une humeur très-précieuſe, & en diminuant la coction, ſans laquelle ces eſprits ne ſont préparés qu'imparfaitement & inſuffiſamment.

Il y a, entre les maladies de l'eſtomac & celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premieres font naître les ſecondes; & celles-ci une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'obſervation journaliére ne le prouveroit pas, la ſeule inſpection anatomique de l'eſtomac ſuffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs, qui s'y diſtribuent, démontre combien ils ſont néceſſaires à ſes fonctions & combien par-là même, elles doivent être dérangées, quand ils ne ſont pas en bon état.

3°. Enfin, la tranſpiration ſe fait moins bien: *Sanctorius* a même déterminé la quantité dont elle diminuoit; & cette évacuation, la plus conſidérable de toutes, ne peut pas être ſupprimée qu'il n'en réſulte promtement une foule de ſymptômes différents.

L'on comprend aiſément qu'il n'eſt point de maladies qui ne puiſſent être produites par cette triple cauſe. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les ſymptomes particuliers; ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage, & n'intéreſſeroit que les Médecins auxquels il eſt inutile: l'on peut voir ce qu'en dit M. *Gorter* (1).

(1) De perſpirat. c. 17, §. 8, 12, & aph.

M. *Clifton Wintringham* a très-bien détaillé les dangers de cette évacuation relativement aux gouteux, & son explication mérite d'être lue (1).

Feu M. *Gunzius* (2), enlevé à la Médecine à la fleur de son âge, a donné une explication méchanique très-ingénieuse des inconvénients de ces excès relativement à la respiration; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'étoit attiré par-là une toux continuelle, symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'onanisme. Il étoit venu à Montpellier pour faire ses études; ses excès dans cette infamie le jettèrent dans l'étisie, & je me rapelle que sa toux étoit si forte & si continuelle, que tous ses voisins en étoient incommodés. On le saigna fréquemment dans la vue, sans doute, d'abréger ses souffrances. Une consultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui (il étoit, si je ne me trompe, Dauphinois) & lui promit une guérison complette, il mourut deux heures après.

(1) The Works of the late Clifton WINTRINGHAM t. 2, p. 85, &c.

(2) Comment. in lib. de humoribus, p. 228.

Ce qu'on comprend le moins aiſément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'eſt cet affoibliſſement prodigieux des facultés de l'ame. La ſolution de ce probleme tient à la queſtion inſoluble pour nous, de l'influence des deux ſubſtances l'une ſur l'autre, & nous ſommes réduits à l'obſervation des phénomènes. Nous ignorons, & la nature de l'eſprit & celle du corps ; mais nous ſavons que ces deux parties de l'homme ſont intimement unies, que tous les changements que l'une éprouve ſont reſſentis par l'autre : une circulation un peu plus ou moins vîte, un ſang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'aliments de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une taſſe de café au lieu d'un peu de vin, un ſommeil plus ou moins long ou tranquille, une ſelle un peu plus ou moins abondante, une tranſpiration trop forte ou trop foible, changent du tout au tout notre façon de voir & de juger les objets : d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font ſentir & penſer différemment, & nous font, à leur gré, de nouveaux principes des vices

& des vertus; tant ſont vrais les vers du premier ſatyrique moderne.

Tout, ſuivant l'intellect, change d'ordre & de rang:
Ainſi c'eſt la nature & l'humeur des perſonnes,
Et non la qualité, qui rend les choſes bonnes.
C'eſt un mal bien étrange au cerveau des humains (1).

Tant eſt exact le tableau que *Lucrece* a tracé de cette union intime.

------ Gigni pariter cum corpore, & una
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem:
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore; ſic animi ſequitur ſententia tenuis.
Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis:
Poſt ubi jam validis quaſſatu'ſt, viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus;
Claudicat ingenium, delirat linguaque, menſque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus, dementit enim, delitaque fatur (2).

L'obſervation

(1) REGNIER, ſatyre 5.
(2) De natura rerum, l. 4, v. 446.

L'obſervation nous aprend également que, de toutes les maladies, il n'y en a point qui affectent l'ame plus promtement que celles du genre nerveux : les épileptiques qui, au bout de quelques années, tombent preſqu'ordinairement dans l'imbécilité, en fourniſſent une triſte preuve, qui en même tems, nous aprend qu'il n'eſt point étonnant ſi des actes, qui, comme on l'a dit plus haut, ſont toujours légérement épileptiques, produiſent cet affoibliſſement du cerveau, &, par-là même, des facultés.

L'affoibliſſement du cerveau & du genre nerveux eſt ſuivi de celui des ſens ; & cela eſt naturel. *Sanctorius*, *Hoffmann*, & quelques autres, ont cherché à expliquer pourquoi la vue ſouffroit plus particuliérement : mais leurs raiſons, qui ſont vraies, ne me paroiſſent pas ſuffiſantes. Les principales, & celles qui ſont particuliéres à cet organe, ſont la multitude des parties qui compoſent l'œil, & qui, étant toutes ſuſceptibles de différents vices, le rendent infiniment plus ſujet à des dérangements que les autres. Les nerfs, en ſecond lieu, ſervent ici à pluſieurs uſages, & ſont en

très-grand nombre. Enfin cet afflux d'humeurs ſur cette partie pendant le temps de l'acte, afflux dont la ſcintillation, qu'on apperçoit alors dans les yeux des animaux, forme une preuve ſenſible, produit dans les vaiſſeaux d'abord une foibleſſe, & enſuite des engorgements, dont la perte de la vue eſt une ſuite néceſſaire.

Il eſt aiſé actuellement de répondre à la queſtion propoſée plus haut; pour quoi les eunuques, qui n'ont point de ſemence, ne ſont-ils pas expoſés aux maladies que nous venons de décrire?

Il y en a deux raiſons très ſuffiſantes. La premiere, c'eſt que s'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur, quand elle a été préparée & repompée; d'un autre côté ils ne perdent point cette partie précieuſe du ſang deſtinée à devenir ſemence. Ils n'éprouvent pas ces changements, qui ſont dûs à la ſemence préparée, & que j'ai indiqués plus haut; mais ils ne doivent pas non plus être expoſés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourroit, ſi l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphyſiciens, diſtinguer la ſemence en

ſemence à faire, *ſemen in potentia*; c'eſt cette partie précieuſe des humeurs, que les teſticules ſéparent: & *ſemence faite*, *ſemen in actu*. Si la premiere ne ſe ſépare pas, la machine manque des ſecours qu'elle retire de la ſemence préparée, & n'éprouve point les changemens qui en dépendent, mais elle ne s'appauvrit pas; elle n'acquiert pas, mais elle ne perd pas; on reſte dans l'état d'enfance. Quand la ſemence ſe ſépare & s'évacue, c'eſt alors une privation, un apauvriſſement réel. La ſeconde raiſon, c'eſt que les eunuques n'éprouvent point ce ſpaſme, auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui ſuivent ces excès.

Les accidents qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuſe, moins travaillée, que le ſperme de l'homme, ſa perte ne les affoiblit peut être pas auſſi promtement; mais quand elles vont juſqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus foible chez elles, & naturellement plus diſpoſé au ſpaſme les accidents ſont violents. Des excès ſubits les jettent dans des accidents analogues à celui d'un jeune homme dont j'ai

parlé plus haut, pag. 47, & j'ai été le témoin d'un triſte ſpectacle en ce genre. En 1746, une fille âgée de vingt-trois ans, défia ſix Dragons eſpagnols, & ſoutint leurs aſſauts pendant toute une nuit dans une maiſon aux portes de Montpellier. Le matin on l'apporta en ville mourante : elle expira le ſoir, baignée dans ſon ſang, qui ruiſſeloit de la matrice. Il eût été intéreſſant de s'aſſurer ſi cette hémorragie étoit la ſuite de quelque bleſſure, ou ſi elle ne dépendoit que de la dilatation des vaiſſeaux, produite par l'action augmentée de cet organe.

SECTION VIII.

Cauſes de danger, particuliéres à la maſturbation.

L'ON a vu plus haut, que la maſturbation étoit plus pernicieuſe que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir par-tout une providence particuliére, établiront que la raiſon en eſt une volonté ſpéciale de Dieu, pour punir ce crime. Perſuadé que les corps ont été aſtreints, dès leur créa-

tion, à des loix qui en régiſſent néceſſairement tous les mouvements, & dont la Divinité ne change l'économie, que dans un petit nombre de cas réſervés, je ne voudrois avoir recours aux cauſes miraculeuſes, que quand on trouve une oppoſition évidente avec les cauſes phyſiques. Ce n'eſt point le cas ici: tout peut très-bien s'expliquer par les loix de la méchanique du corps, ou par celles de ſon union avec l'ame. Cette habitude de recourir aux cauſes ſurnaturelles a déja été combatue par *Hippocrate*, qui, en parlant d'une maladie que les Scythes attribuoient à une punition particuliére de Dieu, fait cette belle réflexion: *Il eſt vrai que cette maladie vient de Dieu, mais elle en vient comme toutes les autres; elles n'en viennent pas plus les unes que les autres, parce que toutes ſont une ſuite des loix de la nature, qui régit tout* (1).

Sanctorius, dans ſes obſervations, nous fournit une premiere cauſe de ce danger particulier. *Un coït modéré eſt utile*, dit-il, *quand il eſt ſollicité par la nature: quand il eſt ſollicité par l'imagination, il affoiblit toutes les facultés*

(1) De aere, locis & aquis. FOESIUS, p. 293.

de l'ame, & ſur-tout la mémoire (1). Il eſt aiſé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de ſanté, n'inſpire des deſirs, que quand les véſicules ſéminales ſont remplies d'une quantité de liqueur, qui a acquis un degré d'épaiſſiſſement qui en rend la reſorbtion plus difficile ; & cela dénote que ſon évacuation n'affoiblira pas le corps ſenſiblement. Mais telle eſt l'organiſation des parties génitales, que leur action & les deſirs qui la ſuivent ſont mis en jeu, non ſeulement par la préſence d'une humeur ſéminale ſurabondante, mais que l'imagination a auſſi beaucoup d'influence ſur ces parties ; elle peut, en s'occupant des deſirs, les mettre dans cet état qui les produit, & le deſir conduit à l'acte, qui eſt d'autant plus pernicieux qu'il étoit moins néceſſaire. Il en eſt de l'organe de ce beſoin, comme de ceux de tous les autres, qui ne ſont mis en jeu à propos, que quand ils le ſont par la nature. La faim & la ſoif indiquent le beſoin de prendre des aliments & de la boiſſon : ſi l'on en prend plus que ces ſenſations n'en exigent, le ſurplus nuit

(2) Sect. 6, aphor. 35.

au corps & l'affoiblit. Le beſoin d'aller à la ſelle & d'uriner ſont également marqués par de certaines conditions phyſiques; mais la mauvaiſe habitude peut ſi fort pervertir la conſtitution des organes, que la néceſſité de ces évacuations ceſſe d'être dépendante de la quantité des matiéres à évacuer. L'on s'aſſujettit à des beſoins ſans beſoin; & tel eſt le cas des maſturbateurs. C'eſt l'imagination, l'habitude, & non pas la nature, qui les ſollicitent. Ils ſouſtraiſent à la nature ce qui lui eſt néceſſaire, & ce dont, par-là même, elle ſe gardoit bien de ſe défaire. Enfin, en conſéquence de cette loi de l'économie animale, que les humeurs ſe portent là où il y a irritation, il ſe fait au bout d'un certain tems un afflux continuel d'humeurs ſur ces parties : il arrive ce qu'*Hippocrate* avoit déja obſervé, *quand un homme exerce le coït : les veines ſéminales ſe dilatent & attirent la ſemence* (1).

On peut remarquer ici que l'onaniſme a un danger particulier pour les enfants avant le tems de la puberté : il n'eſt pas commun, heureuſement,

(1) De natura pueri, text. 22, FOES. p. 242.

de trouver des monſtres de l'un ou de l'autre ſexe, qui en abuſent avant cette époque, mais il ne l'eſt que trop qu'ils abuſent d'eux-mêmes; un grand nombre de circonſtances les éloignent d'un commerce débauché ou le modérent; une débauche ſolitaire ne trouve point d'obſtacle & n'a point de bornes.

Une ſeconde cauſe, c'eſt l'empire que cette manœuvre odieuſe prend ſur les ſens, & qui eſt bien peint dans l'*Onania Anglois*. *Cette impudicité*, dit-il, *n'a pas plutôt ſubjugué le cœur, qu'elle pourſuit le criminel par-tout; elle s'en ſaiſit, & l'occupe en tout tems & en tout lieu : au milieu des occupations les plus ſérieuſes, des actes de Religion même, il eſt en proie aux deſirs & aux idées laſcives qui ne l'abandonnent jamais* (1). Rien n'affoiblit autant, que cette tenſion continuelle de l'eſprit, toujours occupé du même objet. Le maſturbateur, uniquement livré à ſes méditations orduriéres, éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme

(1) Pag. 17. L'on trouve un très-beau morceau ſur la force & les dangers des habitudes voluptueuſes dans le nouveau Traité de M. PUJATTI, Profeſſeur à Padoue, & célèbre dès longtems par d'excellents ouvrages. *De victu fabricitantium*. p. 60.

de lettres qui fixe les siennes sur une seule question; & il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau, qui se trouve alors en action, fait un effort qu'on pourroit comparer à celui d'un muscle longtems & fortement tendu : il en résulte, ou une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie, ni par-là même détourner l'ame de cette idée; c'est bien le cas des masturbateurs; ou une incapacité d'action. Epuisés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau, mélancolie, catalepsie, épilepsie, imbécillité, perte des sens, foiblesse du genre nerveux, & une foule de maux semblables (1). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens, en ce que, lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent, on ne réussit à rien sans un degré d'attention dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux même qui ne se vouent à rien (cette classe

(1) Voyez GAUBII Institutiones pathologicæ §. 529.

n'eſt que trop nombreuſe) il en eſt qui n'y ſont pas propres ; un air de diſtraction, d'embarras, d'étourdiſſement, n'en fait que des oiſifs déplaiſants. Je pourrois en citer, que cette incapacité de ſe fixer, jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la ſociété. Triſte état qui met l'homme au-deſſous de la brute, & qui le rend à juſte titre l'objet du mépris, plus encore que de la pitié de ſes ſemblables.

De ces deux premieres cauſes, il en réſulte néceſſairement une troiſieme, c'eſt la fréquence même des actes : l'ame & le corps concourent, dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force, pour ſolliciter à ce crime. L'ame, obſédée par les penſées immondes, excite les mouvemens laſcifs ; & ſi elle eſt diſtraite quelques momens par d'autres idées, les humeurs âcres, qui irritent les organes de la génération, la rappellent bientôt au bourbier. Que ces vérités d'obſervations ſeroient propres à arrêter les jeunes gens ! s'ils pouvoient prévoir, qu'ici un premier faux pas en entraîne un autre ; qu'ils ſont preſque maîtriſés par la tentation ; qu'à meſure que les mo-

tifs de ſéduction augmentent, la raiſon, qui devroit les contenir, s'affoiblira; & qu'enfin, ils ſe trouveront en peu de tems, plongés dans une mer de miſére, ſans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en tirer. Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, ſi le danger les effraie pour quelques moments, la fureur les replonge. L'on peut bien dire:

Virtutem videant, intabeſcantque relicta.
PERS.

Cependant le danger eſt proche, & le tems oportun de l'amendement eſt court.

..... Cinis & manes & fabula fies:
Vive memor lethi: fugit hora: hoc quod loquor inde eſt. PERS.

Pendant que j'étudiois en philoſophie à Geneve, tems dont le ſouvenir me ſera cher le reſte de mes jours, un de mes condiſciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maî-

tre de s'abſtenir de ces abominations, même pendant le tems des leçons : il n'attendit pas long-tems ſon châtiment, & il périt miſérablement de conſomption, au bout de deux ans. On trouve un fait ſemblable dans l'*Onania* (1). L'ingénieux Auteur, qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage, dans l'excellent Journal latin qui paroiſſoit à Berne il y a quatre ans, raconte, à propos de cette obſervation, que tout un collége trompoit quelquefois par cette manœuvre, l'ennui, & cherchoit à éviter le ſommeil, que leur inſpiroit les leçons d'une métaphyſique ſcolaſtique, qu'un très-vieux Profeſſeur leur faiſoit en dormant (2) : mais cette hiſtoriette me paroît moins prouver ce que j'avance, que l'horrible diſſolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

Le même auteur vient de faire imprimer, dans un ouvrage que je n'ai pas l'avantage de pouvoir lire, mais qu'un excellent Juge met à côté des meilleures productions de ce ſiecle, ce qui ſuit. On a découvert, il y a quel-

(1) Pag. 126.

(2) Excerptum totius Italicæ & Helveticæ literaturæ pro ann. 1759. t. 1. p. 93.

ques années, dans une ville, qu'une société entiere de garnements de quatorze & quinze ans s'étoit réunie pour la pratique de ce vice, & toute une école en eſt encore infectée (1).

La ſanté d'un jeune Prince ſe perdoit journellement, ſans qu'on pût en découvrir la cauſe. Son Chirurgien la ſoupçonna, l'épia, & le ſurprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ſes valets de chambre l'avoit inſtruit, & qu'il étoit retombé ſouvent. L'habitude étoit ſi forte, que les conſidérations les plus preſſantes, préſentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant; ſes forces ſe perdoient journellement, & on ne put le ſauver qu'en le faiſant garder à vue jour & nuit, pendant plus de huit mois.

Un malade me peignoit vivement les difficultés de la victoire, dans une de ſes lettres. „Il faut bien des efforts, „ *ce ſont ſes termes*, pour vaincre l'ha„ bitude qui nous eſt rappellée à cha-

(1) *De l'expérience*, en allemand, par Mr. ZIMMERMAN, t. 2. p. 400. Je tire ce fragment de ceux que ſon traducteur pour moi l'a engagé à traduire en ma faveur; preſque tous les autres orneront un ouvrage qui ne tardera pas à ſuivre celui-ci.

„ que inſtant. Je vous l'avoue en rou-
„ giſſant, la vue d'un objet féminin,
„ quel qu'il ſoit, fait naître chez moi
„ des deſirs. Je n'ai pas même beſoin
„ de ce ſecours ; ma ſale ame n'eſt
„ que trop portée à me repréſenter
„ ſans ceſſe des objets de concupiſ-
„ cence. Cette paſſion ne s'allume
„ plus chez moi, il eſt vrai, que je ne
„ rappelle en même tems tous vos
„ avis : je combats, mais ce combat
„ même m'épuiſe. Si vous pouviez
„ trouver le moyen de détourner mes
„ penſées de cet objet, je crois que ma
„ guériſon ſeroit bien proche ".

L'on a déja vu dans l'extrait de l'*Onania*, que la réitération fréquente avoit produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupée que d'une idée, rend incapable d'en avoir d'autres ; elle prend l'empire, & regne deſpotiquement. Des organes ſans ceſſe irrités, contractent une diſpoſition morbifique qui devient un aiguillon toujours préſent, indépendant de toute cauſe externe. Il y a des maladies des parties urinaires, qui donnent une envie continuelle d'uriner ; l'irritation réitérée des organes de la génération, y produit une mala-

die analogue. Il n'eſt point étonnant ſi le concours de ces deux cauſes morale & phyſique, réunies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée eſt propre à effrayer ſalutairement les perſonnes chez leſquelles il y a encore quelques veſtiges de raiſon & de pudeur!

Une quatrieme cauſe de l'épuiſement des maſturbateurs, c'eſt qu'indépendamment même des émiſſions de ſemence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils ſe plaignent, les épuiſent conſidérablement. Toute partie qui eſt dans un état de tenſion, produit une dépenſe de forces, & ils n'en ont point à perdre: les eſprits s'y portent en plus grande abondance; ils ſe diſſipent, ce qui affoiblit; ils manquent aux autres fonctions, qui, par-là même, ſe font imparfaitement: le concours de ces deux cauſes a les ſuites les plus dangereuſes. Un autre accident auquel cette quatrieme cauſe rend les maſturbateurs plus ſujets, c'eſt une eſpéce de paralyſie des organes de la génération, d'où naiſſent l'impuiſſance, par le défaut d'érection, & la gonorrhée ſimple, parce que les parties relâchées laiſſent échaper la

véritable semence à mesure qu'elle arrive, & suinter continuellement l'humeur que séparent les prostates, & qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urethre acquiere une disposition catarrheuse, qui la dispose à fournir un écoulement de même nature que celle des pertes blanches des femmes: disposition, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense, qui n'est point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poulmon, mais qui attaque souvent tous les viscéres creux; qu'on méconnoît, parce qu'on ne la soupçonne pas, & qu'on traite mal, parce qu'on la méconnoit. Il seroit aisé de trouver dans les observateurs, des exemples de cette maladie traitée pour une autre.

Un habile Chirurgien me parloit un jour d'un homme qui, livré par une espéce de goût singulier aux Vénus du plus bas étage, & ne les connoissant guére que dans les coins des rues & debout, tomba dans l'épuisement, accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou dessèchement des cuisses & des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paroissoit être une suite de l'attitude

dans laquelle il s'étoit livré à ſes ſales voluptés. Il mourut après avoir gardé ſix mois le lit, dans un état également propre à exciter la pitié & l'effroi. Cette obſervation ne fournit-elle pas une cinquieme cauſe des dangers ordinairement particuliers à la malturbation? Quand on perd ſes forces par deux moyens à la fois, l'affoibliſſement augmente bien conſidérablement. Une perſonne qui eſt debout ou aſſiſe, a beſoin, pour ſe maintenir dans ces ſituations, ſur-tout dans la premiere, de faire agir un grand nombre de muſcles; & cette action diſſipe les eſprits animaux. Les perſonnes foibles, qui ne peuvent pas ſe tenir un inſtant debout ſans éprouver une foibleſſe, les malades qui ne peuvent pas être aſſis ſans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de forces. L'on ſent par-là même, que le même acte, dans les unes ou les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoibliſſement dans les premiers que dans le dernier cas; & *Sanctorius* avoit déja indiqué le danger de cette attitude: *uſus coïtus*

ſtando, lædit; nam muſculos & eorum utilem perſpirationem diminuit.

D'autres obſervations bien conſtatées fourniſſent une ſixieme cauſe qui paroîtra peut-être bien foible, mais que des phyſiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivants tranſpirent; il s'exhale à chaque inſtant, par la moitié peut-être des pores de notre peau, une humeur extrêmement ténue, & qui eſt beaucoup plus conſidérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même tems, une autre eſpéce de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, & les porte dans nos vaiſſeaux. Ce ſont *des torrents inviſibles*, pour me ſervir de l'heureuſe expreſſion de M. *Senac*, qui ſortent de notre corps, & qui y entrent (1). Il eſt démontré que, dans quelques cas, cette inſpiration eſt très-conſidérable. Les

(1) L'on peut voir la démonſtration de cette vérité dans l'endroit que je cite, l. 3. c. 3. §. 7. du Traité du cœur; ouvrage qui n'auroit rien laiſſé à deſirer, ſi ſon illuſtre auteur, en annonçant une ſeconde édition, ne nous avoit pas appris qu'il pouvoit le rendre encore plus parfait. Un grand homme peut ſe ſurpaſſer lui-même, & voir un point de perfection que les autres ne deſirent même pas.

perſonnes fortes expirent plus; les foibles, qui n'ont preſque point d'atmoſphere propre, inſpirent davantage; & cette partie expirée, ou cette tranſpiration des perſonnes bien portantes, contient quelque choſe de nourricier & de fortifiant qui, inſpiré par une autre, contribue à lui donner de la vigueur. Ce ſont ces obſervations qui expliquent comment la jeune fille qui couchoit avec David lui donnoit des forces; comment cette même tentative a réuſſi à d'autres vieillards, à qui on l'a conſeillé; pourquoi cela affoiblit la jeune perſonne, qui perd ſans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaiſons foibles, corrompues, putrides, qui lui nuiſent. L'on tranſpire plus dans le tems du coït que dans un autre, parce que la force de la circulation eſt augmentée. Cette tranſpiration eſt peut-être plus active, plus ſpiritueuſe que dans tout autre tems; c'eſt une perte réelle que l'on fait, & qui a lieu, de quelque façon que ſe faſſe l'émiſſion du ſperme, puiſqu'elle dépend de l'agitation qui l'accompagne. Dans le coït, elle eſt réciproque, & alors l'un inſpire ce que l'autre expire. Cet échange eſt mis hors de doute par des obſervations

fûres. J'ai vu, il n'y a pas long-tems, un homme qui n'avoit aucune gonorrhée, ni aucun fymptôme vérolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme qui, dans le même inftant, lui rendoit la gale en échange. L'un, dans ce cas, compenfe les pertes de l'autre. Dans celui de la maſturbation, le maſturbateur perd & ne recouvre rien.

En obfervant l'effet des paſſions, on découvre une feptieme différence entre ceux qui fe livrent aux femmes, & les maſturbateurs; différence qui eſt toute au défavantage de ces derniers. La joie qui tient à l'ame, & qu'il faut bien diſtinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, & dont elle diffère du tout au tout, cette joie, dis-je, aide les digeſtions, anime la circulation, favoriſe toutes les fonctions, rétablit les forces, les ſoutient. Si elle ſe trouve réunie avec les plaiſirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force; & l'obſervation le prouve. *Sanctorius* l'a remarqué. *Après un coït exceſſif*, dit-il, *avec une femme qu'on aimoit & qu'on deſiroit, l'on n'éprouve*

ns la laſſitude qui devroit être la ſuite de t excès, parce que la joie que l'ame rouve augmente la force du cœur, favo- ſe les fonctions, & répare ce qu'on a rdu. C'eſt ſur ce principe que *Ve- tte*, dans l'ouvrage duquel on trouve n bon chapitre ſur le danger des plai- rs de l'amour pouſſés à l'excès, établit ue l'union avec une belle femme ouiſe moins qu'avec une laide. *La auté a des charmes qui dilatent notre eur, & qui en multiplient les eſprits. Il ut croire, avec S. Chryſoſtôme, que s'ex- tant contre les loix de la nature, le crime beaucoup plus grand de ce côté-là que de utre.* Et peut-on douter que la na- ure n'ait attaché plus de joie aux plai- rs procurés par les moyens qui ſont ans ſes voies, qu'à ceux qui y ré- ugnent.

Une huitieme & derniere cauſe qui ugmente les dangers de la maſturba- on, c'eſt l'horreur des regrets dont le doit être ſuivie, quand les maux nt déſſillé les yeux ſur le crime & ſur es dangers.

Miſeri quorum gaudia crimen habent.

Loin des plaiſirs, que le remords doit ſuivre.

Et s'il en eſt qui ſoient dans ce cas, ce ſont les maſturbateurs. Quand le voile eſt tombé, le tableau de leur conduite ſe préſente ſous les faces les plus hideuſes: ils ſe trouvent coupables d'un crime dont la juſtice divine ne voulut pas ſurſeoir la punition, & qu'elle punit ſur le champ de mort; d'un crime réputé très-grand crime par les payens mêmes.

Hoc nihil eſſe putas: ſcelus eſt, mihi crede, ſed ingens
Quantum vix animo concipis ipſe tuo. MART.

La honte qui les ſuit augmente infiniment leur miſere. Tel eſt le degré de débordemens dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y ſont preſque regardées que comme un uſage; les plus coupables ſur cet article n'en font pas myſtere, & ne ſe doutent pas même qu'ils puiſſent en être plus mépriſés. Quel eſt le maſturbateur qui oſe avouer ſon infamie? Et cette néceſſité de s'envelopper des ombres du myſtere ne doit-elle pas être, à ſes propres yeux, une preuve du crime de ces actes? Combien n'en eſt-il pas qui ont péri pour n'avoir ja-

mais oſé révéler la cauſe de leurs maux ? On lit dans pluſieurs lettres de l'Onania, *j'aimerois mieux mourir que de paroitre devant vous après un tel aveu.* L'on eſt en effet, & l'on doit être infiniment plus porté à excuſer celui qui, ſéduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs, & dont elle ſe ſert pour conſerver l'eſpece, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi, ou par la ſanté; c'eſt un homme emporté par la paſſion qui s'oublie: l'on eſt bien plus porté à le juſtifier, que celui qui peche en violant toutes les loix, en renverſant tous les ſentiments, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devroit être en horreur à la ſocieté, s'il en étoit connu, cette idée doit le bourreler ſans ceſſe. *Il me ſemble*, me marquoit un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, *que chacun lit ſur mon viſage l'infâme cauſe de mon mal; & cette idée me rend la compagnie inſoutenable.* Ils tombent dans la triſteſſe & le déſeſpoir; on en a vu des exemples dans la quatrieme ſection de cet ouvrage; & ils éprouvent tous les maux qu'entraine une triſteſſe ſoutenue, ſans avoir, ce qui eſt affreux

pour un criminel, aucun prétexte de juſtification, aucun motif de conſolation. Et quels ſont ces effets de la triſteſſe? Le relâchement des fibres, le ralentiſſement de la circulation, l'imperfection des digeſtions, le manque de nutrition, les obſtructions occaſionnées par ces reſſerrements qui paroiſſent être l'effet le plus particulier de la triſteſſe; ces épanchements d'humeurs, qui ſont une ſuite des reſſerrements; *les couloirs du foie ſe ferment*, dit M. de SENAC, *& la bile ſe répand par tout le corps*; les ſpaſmes, les convulſions, les paralyſies, les douleurs, l'augmentation de l'angoiſſe à l'infini; tous les accidents qui peuvent être une ſuite de ceux-ci.

Il eſt inutile de m'étendre davantage ſur les dangers particuliers à la maſturbation; ils ne ſont que trop réels & trop démontrés: je paſſe aux moyens de guériſon.

ARTI-

ARTICLE III.

La Curation.

SECTION IX.

Moyens de guériſon propoſé par les autres Médecins.

IL y a quelques maladies dans leſquelles on eſt preſque ſûr du ſuccès des remedes. Celles qui ſont les ſuites des épuiſements vénériens, &, à plus forte raiſon de la maſturbation, n'entrent pas dans cette claſſe; & le pronoſtic qu'on peut en faire, quand elles ſont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. *Hippocrate* a annoncé la mort. *C'eſt une miſérable maladie, dit* M. BOERHAAVE, *je l'ai vue ſouvent; je n'ai jamais pu la guérir* (1). M. *van Swieten* traita ſans ſuccès,

(1) Leçons ſur ſes Inſtituts, §. 776.

pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vu mourir miſérablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je n'ai pas même pu ſoulager. Cependant ces exemples ne doivent pas décourager; l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve dans la collection de l'Onania, dans les obſervations des Médecins: ma propre pratique m'en a fourni quelques-uns.

Dans le même endroit où *Hippocrate* donne la deſcription de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation. „ Quand le „ malade ſe trouve dans cet état, dit-„ il, faites-lui des fomentations par „ tout le corps, enſuite donnez-lui un „ remede qui le faſſe vomir; après cela „ un autre qui purge la tête; enſuite „ un qui purge par en bas. Il faut en-„ treprendre cette cure, ſur-tout au „ printems. Après les purgatifs l'on „ donne le petit lait, ou le lait d'ânef-„ ſe; après cela le lait de vache durant „ quarante jours. Pendant qu'il boira „ le lait, il ne mangera point de vian-„ de, & on lui donnera le ſoir une „ bouillie de froment. Après avoir fini „ l'uſage du lait, on le nourrira des „ viandes les plus tendres, en commen-

„ quant par une petite quantité, & on le
„ rengraiſſera par ce moyen. Il évitera
„ pendant un an toute débauche, tout
„ exercice vénérien, & tout autre
„ exercice immodéré; il ſe bornera à
„ des promenades dans leſquelles il
„ évitera le froid & le ſoleil ".

L'on voit qu'*Hippocrate* commence la cure par un vomitif & par une purgation: ſon autorité pourroit faire loi; & cette loi, dans le plus grand nombre des cas, ſeroit nuiſible: il eſt aiſé de ſe retirer de cet embarras, en remarquant qu'il n'ordonne la purgation que dans la vue de détourner la fluxion qu'il ſuppoſoit ſe jetter de la tête ſur l'épine du dos, & que dans un autre endroit il met ceux qui ſont malades après des excès vénériens, dans le catalogue des perſonnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, *parce que non ſeulement ils ne peuvent leur faire aucun bien; mais qu'au contraire ils peuvent leur faire du mal* (1). Ainſi c'eſt cette derniere régle qui doit être regardée comme générale; la premiere forme une exception, & une exception mê-

(1) De ratione victus in morbis acutis. FOES. p. 405, 406.

me qui paroît fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujourd'hui, & qui ne doit, par-là même, avoir aucune force.

On trouve dans la dissertation d'*Hofman*, que j'ai déja souvent citée, deux observations qui doivent rendre très-circonspect sur l'usage de l'émétique; je les rapporterai l'une & l'autre. Un homme de cinquante ans s'étant livré pendant long-tems à des excès en femme, tomba dans la langueur, la maigreur, la consomption; sa vue diminua insensiblement, enfin il ne voyoit les objets que comme à travers un nuage: ce fût à cette époque qu'il prit un émétique, pour prévenir la fievre qu'il craignoit, après un long usage de viande de cochon fumée; le remède lui fit enfler la tête, & le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique, qui éprouvoit un obscurcissement dans la vue toutes les fois qu'elle avoit commerce avec un homme, ayant pris un émétique, perdit entiérement la vue (1).

M. *Boerhaave* paroît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. „ Il

(1) De morbis à nimiâ vener. §. 24 & 26.

„ y a peu d'eſpérance de guériſon; le
„ lait paſſe trop facilement; l'exercice
„ à cheval ne fait aucun bien à ces ſor-
„ tes de malades, & ils ſe plaignent
„ que ces remedes les affoibliſſent; ef-
„ fectivement, l'exercice rend, dans
„ l'erreur de leurs ſonges, l'écoulement
„ de la ſemence plus abondant, & leur
„ ôte en même temps leurs forces.
„ Lorſque le jour reparoît, ils ne quit-
„ tent leurs lits que baignés de ſueur,
„ & affoiblis par le ſommeil même;
„ ils ne peuvent ſupporter les aromati-
„ ques, dont les effets ſont auſſi dan-
„ gereux. La ſeule reſſource, dans ce
„ cas, ſont les bons alimens, un exer-
„ cice modéré du corps, les bains des
„ pieds, & les frictions faites avec pré-
„ caution (1) ".

Parmi les conſultations de ce grand homme, que M. de *Haller* a ajoutées à l'édition qu'il en a procurée, il y en a une pour un homme qui s'étoit rendu tout-à-fait inepte aux plaiſirs de l'amour.

„ Un homme de trente ans s'eſt ſi fort
„ affoibli les organes de la génération,
„ que le ſperme s'écoule toutes les fois
„ qu'il a quelque commencement d'é-

(1) Inſtit. de Med. t. 7, p. 215.

„ rection, car elle n'eſt jamais com-
„ plette (1), & la ſemence n'eſt point
„ lancée avec force, mais elle s'écoule
„ goutte à goutte, ce qui le rend im-
„ puiſſant; il a la mémoire, l'eſtomac,
„ les reins, les jambes totalement af-
„ foiblis ".

M. *Boerhaave* répondit: „ Ces mala-
„ dies ſont toujours extrêmement diffi-
„ ciles à guérir; elles ne ſe déclarent
„ preſque jamais que lorſque le corps af-
„ foibli fait que les remedes reſtent ſans
„ effet. On peut eſſayer ce que produi-
„ ront les ſuivants: 1°. un régime ſec
„ & léger, compoſé d'oiſeaux, de vian-
„ de de bœuf, de mouton, de veau, de
„ chevreau, rôtie plutôt que bouillie;
„ d'une petite quantité de bierre excel-
„ lente; de peu de vin, mais d'un vin très
„ fortifiant. 2°. Beaucoup d'exercice,
„ augmenté peu-à-peu juſqu'à commen-
„ cement de laſſitude, & toujours à jeun.
„ 3°. Des frictions, avec une flanelle
„ parfumée de la fumée d'encens, ſur
„ les reins, le bas-ventre, le pubis,

(1) Ce ſymptome eſt très-fréquent parmi les perſonnes qui ſe ſont épuiſées, & il contribue à entretenir l'épuiſement; la plus petite tentation produit un commencement d'érection, qui eſt ſuivi d'un écoulement.

„ les aines, le ſcrotum, faites réguliére-
„ rement le ſoir & le matin. 4°. Il faut
„ prendre de deux en deux heures,
„ pendant le jour, une demi drachme
„ de l'opiat ſuivant.

„ *℔. Terræ jupon. dr. IV. opopanac.*
„ *dr. V. cort. peruv. dr. VI. conſ. ro-*
„ *ſar. rubr. unc. I. oliban. dr. II. ſucc.*
„ *acac. unc. ſſ. ſyrup. Kerm. q. ſ. f. l.*
„ *a cond.*
„ & l'on boira par-deſſus demi-once
„ du vin médicinal.

„ *℔. Rad. caryophyll. mont. Pæn. mar.*
„ *aa. unc.* I *cort. rad. cappar. camiriſc.*
„ *aa. unc.* I. *ſſ. lign. agalloch. veri unc.*
„ I. *vin. gall. alb. libr. VI. f. l. a.*
„ *vin. med* ".

J'eſpere, ajoutoit M. *Boerhaave*, que le malade ſera guéri, après en avoir fait uſage deux mois. Mais il ne voulut point s'en ſervir, & il mourut au bout de quelques ſemaines d'une dyſenterie maligne. Quel eût été l'effet du remede? C'eſt ce qu'on ne peut pas deviner. M. *Zimmerman* m'a écrit, qu'il en avoit fait faire uſage à un malade, pendant deux mois, ſans aucun ſuccès.

M. *Hoffman* indique les précautions qu'il faut prendre, & les moyens qu'il

faut employer. „ Il faut éviter tous les „ remedes qui ne conviennent pas aux „ perſonnes foibles, & qui peuvent af- „ foiblir un corps déja énervé, tels ſont „ tous les aſtringents, ceux qui ſont „ trop rafraîchiſſants, les ſaturnins, „ les nitreux, les acides, & ſur-tout „ les narcotiques; ils nuiſent tous dans „ les cas de cette eſpece, & malheureu- „ ſement on ne laiſſe pas que d'en faire „ ſouvent uſage.

„ Le but qu'on doit ſe propoſer, c'eſt „ de rétablir les forces, & de rendre „ aux fibres le ton qu'elles ont perdu. „ Les remedes chauds, volatils, aro- „ matiques, ceux qui ont une odeur „ forte & agréable, ne conviennent pas „ ici; il ne faut que des aliments doux, „ & propres à réparer cette ſubſtance „ nutritive gélatineuſe, que les évacua- „ tions immodérées ont détruite: tels „ ſont les bouillons forts de bœuf, de „ veau, de chapon, avec un peu de „ vin, de ſuc de citron, de ſel, de noix „ muſcade, & de cloux de girofle. On „ joint avec ſuccès à cet uſage celui „ des remedes qui favoriſent la tranſ- „ piration, & qui raniment le ton lan- „ guiſſant des fibres ".

Dans une autre conſultation, pour un

masturbateur, il ordonnoit de prendre tous les matins une mesure de lait d'ânesse, coupé avec un tiers d'eau de *Selter*.

Il seroit inutile de citer les préceptes ou les observations d'autres auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très-utile, tel qu'il se trouve dans une these de M. *Weszpremi*, qui renferme quatorze observations toutes intéressantes (1).

W. Conybeare, âgé de trente ans, avoit depuis six ans la vue si obscurcie, sans aucun vice apparent dans l'œil, qu'il voyoit tous les objets comme à travers d'un nuage épais. Il avoit été successivement dans les trois hôpitaux les plus célèbres de Londres, *S. Tho-*

(1) C'est la septieme observation. Cette these, bien digne d'être lue, se trouve, avec un très grand nombre d'autres petits ouvrages presque tous excellents, & introuvables par-tout ailleurs, dans la belle collection de theses pratiques, que M. HALLER, qui desire l'avancement de la Médecine avec autant de zèle que de discernement, s'est donné la peine de publier sous ce titre, *Disputationes ad morborum historiam & curationem facientes*. Lausanne 1758. Le nom de l'éditeur est le garant du mérite de l'ouvrage, qui va devenir une des bases des bibliotheques de pratique. La piece que je cite est *Stephani* WESZPREMI *observationes medicæ. Trajecti* 1756. Voyez t. 6, p. 804.

mas, *S. Barthelemi* & *S. Georges*: enfin, il y a deux ans qu'il se rendit dans le nôtre. Par-tout, après les autres remedes, on avoit essayé si la salivation mercurielle pourroit le guérir de cette espece de goute sereine. Les Médecins étoient lassés, & le malade entiérement découragé. L'interrogeant en particulier, & avec beaucoup de soin sur sa maladie, il me dit que, de tems, en tems, il se sentoit mal tout le long de l'épine du dos, sur-tout quand il se courboit pour prendre quelque chose; que ses jambes étoient si foibles, qu'il pouvoit à peine être debout une minute sans s'appuyer, autrement les jambes lui trembloient, & il avoit un vertige & un éblouissement; que sa mémoire étoit si fort affoiblie, que quelquefois il paroissoit stupide: & je vis moi-même qu'il étoit extrêmement décharné, Tout cela me fit soupçonner que la goute sereine pourroit bien n'être qu'un symptôme d'une maladie plus fâcheuse, & que le malade étoit attaqué d'une véritable consomption dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer, s'il ne s'étoit jamais souillé de l'abominable crime d'Onan, qui détruit entierement les parties balsamiques du fluide

nerveux. Après bien des délais, il avoua en rougiſſant. Je lui ordonnai de prendre le ſoir deux pilules mercurielles, dont chacune contenoit ſix grains de mercure doux, &le lendemain une once de ſel purgatif, & de réiterer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme je le fis vivre, ſuivant l'ordonnance d'*Hippocrate* dans un cas ſemblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même tems il ſe faiſoit froter deux ou trois fois par ſemaine, en ſe couchant. A la fin de cette cure il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conſeillai enſuite le bain froid pendant trois ſemaines; il le prenoit à jeun, à huit heures du matin, de deux jours l'un. Pendant deux mois il prit deux fois par jour l'électuaire minéral& le julep volatil, auxquels il joignoit les frictions & les bains de pied. Ces ſecours rétablirent ſi bien ſa ſanté, qu'il vouloit reprendre l'exercice de ſa profeſſion qui étoit la boulangerie; mais je lui conſeillai de ſe vouer à quelqu'autre, craignant que l'inſpiration de la farine qui s'éleve en pètriſſant ne formât, dans un eſtomac & dans une poi-

trine encore foibles, une colle dont les effets auroient pu être dangereux.

M. *Stehelin* ſoulagea la malade dont j'ai parlé, *ſect.* 2, *p.* 27, par des bains fortifians, la teinture de Mars de Ludovic, & des bouillons apéritifs.

Les principaux remedes de l'*Onania* ſont des ſecrets qu'il s'eſt réſervés. L'on voit en général, & cette obſervation eſt importante, qu'il n'employoit aucun évacuant, & que les roborants ſeuls en étoient la baſe ſous le nom de teinture fortifiante, *the ſtrenthening tincture*, & de poudre prolifique, *the prolific powder*. Ils agiſſent ſans que leur action produiſe aucun effet ſenſible; mais, ce ſont les termes de l'auteur, ils *enrichiſſent*, ils *fortifient*, ils *nouriſſent* les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe; ils leur donnent une nouvelle force; ils favoriſent la génération de la ſemence; ils relevent puiſſamment les forces d'une nature accablée (1); en un mot, comme tous les ſecrets, ils operent tout ce qu'on leur demande. Il y a un troiſieme remede inconnu, ſous le nom de potion reſtaurante, qui agit auſſi très-efficacement; &, en effet, ſi

(1) Onani, p. 177.

l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui dépoſent en faveur de ces remedes, ils ont ſans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes*, il donne quelques formules ; l'une eſt une potion compoſée d'ambre, d'aromates, & de quelques autres remedes de la même claſſe ; une ſeconde eſt un liniment compoſé d'huiles eſſentielles, de beaumes, de teintures âcres : l'une & l'autre de ces compoſitions me paroiſſent trop ſtimulantes ; & comme elles n'ont pour elles aucune expérience, j'en omets la deſcription : il en indique deux autres qui paroiſſent plus convenables.

Décoction.

℞. Flor ſiccat. lamii (1) *mpl. VI. radic. cyper. & galang. aa unc. II. rad. biſtort. unc. I. rad. oſmund. regal. unc. II. flor. roſ. rubr. mpl. IV. Ichthyocoll. unc. III.*

Sciſſa tuſ. mixt. cum aquæ quart. VIII. ad quartæ part. evaporat. coquant. pour

(1) Il ne déſigne point l'eſpece, ce ne peut être que le *lamium album*, *white archangel*, ou le *lamium maculatum*.

en prendre tous les jours un quart (2).

Injection.

℞. *Saccari Saturni, vitriol. alb. alum. rup. aa dr.* 1. *aq. chalyb. fabror. pint.* 2. *ff. per dies decem igne arenæ digerantur: add. ſpir. vin. camphr. cochl. III.*

On trouvera de très-ſages vues, applicables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paroître, intitulé, *Précis de médecine pratique*, par M. LIEUTAUD, Médecin des Enfans de France, qui, après s'être fait un nom diſtingué parmi les Anatomiſtes & les Phyſiologiſtes, vient de s'aſſurer par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les praticiens. Les chapitres relatifs à la conſomption dorſale, ſont ceux qui ont pour titre, *calor morboſus*, chaleur morbifique; maladie, pour le dire en paſſant, très-fréquente, dont perſonne n'avoit parlé, que l'on traite ſouvent très-mal, comme je m'en ſuis plaint ailleurs, & dont M. *Lieutaud* a développé le premier les ſymptômes, la

(2) Le *quart* Anglois eſt la même meſure que la *pinte* de Paris.

nature & le traitement ; *vires exhauſtæ*, l'épuiſement ; & *anæmia*, qu'on peut traduire *le manque de ſang*, chapitre très-intéreſſant, qui eſt tout entier à l'Auteur.

M. *Lewis* dont je n'avois point pu me procurer l'ouvrage avant l'impreſſion de la premiere édition du mien, eſt celui de tous qui s'eſt le plus étendu ſur la cure. J'ai eu le plaiſir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, & que nous employions les mêmes remedes, ſur-tout le kina & les bains froids ; conformité qui me paroît prouver en faveur de la méthode que nous avons ſuivie l'un & l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphoriſmes qui renferment la ſubſtance de ſa doctrine ; je me ſervirai de quelques paſſages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer, dans la ſection ſuivante, ma propre pratique.

„ La cure de cette maladie, dit cet
„ habile Médecin, dépend de deux
„ articles ; ce qu'il faut éviter & ce
„ qu'il faut faire : & les remedes n'ont
„ aucune efficace ſi l'on n'apporte pas
„ une grande attention à tout ce qui
„ regarde les choſes non naturel-
„ les, ou toutes les branches du régime.

„ Un air ſain eſt de la plus grande „ importance. La diete doit être for- „ tifiante ſans échauffer. Le ſommeil „ ne doit pas être trop long, & il faut „ dormir à des heures convenables. „ L'on doit prendre un exercice modé- „ ré, ſur-tout à cheval. Si les évacua- „ tions naturelles ſe font irréguliere- „ ment, il faut les mettre dans l'ordre. „ Le malade doit chercher à ſe diſtraire „ par la compagnie, ou par les plaiſirs „ innocents.

„ Tous les remedes doivent être tirés „ de deux claſſes, les balſamiques & les „ fortifiants (1) ".

Il recommande beaucoup, au lieu de thé, qui eſt toujours, dit-il, très-nuiſible aux nerfs, l'infuſion de méliſſe ou de menthe, en mettant dans chaque taſſe une cuillerée d'une mixture balſamique compoſée de crême & de jaunes d'œufs battus enſemble avec deux ou trois gouttes d'huile de canelle (2), ce qui fait une boiſſon dont le palais & l'eſtomac s'accommodent très-bien, comme j'ai eu occaſion de le remarquer moi-même; & ce remede eſt en effet vérita-

(1) A Practical Eſſay. p. 20, 25 & 34.
(2) Sect. 10, p. 27. Robinſon conſompt. p. 98.

blement balsamique & fortifiant : mais je placerai ici une remarque qui peut être utile, c'est que M. *Lewis* indique parmi les fortifiants qu'il conseille, les remedes tirés du plomb (3), & je me fais un devoir d'avertir, que malgré son autorité, & celle de quelques autres Médecins respectables, l'usage intérieur des préparations de plomb est un véritable poison, de l'aveu presque unanime de tous les Médecins : j'en ai vu les effets les plus tristes ; & l'impudente imprudence des Charlatans ne fournit que trop d'occasions d'en observer de tels. Si on veut le conserver, comme celui de quelques autres poisons, qu'au moins l'administration en soit réservée à ceux qui sont en état de connoître ses dangers & ses vertus, & qu'on ne l'indique pas sans précautions dans des ouvrages destinés au Public.

Je finirai cette section par la méthode que M. *Stork* emploie dans ces maladies ; elle est très-simple, & très-efficace. En comparant toutes ces méthodes on verra qu'elles sont toutes fondées sur les mêmes principes ; qu'elles tendent au même but, & qu'elles emploient

(1) Ibid. p. 26, 28.

des moyens très-reſſemblants les uns aux autres, conformité qui fait l'éloge de la méthode, & inſpire de la confiance.

„ On commence, dit M. *Stork*, par les „ nourrir de bouillons ſucculents. Le „ ris, les gruaux d'avoine, ceux d'orge „ cuits avec du bouillon ou du lait, & le „ lait ſont très-utiles; mais il faut ob- „ ſerver d'en faire prendre peu & ſou- „ vent. Si l'eſtomac étoit ſi fort affoi- „ bli, comme cela arrive quelquefois „ quand la maladie a fait de grands pro- „ grès, qu'il ne pût pas même ſoute- „ nir ces aliments ſans de grandes an- „ goiſſes, il faut donner une nourrice „ au malade, ce qui en a quelquefois ti- „ ré de l'état le plus fâcheux. On redon- „ ne de la force & de l'action aux fibres „ relachées, par l'uſage d'un vin avec „ le fer, le kina & la canelle: dès que „ le malade a aſſez de force pour ſe „ promener, il lui eſt extrêmement uti- „ le d'aller dans un air de campagne „ très-pur, ou de montagne (1) ".

(1) Medicus annuus. t. 2, p. 216.

SECTION X.

Pratique de l'Auteur.

IL y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de démêler exactement la cause, & par-là même de déterminer l'indication, & de régler le traitement, mais qui se guérissent avec assez de facilité quand on est parvenu à ce point; il n'en est pas de même dans la consomption dorsale. L'on sait quelle est la maladie; l'on en connoît la cause: c'est, comme le dit M. LEWIS, *une espece particulière de consomption, dont la cause prochaine est une foiblesse générale des nerfs:* l'indication est aisée à former: l'on ne peut pas être partagé par-là même sur l'essentiel du traitement; mais souvent le meilleur traitement échoue; c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la foiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides sont les causes du mal. Il dépend de l'affoiblissement de toutes les parties; il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses

ſubdiviſions tirées des différentes parties affoiblies ; mais comme les mêmes remédes ſervent à les remplir toutes, il eſt inutile de les détailler ici ; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la Médecine, & qui en parlent cependant plus que ceux qui la ſavent, croiront qu'il eſt fort aiſé de remplir cette indication, & qu'avec de bons aliments & des cordiaux, dont nos boutiques abondent, on fortifie bien aiſément ; de triſtes expériences ont au contraire appris aux plus grands Médecins que rien n'étoit plus difficile.

Il eſt bien aiſé, dit M. GORTER, *de diminuer les forces ; l'on n'a preſqu'aucun ſecours pour les réparer* (1). On le comprendra aiſément ſi l'on réfléchit que les aliments & les remédes ne ſont autre choſe que les inſtruments dont la nature ſe ſert pour s'entretenir, réparer ſes pertes, & remédier aux dérangemens qui ſurviennent dans le corps. Et qu'eſt-ce que la nature? *L'aggrégat des forces du corps diſtribuées harmoniquement.* C'eſt la force vitale diſtribuée reſpectivement dans les différentes par-

(1) De perſpir. inſenſ. p. 504.

ties. Quand les forces ſont épuiſées, c'eſt donc la nature qui eſt en défaut; c'eſt l'architecte ouvrier qui ne fonctionne plus; donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il eſt hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec ſon bâtiment, ſous la pierre, le bois & le mortier, ſans qu'il ſe répare un ſeul pouce de muraille. Il en eſt de même des maladies qui dépendent de la deſtruction des forces; les alimens ne réparent point, & les remédes n'agiſſent point. J'ai vu des eſtomacs ſi affoiblis, que les alimens n'y recevoient pas plus de préparation que dans un vaiſſeau de bois; quelquefois ils s'y arrangent ſuivant les loix de leurs gravités ſpécifiques; & quand enfin une nouvelle doſe irrite l'eſtomac par ſon poids, on les voit reſſortir ſucceſſivement par un léger effort, très-ſéparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long ſéjour, ils s'y corrompent, & on les vomit tels qu'ils ſeroient ſi on les eut laiſſé gâter dans un baſſin d'argent ou de porcelaine. Que doit-on eſpérer des aliments dans des cas de cette eſpéce?

L'épuiſement n'eſt pas auſſi conſidérable dans tous: il en eſt dans leſquels

les forces ne ſont qu'affoiblies ſans être totalement détruites ; il reſte alors quelques reſſources dans les aliments, & même dans les remédes. Ce qui reſte de la nature tire quelque parti des premiers ; & les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce ſont les ſecours étrangers, dont on aide l'architecte, pour qu'il puiſſe travailler à ſon ouvrage, en dépenſant le moins poſſible de ſes forces ; c'eſt, d'autres fois, le coup d'éperon qu'on donne à un cheval foible, pour qu'il faſſe un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté & de prudence pour ſavoir juger d'un coup d'œil la profondeur du bourbier, la force de l'animal, & les comparer ! Si l'ouvrage eſt au-deſſus de ſes forces, ce coup d'éperon l'obligera, il eſt vrai, à un effort ; mais ſi cet effort ne peut pas le mettre au bon chemin, il ne fera que l'épuiſer totalement.

La foibleſſe produite par la maſturbation offre une difficulté dans le choix des remédes fortifiants, qui ne ſe préſente pas dans d'autres cas ; c'eſt qu'il faut éviter avec le plus grand ſoin ceux qui, en irritant, pourroient réveiller

l'aiguillon de la chair. C'eſt une loi de la méchanique animée, ſi différente de l'inanimée, & ſi peu ſoumiſe aux mêmes régles, que quand les mouvemens s'augmentent, l'augmentation eſt plus conſidérable dans les parties qui en ſont le plus ſuſceptibles: ce ſont, chez les maſturbateurs, les parties génitales; c'eſt donc dans ces parties que l'effet des remédes irritants ſe manifeſtera le plus ſenſiblement; & les ſuites dangereuſes de cet effet ne peuvent rendre trop circonſpects ſur les moyens qu'on emploie. Quels peuvent-ils donc être? C'eſt ce que j'examinerai après avoir détaillé le régime. Je ſuivrai, dans ce détail, la diviſion ordinaire des ſix choſes non naturelles, l'air, les alimens, le ſommeil, les mouvemens, les évacuations naturelles & les paſſions.

L'air.

L'air a ſur nous l'influence que l'eau a ſur les poiſſons, & même une beaucoup plus conſidérable. Ceux qui ſavent à quel point cette premiere influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets connoiſſent non-ſeulement la riviere, mais encore l'endroit

de la riviere où un poiſſon a été pris, & qu'ils diſtinguent,

. . . . . Lupus hic, Tiberinus, an alto
Captus hiet? ponteſne inter jactatus, an amnis
Oſtia ſub Tuſci?

Ceux-là, dis-je, ſentiront combien il importe pour les malades de reſpirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui ſont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite ſans l'aërer; ceux qui auront côtoyé des marais dans les chaleurs, habité dans des lieux bas entourés d'éminences de tous côtés; ceux qui auront paſſé d'une ville peuplée dans la campagne, qui auront reſpiré l'air au lever du ſoleil ou à midi, avant ou après une pluie; tous ces gens-là, dis-je, comprendront comment l'air peut influer ſur la ſanté.

Temperie cœli corpuſque animuſque juvatur.
OVID.

Les foibles ont plus beſoin du ſecours d'un air pur, que les autres; c'eſt un reméde qui agit, (& c'eſt peut-être le ſeul,) ſans le concours de la nature, ſans employer ſes forces; il eſt par-là même de la plus grande importance de

ne

ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie générale, c'eſt un air ſec & temperé : un air humide, un air trop chaud ſont pernicieux. Je connois un malade de cette eſpéce que les grandes chaleurs jettent dans un épuiſement total, & dont la ſanté varie en été, ſuivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid eſt beaucoup moins à craindre, & cela doit néceſſairement être ainſi : la chaleur relâche les fibres déja trop lâches, & diſſout les humeurs déja trop fondues ; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caribes ſont attaqués de paralyſie, à la ſuite de ces terribles coliques convulſives auxquelles ils ſont ſujets, lorſqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds qu'on trouve dans le nord de la Jamaïque, on ſe contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays ; & ce ſeul changement d'air opere toujours très-favorablement. Une autre qualité eſſentielle de l'air, c'eſt qu'il ne ſoit point chargé de particules nuiſibles ; qu'il n'ait point perdu, par ſon ſéjour dans des lieux habités, cette eſpéce de qualité vivifiante qui en fait toute l'efficace, & qu'on

pourroit appeller l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux: & tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien aérée & jonchée d'herbes, d'arbres & d'arbrisseaux. Que le malade, dit *Arétée* (1), demeure auprès des prés, des fontaines & des ruisseaux; les exhalaisons qui en émanent, & la gaieté que ces objets inspirent, fortifient l'ame, animent les forces, & rétablissent la vie. L'air de la ville, dans cesse inspiré & expiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaisons infectes, réunit les deux inconvénients d'avoir moins de cet esprit vital, & d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possede les deux qualités opposées; c'est un air vierge, & un air imprégné de tout ce qu'il y a de plus volatil, de plus agréable, de plus cordial dans les plantes, & de la vapeur de la terre qui, elle-même, est très-salubre. Mais il seroit inutile de se choisir une demeure dans un bon air, si on ne le respiroit pas; l'air des chambres, si on ne le renouvelle pas continuellement, est à peu près le même

(1) De curat. acutor, l. 2. c. 3. p. 102.

dans toutes : ce n'eſt preſque pas en changer que de paſſer d'une chambre fermée en ville dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la ſalubrité d'une atmoſphere ſaine qu'en pleins champs. Si les infirmités ou la foibleſſe ne permettent pas de s'y tranſporter, l'on doit renouveller pluſieurs fois par jour l'air de la chambre, non pas en ouvrant ſimplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faiſant paſſer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits oppoſés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution ; mais alors il convient de ſouſtraire le malade à une trop grande impreſſion, ce qui eſt toujours très-aiſé.

Il eſt auſſi extrêmement important de reſpirer l'air du matin : ceux qui s'en privent pour reſter dans une atmoſphere étouffée entre quatre rideaux renoncent volontairement au plus agréable & peut-être au plus fortifiant de tous les remédes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout ſon principe vivifiant ; & la roſée qui s'évapore peu-à-peu, après s'être chargée de tout le

baume des fleurs sur lesquelles elle a séjourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une essence de plantes qu'on inspire continuellement, & dont rien ne peut suppléer le bon effet. Le bien-être, la fraîcheur, la force, l'appétit qu'on sent pendant le reste du jour, en est une preuve à la portée de tout le monde, plus forte que tout ce que je pourrois ajouter. J'en ai vu encore très-récemment les effets les plus sensibles sur quelques personnes valétudinaires, sur celles sur-tout qui étoient hypocondriaques; elles éprouvoient, de la maniere la plus marquée, que si elles humoient l'air au lever du soleil, elles se sentoient beaucoup plus gaies le reste du jour; & ceux qui le passoient avec elles n'auroient pas pu se tromper à cette marque sur l'heure de leur lever. L'on sent combien cet effet est important pour les malades de la consomption dorsale, qui sont si souvent hypocondriaques. Le retour de la gaieté démontre seul d'une façon invincible un amendement général dans la santé.

Les Aliments.

L'on doit être guidé dans le choix des aliments, par ces deux régles : 1°. ne prendre que des aliments, qui, ſous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, & qui ſe digerent aiſément. C'eſt l'aphoriſme de *Sanctorius : Coïtus immoderatus poſtulat cibos paucos & boni nutrimenti* (1). 2°. Eviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il eſt important de rendre à l'eſtomac toutes ſes forces ; & rien ne détruit plus la force des fibres animales qu'une extenſion forcée ; ainſi, ſi l'on dilatoit l'eſtomac par la quantité des aliments, on l'affoibliroit journellement : d'ailleurs, s'il eſt trop rempli, les perſonnes foibles éprouvent un état de malaiſe, d'angoiſſe, de foibleſſe & de mélancolie, qui augmente tous leurs maux. L'on prévient ces deux inconvénients, en choiſiſſant des aliments tels que je les ai indiqués, & en n'en prenant que peu à la fois, mais fréquemment. Il eſt eſſentiel qu'ils puiſſent donner aiſément ce qu'ils ont de

(1) Sect. 6. aph. 22.

nutritif. L'eſtomac n'eſt pas en état de digérer ce qui ſe digére difficilement: ſon action extrêmement languiſſante, ſeroit totalement détruite par des aliments, ou trop durs, ou propres à diminuer ſes forces.

L'on peut, ſur ces principes, former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas, & de ceux qu'on doit exclure. Dans la derniere claſſe ſont toutes les viandes naturellement dures & indigeſtes, telles que celles de cochon; toutes celles de vieilles bêtes; celles que l'art a durcies au moyen du ſel & de la fumée, préparation qui les rend en même tems âcres; toutes celles qui ſont trop graſſes; les autres graiſſes quelconques, qui relâchent les fibres de l'eſtomac, diminuent l'action déja trop foible des ſucs digeſtifs, reſtent indigeſtes, diſpoſent à des obſtructions, & acquierent par leur ſéjour, un caractere d'âcreté, qui, irritant continuellement, donne de l'inquiétude, des douleurs, de l'inſomnie, de l'angoiſſe, de la fiévre. Il n'y a rien, en un mot, dont les perſonnes qui ne digérent pas, doivent ſe garder avec plus de ſoin que des choſes graſſes. Les pâtes non fermentées, ſur-tout

quand elles ſont pètries avec des graiſſes, ſont une autre eſpéce d'aliment très-fort au-deſſus des forces d'un mauvais eſtomac. Les herbes potageres, en produiſant des gonflemens qui le diſtendent, & qui gènent en même tems la circulation dans les parties voiſines, ſont également nuiſibles; tels ſont généralement toutes les eſpéces de choux, les légumes à coſſe, & ceux qui ont un goût & une odeur extrêmement âcres, derniere qualité qui les rend nuiſibles, indépendamment des flatuoſités.

Les fruits, qui ſont ſi ſalutaires dans les maladies aigues & inflammatoires, dans les obſtructions, ſur-tout dans celles du foie & dans pluſieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas, ils affoibliſſent, ils relâchent, ils énervent les forces de l'eſtomac; ils augmentent la diſſolution du ſang déja trop aqueux; mal digérés, ils fermentent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & cette fermentation dévelope une quantité étonnante d'air, qui produit des diſtenſions énormes qui dérangent abſolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être ſi conſidérable chez une femme, pour avoir mangé

trop de fruits rouges, vingt-quatre jours après une couche très-heureuſe, que le ventre étoit tendu au point de devenir livide; elle étoit dans l'aſſoupiſſement, & ſon pouls preſqu'imperceptible. Les fruits laiſſent auſſi dans les premieres voies, un principe acide, propre à occaſionner pluſieurs accidents fâcheux; ainſi il faut preſque entiérement s'en priver. Les jardinages crus, le vinaigre, le verjus ont les mêmes inconvénients, & méritent la même excluſion.

Quoique le catalogue des aliments défendus ſoit long, celui des aliments permis l'eſt encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, & bien nourris: telles ſont ſur-tout celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'inde, de perdreau. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, ſans être abſolument interdits, ont cependant des inconvénients qui ne permettroient pas d'en faire un uſage journalier. Le poiſſon eſt dans le même cas.

L'on doit non-ſeulement choiſir les viandes avec ſoin, il faut encore les préparer convenablement. La meilleure

façon, c'eſt de les rôtir à un feu doux qui conſerve leur ſuc, & qui ne les deſſeche pas; ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de ſucculent, & reſtent incapables de nourrir; ſouvent elles ne ſont que des fibres charnues dénuées de leurs ſucs, & chargées d'eau, également inſipides au goût, & indigeſtes à l'eſtomac. Il eſt très-ordinaire de voir des perſonnes foibles, fort éloignées de tout ſoupçon de friandiſe, qui ne peuvent point en manger ſans ſentir que leur eſtomac ſoufre. Plus les viandes ſont tendres, moins elles ſoutiennent cette préparation, qu'on devroit réſerver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourriſſant.

Quelques ſoins qu'on donne à la préparation de la viande, il eſt des perſonnes qui ne peuvent pas la digérer: on eſt réduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après les avoir fait médiocrement cuire; mais comme il ſe corromproit très-aiſément, il faut y joindre un peu de pain, & une petite doſe de jus de citron, ou un peu de vin: un tel mélange eſt tout ce qu'on

peut employer de plus nourriſſant. Quelques écreviſſes cuites & écraſées dans le bouillon en relevent le goût, & le rendent peut-être encore plus fortifiant; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échaufantes, & de rendre le bouillon plus ſuſceptible d'une promte corruption; ainſi il faut être ſur ſes gardes à ces deux égards. Le pain & le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture ſous un petit volume; mais leur uſage, ſur-tout celui du pain, eſt abſolument indiſpenſable, pour prévenir, non-ſeulement le dégoût que l'uſage d'un régime tout animal ne manqueroit pas de produire, mais encore la putridité qui en ſeroit une ſuite, ſi on ne le mêloit pas de végétaux. Sans cette précaution l'on verroit bientôt éclore dans les premieres voies l'alkali ſpontané, & tous les déſordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidents produits par ce régime, chez des perſonnes foibles à qui on l'avoit ordonné. Un des ſymptômes les plus ordinaires eſt l'altération: ils ſont obligés de boire, & la boiſſon les affoiblit; d'ailleurs, elle ſe mêle difficilement avec les humeurs, parce que ce

mêlange dépend de l'action des vaisseaux, qui eſt très-languiſſante ; & ſi par un malheur très ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement, l'action des reins diminue, les liquides paſſent dans le tiſſu cellulaire, & forment d'abord des œdemes, & enfin des hydropiſies de toutes les eſpéces.

L'on prévient ces dangers en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes ſont les racines tendres, & les herbes chicoracées, les cardes & les aſperges. Il y en a d'autres qui, quoique fort tendres incommodent, parce qu'ils rafraîchiſſent trop ; ils amortiſſent la force de l'eſtomac.

Les graines farineuſes, préparées & cuites en crême avec du bouillon de viande, ſont un aliment qui n'eſt point à mépriſer ; il réunit ce qu'il y a de plus nourriſſant dans les deux régnes & le mêlange prévient le danger de chaque aliment donné ſeul ; le bouillon empêche la farine de s'aigrir, la farine empêche le bouillon de pourir. L'on s'apperçoit aiſément, en liſant les obſervateurs avec un peu de réflexion, que les maladies ſont plus malignes

dans le nord de l'Europe que dans sa partie moyenne : cela ne viendroit-il point de ce que l'on y mange plus de viande & moins de végétaux ?

Ce que j'ai dit plus haut des fruits n'empêche pas, quand l'estomac conserve encore quelques forces, qu'on ne puisse de tems en tems s'en permettre une petite quantité, des mieux choisis pour l'espéce & la maturité ; les plus aqueux sont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs sont un aliment du genre animal, & un aliment extrêmement utile ; ils fortifient beaucoup, & se digérent aisément, moyennant qu'ils ne soient que peu ou point cuits, car dès que le blanc est durci il ne se dissout plus ; il devient pesant, indigeste & ne répare pas ; c'est alors l'aliment des estomacs qui digérent trop, & non de ceux qui ne digérent point. La meilleure façon de les manger, c'est de les avaler en sortant de la poule sans coction, ou de les manger à la coque après les avoir seulement plongés trois ou quatre fois dans l'eau bouillante, ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas.

Enfin une derniere espece d'aliment

c'eſt le lait ; il réunit toutes les qualités qu'on déſire ; il n'a aucun des inconvénients qu'on craint. C'eſt le plus ſimple, le plus facile à aſſimiler, celui qui répare le plus promtement ; tout préparé par la nature, on ne riſque point de le gâter par la préparation artificielle ; il nourrit comme le jus de viande, & n'eſt point ſuſceptible de putridité ; il prévient l'altération ; il tient lieu d'aliment & de boiſſon ; il entretient toutes les ſecrétions ; il diſpoſe à un ſommeil tranquile ; en un mot il eſt propre à remplir toutes les indications qui ſe préſentent dans ce cas, & M. *Lewis* l'a vu produire les meilleurs effets (1). ZACUTUS LUSITANUS dût à ſon uſage le rétabliſſement d'un jeune homme, que des excès avec les femmes avoient jetté dans une fievre lente, accompagnée d'une chaleur brulante, & d'une ardeur d'urine qui l'avoit abſolument détruit, & l'avoit mis dans l'état d'un ſquelete (2). Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours, & ne le ſubſtitue-t-on pas à tous les autres aliments ? par une

(1) Pag. 27.

(2) ZACUT. LUSITAN. *Prax. medic. admir. lib. 2. obſ. 70.*

raiſon qui lui eſt particuliére, qui en dénature ſouvent l'effet, & qui fait qu'il en produit quelquefois un très-différent de celui qu'on eſpéroit & qu'on avoit lieu d'attendre.

Cette raiſon, c'eſt l'eſpèce de décompoſition à laquelle il eſt ſujet. Si la digeſtion n'en eſt pas promte, s'il ſéjourne trop longtems dans l'eſtomac, ou ſi, ſans y ſéjourner longtems, il y trouve des matiéres propres à hâter cette décompoſition, il éprouve les changements que nous lui voyons ſubir ſous nos yeux: la partie butireuſe, la caſéeuſe & la ſéreuſe ſe ſéparent; le petit-lait occaſionne quelquefois une diarrhée promte, d'autrefois il paſſe par les voies urinaires ou par la tranſpiration ſans nourrir; les autres parties, ſi elles reſtent dans l'eſtomac, ne tardent pas à le moleſter, à occaſionner des maladies, des gonflements, des nauſées, des coliques; ſi l'on ne s'en ſent pas incommodé d'abord, c'eſt qu'elles paſſent par les inteſtins, où elles peuvent, il eſt vrai, ſéjourner un certain tems ſans nuire ſenſiblement, mais elles y acquiérent un âcreté ſinguliére, & au bout d'un certain tems elles produiſent des ac-

cidents que le délai n'a pas rendus moins dangereux; & l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêmement circonſpect quand on ordonne le lait dans des cas graves; que ſi c'eſt l'aliment dont la digeſtion eſt la plus aiſée, c'eſt auſſi celui dont l'indigeſtion eſt la plus fâcheuſe. L'on a vu plus haut les difficultés que Mr. *Boerhaave* trouvoit dans ſon uſage; mais quelque grandes qu'elles ſoient, les avantages qu'on peut en retirer ſont aſſez conſidérables pour peu qu'on cherche tous les moyens poſſibles de les ſurmonter, & heureuſement il y en a. L'on peut les ranger ſous deux claſſes; les attentions de régime, & les remédes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles ſuivants.

Les attentions du régime ſont, premiérement, le choix du lait: pour quelque eſpèce qu'on ſe détermine, la femelle qui le fournit doit être ſaine & bien conduite. En ſecond lieu, il faut éviter, pendant qu'on le prend, tous les aliments qui peuvent l'aigrir, & tels ſont tous les fruits, tant crus que cuits, & en général tout ce qui a de l'acidité. Troiſiemement, il faut le prendre dans des tems fort éloi-

gnés des autres aliments ; il n'aime aucun mêlange : 4°. n'en prendre que peu à la fois ; avoir l'eſtomac, le bas-ventre & les jambes extrêmement au chaud, & ſur-tout, 6°. (ſans cette précaution toutes les autres ſeroient très inutiles, ſe modérer extrêmement ſur la quantité des aliments même les mieux choiſis. L'on ne doit, pendant qu'on prend le lait, donner aucun travail à l'eſtomac ; la plus petite ſurcharge, la plus légere indigeſtion y laiſſe un principe de corruption qui corrompt ſur le champ le lait, & du plus ſain des aliments peut faire un poiſon quelquefois violent, & au moins toujours très nuiſible.

Quel lait mérite la préférence ? Pour répondre à cette queſtion, je n'entrerai point dans l'examen des différentes ſortes de lait ; ce ſeroit prolonger mon ouvrage par un hors d'œuvre ; l'on a là-deſſus pluſieurs ſecours, & peut-être point de meilleur qu'une diſſertation, aujourd'hui fort rare, de feu M. *d'Apples*, Docteur en médecine, & Profeſſeur en grec & en morale dans cette Académie (1). L'on

(1) ΓΑΛΑΚΤΟΛΟΓΙΑΣ Tentamen, &c. Baſle 1707.

n'emploie preſque plus aujourd'hui que celui de femme, d'ânesſe, de chèvre & de vache. Chacun a ſes qualités différentes ; c'eſt la comparaiſon de ces qualités & les indications qu'ofre la maladie qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans leſquels celui de vache ne puiſſe pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant, c'eſt l'idée des plus grands maîtres ; mais l'on appuie cette opinion ſur un fondement ruineux, qui eſt l'uſage qu'elle fait de viandes, ſans réfléchir que dans le même tems on donne la préférence à celui d'une robuſte payſane qui n'en mange point, ou du moins très-peu, & qui ne vit que de pain & de végétaux. Je crois cependant qu'on pouroit l'eſſayer avec ſuccès ; les belles cures opérées par ſon uſage ne laiſſent aucun doute ſur ſon efficace : mais il a un inconvénient qui lui eſt particulier, c'eſt qu'il doit être pris immédiatement au mammelon qui le fournit ; c'eſt une précaution dont *Galien* a déja connu la néceſſité, & en ſe moquant de ceux qui ne veulent pas s'y aſtreindre, il les renvoie

comme des ânes au lait d'ânesse : mais le vase n'exciteroit-il point des desirs qu'on cherche à amortir, & ne seroit-on point exposé à voir renouveller l'aventure du Prince dont *Capivaccio* nous a conservé l'histoire ? On lui donna deux nourrices; le lait produisit un si bon effet, qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il se trouvoit en avoir besoin.

L'on croit que le lait d'ânesse est le plus analogue à celui de femme; mais qu'on me permette de le dire, c'est une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est le plus séreux, & par-là même le plus relâchant; c'est une erreur funeste de le croire le plus fortifiant. Des observations journalières démontrent le contraire, & prouvent que non-seulement il n'est pas le plus efficace, mais que peut-être il l'est le moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets, & je ne suis pas le seul : *il me semble*, m'écrivoit M. DE HALLER *que ce lait d'ânesse fait rarement ce qu'on lui demande*. L'inutilité est un bien grand défaut dans un remède sur lequel on fonde la guérison des maladies les plus graves. M. *Hoffman* le

conſeilloit dans les cas où il y avoit tout à la fois épuiſement ou cupidité (1).

Avant que de quitter ce qui regarde les aliments, je dois finir par le conſeil d'*Horace*, c'eſt de ne pas faire des mélanges.

------- Nam variæ res
Ut noceant homini credas, memor illius eſcæ,
Quæ ſimplex olim ſederit; at, ſimul aſſis
Miſceueris elixa, ſimul conchylia turdis,
Dulcia ſe in bilem vertent, ſtomachoque tumultum
Lenta feret pituita.

L'on ſent, ſans qu'il ſoit beſoin d'inſiſter ſur ce conſeil, combien il eſt impoſſible que des aliments très-différents ſubiſſent dans le même tems une digeſtion parfaite. Ce mélange eſt une des cauſes qui ruinent les ſantés les plus fortes, & qui tuent les foibles; ils ne peuvent l'éviter avec trop de ſoin.

Une autre attention également néceſſaire, & preſque également négligée, c'eſt une maſtication exacte; c'eſt un ſecours dont les eſtomacs les plus vigoureux ne peuvent pas ſe paſſer longtems ſans décheoir ſenſiblement,

(1) Ibid. §. 32.

& ſans lequel les foibles ne font que la digeſtion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup obſervé pour s'imaginer juſqu'à quel point il importe à la ſanté de mâcher ſoigneuſement. J'ai vu les maux d'eſtomac les plus rebelles, & les langueurs les plus invétérées ſe diſſiper par cette ſeule attention. J'ai vu d'un autre côté des perſonnes bien portantes tomber dans les infirmités, quand leurs dents endommagées ne leur permettoient plus qu'une maſtication imparfaite, & ne recouvrer leur ſanté que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives acquéroient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Tant de détails, tant de précautions & de privations ſont exprimés dans un vers de M. *Procope.*

Vivre ſelon nos loix, c'eſt vivre miſérable.

Mais peut-on trop payer la ſanté? Qu'on eſt bien dédommagé des ſacrifices qu'on lui fait, par le plaiſir d'en jouir, par les agréments qu'elle répand ſur tous les moments de la vie. *Sans la ſanté*, dit HIPPOCRATE, *on ne peut*

jouir d'aucun bien ; les honneurs, les richeſſes & tous les autres avantages ſont inutiles (1). D'ailleurs, ces ſacrifices ſont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer pluſieurs témoins à qui dès les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété & à la ſaveur des mets recherchés, pour ſe remettre au régime ſimple. C'eſt celui qu'indique la nature, & qui plaît aux organes bien conſtitués. Un palais ſain, qui a toute la ſenſibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets ſimples ; les compoſés, & les aprêts lui ſont inſoutenables, & il trouve dans les aliments les moins ſavoureux une ſaveur qui échape aux organes émouſſés : ainſi ceux qui y reviennent pour leur ſanté, par raiſon & avec quelque goût, doivent être ſûrs qu'à meſure qu'ils recouvreront cette ſanté, ils trouveront dans ces aliments des délices qu'ils n'y ſoupçonnent pas. Une oreille fine démêle cette légere différence entre deux tons qui échapent à une oreille moins ſenſible, il en eſt de même des nerfs des organes du goût : quand ils ſont exquis

(1) De diæta acut. l. 3, c. 12. Foëſ. 368.

ils apperçoivent les plus legéres variétés des saveurs, & ils y sont sensibles ; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis, & d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin, quand on n'auroit pas l'espérance de suivre avec plaisir un régime, (il est aisé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué), la satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir, seroit un motif bien pressant, une récompense bien flatteuse pour ceux qui connoissent le prix du bien-être avec soi-même.

Les boissons sont une partie du régime presque aussi importante que les aliments.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la foiblesse & le relâchement, diminuer le peu de forces digestives qui restent, porter de l'âcreté dans les humeurs, & disposer le genre nerveux à une mobilité déja trop considérable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut ; le thé les réunit tous ; le café a les deux derniers, aussi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'auteur d'un ouvrage au-dessus des éloges, & dont

ceux qui s'intéreſſent pour les progrès de la médecine attendent la continuation avec la plus grande impatience, a fait du danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégoûter ceux qui les prennent avec le plus de plaiſir (1).

Les liqueurs ſpiritueuſes qui paroiſſent au premier coup d'œil pouvoir convenir en ce qu'elles opérent préciſément le contraire de l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger ſi l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconvénients qui doivent les faire rejetter, ou au moins reſtreindre à un uſage extrêmement rare. Leur action eſt trop violente & trop paſſagére ; elles irritent plus qu'elles ne fortifient ; & ſi quelquefois elles fortifient, la foibleſſe qui ſuccède eſt plus grande qu'avant leur uſage ; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'eſtomac une dureté qui leur ôte ce degré de ſenſi-

(1) M. THIERRI, Auteur anonyme de *la médecine expérimentale*, p. 335.

Quand on publie un ouvrage de ce prix, on ne doit ni croire qu'on ſera longtems inconnu, ni craindre d'être dévoilé. Le moment où nous l'aurons compiet ſera une époque conſidérable dans l'hiſtoire de la médecine.

bilité néceſſaire pour avoir appétit, & elles ôtent aux liqueurs digeſtives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette ſenſation ; auſſi les buveurs de liqueurs ne la connoiſſent point. *Les perſonnes*, dit l'Auteur illuſtre que je viens de citer, *qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas, dans la vue de remédier aux vices des digeſtions, ne pourroient guères mieux s'y prendre, ſi elles vouloient venir à bout du contraire & détruire les forces digeſtives.*

La meilleure boiſſon eſt une eau de ſource très-pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne ſoit ni fumeux, ni acide; le premier irrite ſenſiblement le genre nerveux, & produit dans les humeurs une raréfaction paſſagére, dont l'effet eſt de diſtendre les vaiſſeaux pour les laiſſer enſuite plus lâches, & d'augmenter la diſſolution des humeurs ; le ſecond affoiblit les digeſtions, irrite, & procure des urines trop abondantes qui épuiſent les malades. Les meilleurs vins ſont ceux qui ont moins d'eſprits & de ſel, plus de terre & d'huile, ce qui forme ce qu'on appelle les vins moëlleux ; tels ſont quelques vins rouges de Bourgogne,

du

du Rhône, de Neufchâtel, & un petit nombre dans ce pays; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choisis, les vins d'Espagne, de Portugal, ceux des Canaries; & dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, supérieurs peut-être à tous les vins du monde en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire il n'en est point de préférables à ceux de Neufchâtel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de bonne eau, on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant ou en y faisant infuser quelques aromates agréables, tels que la cannelle, l'anis, l'écorce de citron.

La biere ordinaire est nuisible. Le *Mum*, qui est proprement un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage; riche d'esprits, il ranime autant que le vin, & nourrit davantage; il peut tenir lieu de boisson & d'aliments.

Parmi les boissons utiles, l'on doit ranger le chocolat, qui appartient peut-être à plus juste titre à la classe des aliments; le cacao renferme en lui-même beaucoup de substance nutritive, & le mêlange du sucre & des aromates pré-

vient ce qu'il pourroit avoir de nuisible comme huileux. *Le chocolat au lait*, dit M. LEWIS, *pris à une dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeuner pour les personnes en consomption. Je connois un enfant de trois ans qui étoit au dernier degré de cette maladie, abandonné de son Médecin, & que sa mere rétablit en ne lui donnant que du chocolat à petites doses, mais souvent; & il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes foibles* (1). Il en est plusieurs auxquelles il nuiroit infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque; elle affoiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, & en précipitant les aliments avant qu'ils soient digérés; elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vu des maladies produites par l'atonie, diminuer considérablement sans autre secours que le retranchement d'une partie de la boisson.

(1) Tab. dorsal. f. 9.

Le ſommeil.

Ce que l'on peut dire ſur le ſommeil ſe réduit à trois articles ; ſa durée, le tems de le prendre, & les précautions néceſſaires pour jouir d'un ſommeil tranquille.

Dès qu'on eſt adulte, ſept heures de ſommeil, ou tout au plus huit, ſuffiſent à tout le monde ; il y a du danger à dormir davantage, & à être plus longtems au lit ; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvoit s'y livrer plus longtemps, ce ſeroient ceux qui ſe donnent beaucoup de mouvement, & de mouvements vifs pendant le jour : mais ce n'eſt point ceux-là qui le font, ce ſont au contraire ceux qui ménent la vie la plus ſédentaire : ainſi il ne faut jamais paſſer ce terme, à moins qu'on ne ſoit parvenu à ce point de foibleſſe qui ne laiſſe pas les forces néceſſaires pour être longtems levé ; en ce cas il faut l'être le plus qu'il eſt poſſible. *Moins on dort*, dit M. LEWIS, *plus le ſommeil eſt doux & fortifie.*

Il eſt démontré que l'air de la nuit eſt moins ſalutaire que celui du jour,

& que les malades foibles ſont plus ſuſceptibles de ſes influences le ſoir que le matin ; il faut donc conſacrer au ſommeil, pendant lequel nous ſommes bornés à une petite parcelle de l'atmoſphère qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le tems où l'air eſt le moins ſain, & celui où l'uſage d'un air moins ſain nous ſeroit plus nuiſible ; ainſi il faut ſe coucher de bonne heure, & ſe lever matin : c'eſt un précepte ſi connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeller ; mais il eſt ſi négligé, l'on paroit en ſentir ſi peu la conſéquence, qui eſt infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il eſt très permis de le ſuppoſer inconnu, & de le rappeller en inſiſtant ſur ſon importance, ſurtout pour les perſonnes valétudinaires.

Si l'on ſe couche à dix heures, & l'on ne doit jamais ſe coucher plus tard, ce ſont les termes de M. LEWIS, *on doit ſe lever en été à quatre ou cinq heures, en hyver à ſix ou ſept. Il eſt abſolument néceſſaire*, ajoute-t-il, *de défendre aux perſonnes atteintes de cette maladie, de ſe laiſſer aller à reſter dans le lit le matin.* Il voudroit même qu'on prit l'habitude de ſe lever après ſon

premier ſommeil, & aſſure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencemens, elle deviendroit bientôt aiſée & agréable (1). Pluſieurs exemples prouvent la ſalubrité de ce conſeil. Il y a pluſieurs perſonnes valétudinaires qui ſe ſentent très bien au réveil du premier ſommeil doux & profond, & qui ſe trouvent dans un grand mal-aiſe, ſi elles ſe laiſſent aller à ſe rendormir: elles ſont auſſi ſûres de paſſer bien le jour, ſi, quelque heure qu'il ſoit, elles ſe lévent après ce premier ſommeil, que de le paſſer déſagréablement ſi elles ſe livrent au ſecond.

Le ſommeil n'eſt tranquille que quand il n'y a aucune cauſe d'irritation, ainſi l'on doit chercher à les prévenir: trois attentions des plus importantes ſont, 1°. de n'être pas dans un air chaud, & de n'être ni trop ni trop peu couvert; 2°. de n'avoir pas froid aux pieds en ſe couchant, accident très ordinaire aux perſonnes foibles, & qui leur nuit par pluſieurs raiſons; l'on doit à cet égard obſerver exactement la régle d'HIPPOCRATE,

(1) Pag. 30.

dormir dans un endroit frais, & avoir soin de se couvrir (1); & 3°. ce qui est encore plus important, de n'avoir pas l'estomac plein : rien au monde ne trouble le sommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digestion pénible dans la nuit. L'abattement, la foiblesse, le dégoût, l'ennui, l'incapacité de penser & de s'occuper le lendemain en sont la suite inévitable.

------- Vides ut pallidus omnis
Cœnâ desurgat dubiâ? quin corpus onustum
Hesternis vitiis animum quoque degravat unâ,
Atque affigit humo divinæ particulam auræ. HOR.

Rien au contraire ne contribue plus efficacement à procurer un sommeil doux, tranquille, continu, & qui raccommode, qu'un souper léger. La fraîcheur, l'agilité, la gaieté du lendemain en sont les suites nécessaires.

Alter, ubi dicto citiùs curata sopori
Membra dedit, vegetus præscripta ad munia surgit. *Ibid.*

(1) Epidem, l. 6, sect. 4, aph. 14. Foës. 1180.

Le tems du ſommeil, dit avec bien de la raiſon M. *Lewis*, eſt celui de la nutrition, & non de la digeſtion, auſſi il exige dans ſes malades la plus grande ſévérité pour le ſouper ; il leur défend, & jamais défenſe plus légitime, toute viande le ſoir ; il ne leur permet qu'un peu de lait & quelques tranches de pain, & cela deux heures avant que de ſe coucher, afin que la premiere digeſtion ſoit finie avant que de ſe livrer au ſommeil. Les *Atlantes*, qui ne connoiſſoient point la diete animale, qui ne mangeoient jamais rien de ce qui avoit eu vie, étoient fameux par la tranquillité de leur ſommeil, & ignoroient ce que c'eſt que ſonger.

Les mouvements.

L'exercice eſt d'une néceſſité abſolue ; il coute aux perſonnes foibles d'en prendre, & ſi elles ont du penchant à la triſteſſe, il eſt très difficile de les déterminer à ſe mouvoir ; rien n'eſt cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de foibleſſe, que l'inaction ; les fibres de l'eſtomac, des inteſtins, des vaiſſeaux, ſont lâches ; les humeurs croupiſſent

partout, parce que les ſolides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement néceſſaire ; il naît des ſtaſes, des engorgements, des obſtructions, des épanchements; la coction, la nutrition, les ſécretions ne ſe font point; le ſang reſte aqueux, les forces diminuent, & tous les ſymptômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation ; toutes les fonctions ſe font comme ſi l'on avoit des forces réelles, & cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner: ainſi l'effet du mouvement eſt de ſuppléer les forces, & de les rétablir. Un autre de ſes avantages indépendant de l'augmentation de circulation, c'eſt qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une perſonne, qui ne ſe remue point, gâte bientôt celui qui l'environne, & il lui nuit : une perſonne en action en change continuellement. Le mouvement peut ſouvent tenir lieu de remedes; tous les remedes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La fatigue des premiers jours eſt un écueil contre lequel le foible courage de pluſieurs malades échoue; mais s'ils

avoient celui de ſurmonter ce premier obſtacle, ils ſentiroient que c'eſt véritablement le cas *où il n'y a que les premiers pas qui coûtent.* J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux qui n'avoient pas été rebutés acquéroient des forces par l'exercice. J'ai vu des perſonnes, qui étoient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir en quelques ſemaines à faire juſqu'à deux lieues de chemin, & ſe trouver dans le bien être au retour.

L'exercice à pied n'eſt pas le ſeul favorable; celui qu'on prend à cheval vaut même beaucoup mieux pour les perſonnes extrêmement foibles, ou pour celles qui ont les viſceres du bas-ventre, & la poitrine endommagés; dans une plus grande foibleſſe encore, celui d'une voiture eſt à préférer, pourvu qu'elle ne ſoit pas trop douce. Quand la ſaiſon ne permet pas de ſortir, on doit ſe donner du mouvement dans la maiſon, ou par quelque occupation un peu pénible, ou par quelque jeu d'exercice, tel que le volant qui exerce également tout le corps.

Le retour de l'appétit, du ſommeil, de la gaieté ſont les ſuites néceſſaires du mouvement; mais il faut avoir la

précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort auſſi-tôt après le repas, & de ne pas manger quand on a chaud après l'exercice ; on doit le prendre avant le repas, & ſe repoſer quelques moments avant que de manger.

Les évacuations.

Les évacuations ſe dérangent avec les autres fonctions, & leur dérangement augmente le déſordre de la machine ; il eſt important d'y faire attention afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos ſoins ſont les ſelles, les urines, la tranſpiration & les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'eſt de s'aſtreindre aux préceptes que j'ai donnés ſur les autres objets du régime ; quand on eſt exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité eſt le barometre du meilleur ou du plus mauvais état des digeſtions, ſe font aſſez régulièrement. Celle qu'il eſt le plus important de favoriſer comme la plus conſidérable, c'eſt la tranſpiration,

qui se dérange très aisément chez les personnes foibles. On l'aide en faisant frotter la peau très régulièrement avec une vergette ou une flanelle ; quand elle est très languissante, on n'a pas de plus sûr moyen pour la ranimer que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé, dans la crainte de suer, ce qui nuit toujours à la transpiration ; les couloirs forcés restent plus foibles, & s'acquittent moins bien ensuite de leurs fonctions ; l'on doit éviter de l'être trop peu, ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie, que tout le monde, & les personnes foibles plus que les autres, doivent tenir le plus chaudement, c'est les pieds ; l'on ne négligeroit pas cette précaution si aisée, si l'on savoit à quel point elle intéresse la conservation de toute la machine. Le fréquent froid des pieds dispose aux maladies chroniques les plus fâcheuses : il y un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promtement de mauvais effets ; mais ceux surtout, qui sont sujets à des maux de poitrine, à des coliques ou à des obstructions, ne peuvent trop

ſe prémunir contre ces dangers. Les ſacrificateurs, qui marchoient toujours à pieds nuds ſur les pavés du temple, étoient ſouvent attaqués de violentes coliques.

La ſalive ſe ſépare quelquefois très-abondamment chez les perſonnes foibles ; le relâchement des organes ſalivaires les diſpoſe à cette copieuſe ſécretion ; ſi les malades la crachent continuellement il en réſulte deux maux, l'un qu'ils s'épuiſent par cette évacuation ; l'autre, que cette humeur ſi néceſſaire à l'ouvrage de la digeſtion, qui, ſans elle, ne s'opére qu'imparfaitement, lui manque & la rend par-là même pénible & mauvaiſe. J'ai fait aſſez ſentir les dangers d'une mauvaiſe digeſtion pour qu'il ne ſoit pas beſoin d'inſiſter plus longtems ſur ceux d'une évacuation qui la rend telle, c'eſt par cette raiſon que M. *Lewis* défend abſolument à ſes malades de fumer : la fumigation, entr'autres inconvénients, diſpoſant à une ſalivation abondante, par l'irritation qu'elle produit ſur les glandes qui fourniſſent à cette ſécretion.

L'inſpiration qui ſe fait d'une perſonne à l'autre, & dont j'ai parlé plus

haut, ne pourroit-elle pas être rappellée ici comme moyen de curation. *Capivaccio* avoit cru utile de faire coucher ſon malade entre ſes deux nourrices, & il eſt très vraiſemblable que l'inſpiration de leur exſpiration contribua peut-être autant que le lait à rétablir ſes forces. *Elidæus*, contemporain de *Capivaccio*, & Précepteur de *Foreſtus*, qui nous a conſervé cette obſervation (1), conſeilla à un jeune homme qui étoit dans le marasme le lait d'ânesse, & de coucher avec ſa nourrice qui étoit une femme extrêmement ſaine & à la fleur de l'âge; ce conſeil réuſſit très bien, & on ne diſcontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvoit plus réſiſter au penchant qui le portoit à abuſer de ſes forces revenues. On pourroit conſerver un reméde utile, & en prévenir le danger en ne mêlant pas les ſexes.

Les paſſions.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'ame & du corps; l'on a compris

(1) Obſervat. & Curat. l. 1, obſerv. 10, t. 1, p. 112.

combien le bien-être de la premiere influoit sur le second; l'on a vu les sinistres effets de la tristesse; ainsi il est presque inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les sensations disgracieuses de l'ame, & qu'il est de la derniere conséquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies, & surtout dans celles qui, comme la consomption dorsale, disposent par elles-mêmes à la tristesse, tristesse qui par un cercle vicieux les augmente considérablement. Mais, & c'est une des difficultés du traitement, souvent les malades se complaisent à ce symptôme de leur mal, & l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le surmonter; d'ailleurs il ne faut pas se faire illusion, & croire qu'il n'y a qu'à ordonner d'être gai, pour qu'on le devienne; le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend, & l'on est aussi peu maitre de s'empêcher d'être triste, que d'avoir un accès de fievre, ou une rage de dents. Tout ce qu'on peut exiger des malades, c'est qu'ils se prêtent aux remedes contre la tristesse, comme ils se prêteroient à d'autres; ces remedes sont moins la compagnie dans ce cas (nous avons vu

qu'elle leur déplaiſoit par des raiſons particuliéres), que la variété des ſituations. Le changement continuel des objets forme une ſucceſſion d'idées qui les diſtrait, & c'eſt ce qu'il leur faut. Rien n'eſt plus pernicieux aux perſonnes qui ſont portées à ſe livrer à une ſeule idée que le déſœuvrement & l'inaction. Rien n'eſt ſurtout plus pernicieux à nos malades, & ils ne peuvent éviter avec trop de ſoin l'oiſiveté & l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres, les travaux de la campagne les diſtraiſent plus puiſſamment que bien d'autres. M. *Lewis* veut qu'on ne voie, s'il eſt poſſible, que des objets de ſon ſexe;

Nam non ulla magis vires induſtria firmat
Quàm venerem & cæci ſtimulos avertere amoris.
VIRG.

que les malades ne ſoient jamais abſolument ſeuls; qu'on ne les laiſſe point ſe livrer à leurs réflexions; qu'on ne leur permette ni lecture, ni aucune occupation d'eſprit; ce ſont autant de cauſes, dit-il, qui épuiſent les eſprits, & qui retardent la cure. Je ne penſerois pas avec lui qu'on dût abſolument

leur interdire toute lecture. On doit leur défendre de lire longtems de ſuite, ne fût-ce qu'à cauſe de la foibleſſe de leur vue ; on doit leur défendre toute lecture qui demanderoit de l'aplication ; on doit leur interdire ſévérement toutes celles qui pourroient rappeller à leur ſouvenir des idées, à leur imagination des objets, dont il ſeroit à ſouhaiter qu'ils perdiſſent la mémoire ; mais il en eſt qui, ſans fixer beaucoup l'attention, & ſans pouvoir rappeller des images dangereuſes, les diſtraiſent agréablement, & préviennent les dangers terribles d'un ennui déſœuvré.

Les remedes.

Je ſuivrai le même ordre, que dans l'article précédent. J'indiquerai les remedes qu'on doit éviter avant que de parler de ceux qu'on doit ſuivre. J'ai déja indiqué une premiere claſſe de ceux qu'on doit exclure ; ce ſont ceux qui irritent, les remedes chauds & volatils. Il y en a une ſeconde très-oppoſée, & également nuiſible, les évacuants. J'ai déja dit que les ſueurs, la ſalivation, les urines abondantes

épuiſoient le malade. Je ne reparlerai pas de ces évacuations, l'on ſent que tous les remedes qui les exciteroient doivent être bannis : il reſte à examiner la ſaignée, & les évacuations des premieres voies. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de ſavoir ſi ces évacuations ſont propres à la remplir. Je ſerai court. Il y a deux cas dans leſquels la ſaignée rétablit les forces, dans les autres elle les ôte; ou quand on a trop de ſang, ce n'eſt pas le cas des perſonnes en conſomption, ou quand le ſang a acquis une denſité inflammatoire qui, le rendant impropre à ſes uſages, détruit promtement les forces ; c'eſt la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides, & la circulation forte : nos malades ſont préciſément dans le cas contraire ; la ſaignée ne peut que leur nuire. *Toutes les goutes de ſang*, dit M. GILGHRIST, *ſont précieuſes aux perſonnes qui ſont en conſomption ; la force aſſimilante qui la répare eſt détruite, & ils n'en ont que ce qu'il faut pour ſoutenir la circulation très foiblement* (1). M. LOBB, qui a

(1) On ſea voyage p. 117.

très bien aproprié les effets des évacuations, eſt poſitif. *Dans les corps*, dit-il, *qui n'ont que la quantité de ſang néceſſaire, ſi on la diminue par les ſaignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les ſécretions, & on produit pluſieurs maladies* (1). La façon dont M. *Senac* parle de la ſaignée, lui donne encore plus ſûrement l'excluſion dans ce cas. *Si la matiére denſe ou rouge manque, les ſaignées ſont inutiles ou pernicieuſes; on doit donc les interdire aux corps exténués, dont le ſang eſt en petite quantité, ou a peu de conſiſtance; quand il ne ſort des vaiſſeaux qu'une liqueur qui à peine peut donner de la couleur au linge ou à l'eau* (2). L'on a vu que tel étoit l'état du ſang des maſturbateurs; & c'eſt généralement celui des perſonnes foibles & valétudinaires. Que ceux qui travaillent à les guérir par la ſaignée, comparent leur méthode à ce précepte fondé ſur la théorie la plus éclairée, & les obſervations pratiques les plus nombreuſes & les mieux réflechies; ce ſont les

(1) A letter shewing what is the propter préparation of perſons for inoculation, §. 4

(2) Traité du cœur, l. 4, c. 1, §. 2, t. 11, p. 26.

baſes de l'ouvrage d'où je le tire, & qu'ils jugent des ſuccès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remédes, qui évacuent les premieres voies, fortifient, quand il ſe trouve dans ces parties, ou des amas de matiéres ſi conſidérables, que par leur maſſe elles gênent les fonctions de tous les viſcéres, ou quand il y a dans l'eſtomac & dans les premiers inteſtins des matiéres putrides dont l'effet ordinaire eſt une grande foibleſſe. Dans ces cas-là on peut employer les évacuants, ſi rien ne les contr'indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarraſſer les premieres voies, ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promtement. Ces trois conditions ſe trouvent rarement chez les perſonnes qui ſont dans un état de conſomption, chez leſquelles la foibleſſe & l'atonie des premieres voies eſt une contr'indication toujours préſente aux purgatifs ou aux émetiques. Il y a le plus ſouvent un autre moyen d'en procurer l'évacuation ſucceſſive, c'eſt d'employer les toniques non aſtringents, tels ſont un grand nombre d'amers qui, en redonnant du jeu aux organes, produiſent le dou-

ble bon effet de digérer ce qui peut l'être, & d'évacuer le ſuperflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer promtement ; ce danger a lieu quelquefois dans les maladies aigues ; l'âcreté des matiéres que la chaleur augmente, & la prodigieuſe réaction des fibres, peuvent occaſionner des ſymptômes violents, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans leſquelles les évacuants proprement dits ne ſont par-là même jamais, à beaucoup près, auſſi néceſſaires, & ſont, comme je l'ai dit très-ſouvent contr'indiqués. L'atonie, le manque d'action ſont la cauſe des amas, quand il s'en fait ; qu'on les vuide par un purgatif, l'effet eſt diſſipé, mais la cauſe qui l'a produit eſt conſidérablement augmentée; l'on a à réparer & le mal exiſtant, & celui que le reméde a fait ; ſi l'on ne parvient pas à y remédier promtement, l'effet ſe reproduit plus vîte qu'auparavant; & ſi l'on ſe laiſſe aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une ſeconde fois le mal; l'on fait d'ailleurs contracter aux inteſtins une pareſſe qui les empêche de faire leurs fonctions; l'on parvient au point de

ne plus avoir d'évacuation que par art; en un mot, les purgatifs, dans les embarras des premieres voies chez les perſonnes foibles, ne produiſent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cauſe ; ne ſoulagent pour le moment qu'en empirant la maladie. L'on ne ſuit cependant que trop cette méthode ; les malades l'aiment, elle paroît plus promte, & effectivement pourvu que la chûte des forces ne ſoit pas trop conſidérable, ils ſe trouvent ſoulagés pour peu de jours; le mal, il eſt vrai, revient, mais on aime mieux l'attribuer à l'inſuffiſance qu'à l'opération du reméde, auquel on s'affectionne; d'ailleurs les malades ſont pour le ſoulagement préſent, & peu de Médecins ont le courage de s'y oppoſer: il eſt cependant bien important, en Médecine comme en morale, de ſavoir ſacrifier le préſent à l'avenir; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux & de valétudinaires. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût inculquer à tant de Médecins & à tant de malades le beau morceau qu'on trouve dans la pathologie de M. *Gaubius*, ſur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne (1).

(1) Pag. 484.

N'y a-t-il point de cas, dira-t-on, dans lesquels les émétiques & les purgatifs puissent être admis pour les malades dont je parle ? Sans doute il en est quelques-uns, mais très-rares; & il faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper aux signes qui paroissent indiquer les évacuants, & qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par de tout autres remédes. Je n'entrerai point dans le détail de ces distinctions, il seroit hors de place; & il me suffit d'avoir averti que les évacuants devoient rarement avoir lieu dans cette maladie. M. *Lewis* croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premieres voies pour les autres remédes, mais il ne veut pas qu'on aille au-delà: plusieurs cas m'ont appris qu'on pouvoit & qu'on devoit très-souvent s'en passer; & j'ai rapporté plus haut deux observations de M. *Hoffman* qui prouvent tout le danger de ce reméde. Sans expérience le seul bon sens persuade qu'un reméde, qui donne des convulsions, doit peu convenir dans des maladies qui sont l'effet de convulsions réiterées; il est cependant vrai qu'il y a des circonstances qui peuvent le rendre nécessaire;

je l'ai employé depuis peu, & il a operé favorablement.

C'eſt en combattant la cauſe qu'on détruit le mal; pour peu qu'on en enleve chaque jour, on eſt ſûr que l'effet diſparoîtra ſans crainte de retour. Si l'on n'agit que ſur l'effet, le travail de chaque jour eſt non-ſeulement inutile au jour ſuivant, mais preſque toujours nuiſible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire? J'ai marqué plus haut les caractéres que doivent avoir les remédes; fortifier ſans irriter. Il en eſt quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indications; cependant le catalogue n'en eſt pas long, & les deux plus efficaces ſont, ſans contredit, *le quinquina & les bains froids*. Le premier de ces remédes eſt, depuis près d'un ſiécle, regardé, indépendamment de ſa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puiſſants fortifiants, & comme calmant. Les Médecins modernes les plus célèbres le regardent comme ſpécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vu qu'il entroit dans l'ordonnance de M. *Boerhaave* rapportée plus haut; & M. *Vandermonde* s'en eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès dans le traitement

d'un jeune homme que des débauches en femme avoient jetté dans un état très-fâcheux (1). M. *Lewis* le préfere à tous les autres remédes, & M. *Stebelin*, dans la lettre dont j'ai déja parlé pluſieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt ſiecles d'expériences exactes & raiſonnées ont démontré que les bains froids poſſédoient les mêmes qualités. Le Docteur *Baynard* en a prouvé l'uſage plus particulierement dans les déſordres produits par la maſturbation & les excès vénériens, ſur-tout dans un cas où, indépendamment de l'impuiſſance & d'une gonorrhée ſimple, il y avoit une ſi grande foibleſſe, augmentée, il eſt vrai, par les ſaignées & les purgatifs, qu'on regardoit le malade comme au bord du tombeau (2).

M. *Lewis* ne craint pas d'affirmer encore plus poſitivement leur efficacité:

(1) Recueil périodique d'obſervations de Médecine, &c. t. 6. p. 165. L'on trouve dans le ſecond volume de ce même ouvrage la deſcription d'une maladie produite par la même cauſe qui mérite d'être lue.

(2) ΨΥΧΡΟΛΥΣΙΑ, or the hiſtory of cold bathing. p. 254, 281.

cité : *De tous les remédes*, dit-il, *ſoit internes, ſoit externes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids. Ils rafraîchiſſent, ils fortifient les nerfs, & ils aident la tranſpiration plus efficacement qu'aucun reméde intérieur ; bien ménagés ils ſont plus efficaces dans la conſomption dorſale que tous les autres remédes pris enſemble* (1). L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déja dit de l'air, un avantage particulier, c'eſt que leur action dépend moins de la réaction, c'eſt-à-dire des forces de la nature, que celle des autres remédes ; ceux-ci n'agiſſent preſque que ſur le vivant ; les bains froids donnent du reſſort même aux fibres mortes.

L'union du quinquina & des bains froids eſt indiquée par la parité de leurs vertus, ils operent les mêmes effets ; & étant combinés ils guériſſent des maladies que tous les autres remédes n'auroient fait qu'empirer. Fortifiants, ſédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuſe, & calment les mouvements irréguliers produits par la diſpoſition

(1) Pag. 36.

ſpaſmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foibleſſe de l'eſtomac, & diſſipent très-promtement les douleurs qui en ſont la ſuite. Ils redonnent de l'appétit ; ils facilitent la digeſtion & la nutrition, ils rétabliſſent toutes les ſécretions, & ſur-tout la tranſpiration, ce qui les rend ſi efficaces dans toutes les maladies catarrhales & cutanées; en un mot ils remédient à toutes les maladies cauſées par la foibleſſe, pourvu que le malade ne ſoit attaqué ni d'obſtructions indiſſolubles, ni d'inflammation, ni d'abcès ou d'ulcéres internes, conditions qui n'excluent, même néceſſairement ou preſque néceſſairement, que les bains froids, mais qui permettent ſouvent le quinquina.

J'ai vu, il y a quelques années, un étranger âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui, dès ſa plus tendre enfance, étoit tourmenté par des maux de tête cruels, & preſque continus, vu la fréquence & la longueur des accès qui étoient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit. Le mal avoit conſidérablement empiré par l'uſage des ſaignées, des évacuants, des eaux purgatives, des bains chauds,

les bouillons, & d'une foule d'autres remédes. Je lui ordonnai les bains froids & le quinquina. Les accès devinrent en peu de jours plus foibles & beaucoup moins fréquents : le malade au bout d'un mois se crut presque radicalement guéri; la cessation des remédes & la mauvaise saison renouvellerent les accès, mais infiniment moins violemment qu'auparavant; il recommença la même cure au printems suivant, & la maladie vint à être si légere, qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes secours réitérés une ou deux fois le guériront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans étoit désolé, depuis bien des années, par une goutte irréguliere qui se jettoit toujours à la tête, & occasionnoit des désordres effrayants sur le visage; il avoit consulté plusieurs Médecins, & essayé des remédes de plusieurs espéces, & depuis peu un vin médicinal composé des aromates les plus pénétrants infusés dans le vin d'Espagne; tous, & sur-tout le dernier, avoient augmenté le mal; l'on avoit appliqué des véficatoires aux jambes qui occasionnoient des symptômes violents; ce

fut à cette époque que je fus demandé. Je lui conseillai une forte décoction de quinquina & de camomille, qu'il continua pendant six semaines, & qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avoit eu depuis bien des années. Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples, sur-tout étrangers à la matiére, pour prouver la vertu fortifiante de ces remédes si bien démontrée depuis long-tems, & dont tout indique l'usage dans cette maladie, usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le quinquina en forme liquide, j'ai ordonné la décoction d'une once avec douze onces d'eau, ou suivant l'indication, de vin rouge, cuit pendant deux heures dans un vaisseau bien fermé, pour en prendre trois onces trois fois par jour. Je place les bains froids le soir, quand la digestion du dîner est entiérement finie; ils contribuent à procurer un sommeil tranquille. J'ai vu un jeune masturbateur qui passoit les nuits dans l'insomnie la plus inquiete, & qui étoit baigné tous les matins dans des sueurs colliquatives; la nuit qui suivit le sixieme bain, il dormit cinq heures,

& ſe leva le matin ſans ſueur, & beaucoup mieux.

Le mars eſt un troiſieme reméde, trop employé dans tous les cas de foibleſſe, pour qu'il ſoit néceſſaire d'inſiſter ſur ſon efficacité comme fortifiant; comme il n'a rien d'irritant, il eſt extrêmement approprié à nos malades. On le donne ou en ſubſtance, ou en infuſion; mais la meilleure préparation ce ſont les eaux martiales préparées par la nature, & ſur-tout les eaux de Spa, l'un des plus puiſſants toniques qu'on connoiſſe, & un tonique qui, bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre. Les gommes, la myrrhe, les amers, les aromates les plus doux ſont auſſi d'uſage. Ce ſont les circonſtances qui doivent décider ſur le choix entre ces différents remédes. Les premiers que j'ai indiqués méritent généralement la préférence; mais il peut ſe trouver des cas qui en exigent d'autres; on peut en général les choiſir dans toute la claſſe des nervins, en prenant pour bouſſole dans ce choix les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'eſt une maladie de nerfs, on doit la traiter comme telle, & ſouvent on l'a fait, &

on a réuſſi ſans en connoître la cauſe; il eſt vrai, & des obſervations inconteſtables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cauſe, & par-là même la négligence des précautions qu'elle exige, a d'autres fois rendu infructueux les traitements les mieux indiqués en apparence, ſans que les Médecins puſſent pénétrer la cauſe de ce peu de ſuccès.

J'ordonnai au jeune homme, dont le cas eſt décrit dans un fragment de ſes lettres (p. 35), des pilules, dont la myrrhe faiſoit la baſe, & une décoction avec le quinquina, qui eurent le plus heureux ſuccès (1). *Je m'apperçois chaque jour*, m'écrivoit-il ſeize jours après avoir commencé ces remédes, *du grand bien qu'ils me font; mes maux de tête ne ſont plus ni ſi fréquents, ni ſi violents; je ne les ai plus que lorſque je m'attache trop, l'eſtomac va mieux, je n'ai plus que rarement les douleurs dans*

(1) *R. Myrrh. elect. unc. ſſ. gum. galban. extr. trifol. fibr. terr. Japon. aa. dr. II. Syr. cort. aur. q. ſ. f. pil. gr. III. ſept.* Une heure avant le déjeûner, le dîner & le ſouper, avec trois onces de la boiſſon. *R. cort. peruv. unc. II. cort. rad. capp. unc. I. cinnam. acut. dr. II. limat. mart. in nodul. lax. unc. ſſ. cum aq. font. lib. II. ſſ. l. a. f. decoct.*

les membres. Au bout d'un mois ſa guériſon fut complette, à cela près qu'il n'avoit pas, & n'aura peut-être jamais les forces qu'il auroit eues ſans ſa mauvaiſe conduite. L'échec, que la machine reçoit dans le tems de l'accroiſſement a des conſéquences qui ne ſe réparent point. Puiſſe cette vérité être bien imprimée dans l'eſprit des jeunes gens; elle a été depuis peu fortement prêchée. *La jeuneſſe*, dit M. LINNÆUS, *eſt un tems important pour ſe former une ſanté robuſte. Rien n'eſt plus à craindre que l'uſage prématuré ou exceſſif des plaiſirs de l'amour: il en naît des foibleſſes dans la vue, des vertiges, la diminution de l'appétit, & même l'affoibliſſement de l'eſprit & de la raiſon. Un corps énervé dans la jeuneſſe n'en revient plus; ſa vieilleſſe eſt prompte & infirme, & ſa vie courte* (1). Seize cents ans avant ce grand Naturaliſte, *Plutarque*, dans ſon bel ouvrage ſur l'éducation des enfants, avoit recommandé la formation de leur tempérament comme une choſe extrêmement importante (2).

(1) Ce morceau eſt tiré d'une Diſſertation de cet illuſtre Naturaliſte, *ſur les fondemens de la ſanté*; voyez *Mercure Danois*, Juillet 1758. p. 95.

(2) *De puerorum inſtitut.* c. 10.

L'on ne doit, dit-il, *négliger aucun des ſoins qui peuvent contribuer à l'élégance & à la force du corps* (les excès dont je traite nuiſent autant à l'une qu'à l'autre), *car*, ajoute-t-il, *le fondement d'une vieilleſſe heureuſe c'eſt une bonne conſtitution dans la jeuneſſe : la tempérance & la modération à cet âge ſont un paſſeport pour vieillir heureuſement.*

A l'obſervation précédente, dont le ſuccès paroît dû au quinquina, j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal reméde. Un jeune homme d'un tempérament bilieux, inſtruit au mal dès l'âge de dix ans, avoit toujours été dès ce tems-là foible, languiſſant, cacochyme ; il avoit eu quelques maladies bilieuſes qui avoient eu beaucoup de peine à ſe guérir, il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triſte. Je lui ordonnai les bains froids, & une poudre avec la crême de tartre, la limaille & très-peu de cannelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de ſix ſemaines il acquit une force qu'il n'avoit jamais connu auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa & du quinquina, c'eſt que leur uſage

fait paſſer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vu plus haut que M. *Hoffman* ordonnoit le lait d'âneſſe avec un tiers d'eau de Selter. M. *de la Mettrie* nous a conſervé une belle obſervation de M. *Boerhaave*. *Ce Duc aimable*, je traduis mot à mot, *s'étoit mis hors du mariage*; *je l'ai remis dedans par l'uſage des eaux de Spa avec le lait* (1).

La foibleſſe de l'eſtomac qui rend la digeſtion trop lente, les acides, le peu d'activité de la bile, les engorgements dans les viſcéres du bas-ventre ſont les principales cauſes qui empêchent la digeſtion du lait, & qui n'en permettent pas l'uſage. Les eaux qui remédient à toutes ces cauſes, ne peuvent qu'en faciliter la digeſtion; & le quinquina, qui remplit les mêmes indications, doit auſſi ſe marier très-bien au lait. L'on peut employer ces remédes, ou avant, pour préparer les voies, ce qui eſt preſque toujours néceſſaire, ou en même tems.

(1) Supplément à l'ouvrage de *Pénélope*. ch. p. l. 35. Amabilis ille Dux ſe poſuerat extra matrimonium; ego illum repoſui intra.

Je rétablis parfaitement en 1753 un étranger qui s'étoit tellement épuisé avec une courtisane qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité; son estomac étoit aussi extrêmement affoibli; & le manque de nutrition & de sommeil l'avoient réduit à une grande maigreur. A six heures du matin il prenoit six onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie : une heure après il prenoit dix onces de lait de chevre qu'on venoit de tirer, & auquel on ajoutoit un peu de sucre & une once d'eau de fleur d'orange. Il dinoit d'un poulet rôti, froid, de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne avec autant d'eau. A six heures du soir il prenoit une seconde dose de quinquina; à six heures & demi il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes; & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures il reprenoit la même quantité de lait; il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remédes, qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré *le signe extérieur de la virilité*, pour me servir de

l'expreſſion de M. *de Buffon*. Au bout d'un mois il avoit preſqu'entierement repris ſes premieres forces.

Quelques poudres abſorbantes, quelques cuillerées d'eau de menthe, ſouvent la ſeule addition d'un peu de ſucre, quelques pilules avec l'extrait de quinquina peuvent auſſi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourroit auſſi employer cette gomme, nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, ſous le nom de *gummi rubrum Gambienſe*, & ſur laquelle on trouve une petite diſſertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle Société de Médecins formée à Londres (1); elle fortifie, & elle adoucit: ce ſont les deux grandes indications dans les maladies dont il eſt queſtion.

Enfin, ſi quelque ſoin qu'on prît, il étoit impoſſible de ſoutenir le lait, on pourroit eſſayer le lait de beurre; je l'ai conſeillé avec ſuccès à un jeune homme pour lequel un principe d'hypocondrialgie me faiſoit craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaiſir, & s'en trouvent toujours bien;

(1) Medical obſervations and inquiries. I. p. 36.

on doit le préférer au lait toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fievre, une diſpoſition éréſipélateuſe; & il eſt ſur-tout d'un très-grand uſage, quand les excès vénériens produiſent une fievre aigue, telle que celle dont mourut *Raphaël*. Malgré la foibleſſe, les toniques nuiroient; la ſaignée eſt dangereuſe; le fameux *Jonſton*, mort Baron de *Ziebendorf*, il y a plus de quatre-vingts ans, l'avoit déja défendue poſitivement dans ce cas (1); les cures trop rafraîchiſſantes ne réuſſiſſent pas, comme M. *Vandermonde* le prouve, & comme je l'ai vu moi-même; mais le lait de beurre réuſſit très-bien, pourvu qu'il ne ſoit pas trop gras. Il calme, il délaie, il adoucit, il déſaltere, il rafraîchit, & en même tems il nourrit & il fortifie, ce qui eſt bien important dans ce cas, dans lequel les forces ſe perdent avec une promtitude dont on n'a point d'idée. M. *Gilchriſt*, qui ne fait pas grand cas du lait dans l'éthiſie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie (2).

(1) In febre ex venere cavendum à venæ ſectione. Syntagma l. 1. tit. 2. c. 1.

(2) On ſea voyage. p. 119.

Depuis la derniere édition de cet ouvrage, faite il y a ſept ans, j'ai été conſulté par pluſieurs perſonnes énervées: quelques-unes ont été entierement guéries; un aſſez grand nombre conſidérablement ſoulagées; d'autres n'ont rien gagné; & quand le mal eſt parvenu à un certain point, tout ce qu'on peut eſpérer c'eſt que les remédes arrêtent les progrès du mal: j'ai ignoré une partie des ſuccès.

Le lait, dans preſque toutes ces cures, a été l'aliment principal; le quinquina, le fer, les eaux martiales & le bain froid ont été les remédes. J'ai mis quelques malades entierement au lait, d'autres n'en prenoient qu'une ou deux fois par jour.

Le malade, dont j'ai détaillé la maladie dans la ſection V, où j'en ai promis le traitement, ne vécut pendant trois mois que de lait, de pain bien cuit, d'un ou deux œufs ſortant du ventre de la poule, par jour, & d'eau fraîche, au moment où on l'apportoit de la fontaine. Il prenoit du lait quatre fois par jour; deux fois au ſortir du pis, ſans pain, deux fois chauffé avec du pain. Le reméde étoit un opiat compoſé de quinquina, de cou-

ſerve d'écorce d'orange, & de ſirop de menthe. Il avoit l'eſtomac couvert avec un emplâtre aromatique; on lui frottoit tout le corps avec une flanelle tous les matins; il prenoit le plus d'exercice qu'il pouvoit à pied & à cheval, & ſur-tout il vivoit beaucoup en plein air. Sa foibleſſe & ſes maux de poitrine m'empêcherent de lui conſeiller les bains froids à cette époque. Le ſuccès des remédes fut tel, que les forces revinrent, l'eſtomac ſe rétablit; il put au bout d'un mois faire une lieue de chemin à pied; les vomiſſements ceſſerent entierement; les douleurs de poitrine diminuerent conſidérablement, & il continue depuis plus de trois ans à être dans un état fort tolérable; il revint peu-à-peu aux alimens ordinaires, parce qu'il ſe dégoûta du lait.

Les parties génitales ſont toujours celles qui recouvrent le plus lentement leurs forces, ſouvent même elles ne les recouvrent point, quoique le reſte du corps paroiſſe avoir recouvré les ſiennes; l'on peut prédire à la lettre, dans ce cas, que la partie qui a péché ſera celle qui mourra.

J'ai toujours trouvé plus de facilité à guérir ceux qui ſe ſont épuiſés par des grands excès en peu de tems, dans l'âge fait, que ceux qui ſe ſont épuiſés à la longue par des pollutions plus rares, mais commencées dans la premiere jeuneſſe, qui ont empêché leur accroiſſement, & ne leur ont jamais laiſſé acquérir toutes leurs forces. On peut enviſager les premiers comme ayant eu une maladie très violente qui a conſumé toutes leurs forces; mais les organes ayant acquis toute leur perfection, quoiqu'ils aient beaucoup ſouffert, la ceſſation de la cauſe, le tems, le régime, les remédes peuvent les rétablir. Les ſeconds n'ont jamais laiſſé former leur tempérament, comment ſe rétabliroient-ils? Il faudroit que l'art operât dans l'âge de la maturité ce qu'ils ont empêché la nature d'opérer dans l'enfance & dans la puberté: on ſent combien cet eſpoir eſt chimérique; & les obſervations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui ſe ſont livrés à cette ſouillure dans l'enfance, & à l'époque du développement de la puberté, époque qui eſt une criſe de la nature, pour laquelle toutes ſes forces lui ſont néceſſaires, l'obſervation

me prouve, dis-je, que ces jeunes gens ne doivent point eſpérer d'être jamais vigoureux & robuſtes, & ils ſont très-heureux quand ils peuvent jouir d'une ſanté médiocre, exempte de grandes maladies & de douleurs.

Ceux qui ne ſe repentent que tard, dans un âge où la machine ſe conſerve quand elle eſt bien montée, mais où elle ne répare que péniblement, ne doivent pas non plus avoir de grandes eſpérances: au-deſſus de quarante ans il eſt rare de rajeunir.

Quand j'ordonne le quinquina avec du vin, je ne fais pas vivre uniquement de lait, mais je fais prendre le reméde le matin, & du lait le ſoir. J'ai trouvé quelques malades pour leſquels il a fallu changer cet ordre: le vin pris le matin les faiſoit conſtamment vomir.

Quand j'emploie les eaux minérales, j'en fais boire quelques bouteilles pures avant que de les mêler avec du lait.

Quand le mal eſt invétéré il dégénere ordinairement en cacochymie, & il faut commencer par la détruire avant que de travailler au rétabliſſement des forces: c'eſt dans ce cas que les évacuants ſont quelquefois indiſpenſablement né-

ceſſaires, & operent très-efficacement. Les fortifiants, les nourriſſants, le lait, ordonnés dans ces circonſtances, jettent dans une fievre lente, & le malade perd ſes forces à proportion de l'uſage qu'il en fait.

Quand des excès promts jettent tout-à-coup dans des foibleſſes ſi conſidérables, qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux cordiaux actifs, donner du vin d'Eſpagne avec un peu de pain, des bouillons ſucculents avec des œufs frais, mettre le malade au lit, & lui appliquer ſur l'eſtomac des flanelles trempées dans du vin chauffé avec de la thériaque.

Dans les cas où les excès vénériens ont occaſionné une fievre aigue, on ne doit employer la ſaignée que quand elle eſt indiquée par la plénitude & la dureté du pouls; & il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche, de l'eau d'orge avec un peu de lait, quelques priſes de nitre, des lavements avec une décoction de fleurs de bon homme, quelques bains de pieds tiedes, & pour nourriture des bouillons de veau farineux, ſont les remédes véritablement

indiqués, & ceux qui ont réuſſi très-promtement dans les cas où je les ai employés.

Les ſymptômes demandent rarement un traitement particulier, & ils cedent au traitement général. On peut cependant joindre quelquefois les fortifiants externes aux fortifiants internes, quand on veut fortifier plus particulierement une partie, & j'ai ſouvent conſeillé, avec ſuccès, des épithemes, ou des emplâtres aromatiques ſur l'eſtomac; & il n'eſt pas inutile d'envelopper les teſticules dans une fine flanelle trempée dans quelque liquide fortifiant, & de les ſoutenir par l'uſage d'un ſuſpenſoire.

L'on peut placer ici ce que dit M. *Gorter*. „ J'ai quelquefois guéri la „ goutte ſereine occaſionnée par des „ excès vénériens, en employant les „ fortifiants internes, & des poudres „ naſales céphaliques qui, par l'irri- „ tation légere qu'elles produiſoient, „ déterminoient un plus grand afflux „ des eſprits animaux ſur le nerf opti- „ que (1).

Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur la cure; quel-

(1) De perſpir. inſenſib. p. 514. 515.

qu'étendue que je leur donnaſſe, ils ne pourroient jamais ſervir à guider les malades ſans le ſecours d'un Médecin, pour leſquels ils ſeroient inutiles. Je me ſuis plus étendu ſur le régime, parce que, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la ceſſation de la cauſe, il peut ſeul opérer la guériſon, & que chacun peut s'y aſtreindre ſans aucun danger. Il ne me reſteroit pour terminer cette partie, qu'à joindre la cure préſervatoire ; j'ai ſenti que cet article manquoit à la premiere édition de cet ouvrage, & que c'étoit un vuide eſſentiel. Un homme célebre dans la République des Lettres par ſes ouvrages, & plus reſpectable encore par ſes talents, ſes connoiſſances & ſes qualités perſonnelles, que par ſon nom & par les emplois qu'il remplit ſi dignement dans une des premieres villes de Suiſſe, M. *Iſelin*, Secrétaire d'Etat à Baſle, (il voudra bien me permettre de le nommer), m'a fait ſentir ce vuide d'une maniere bien polie. Je rapporterai le fragment de ſa lettre avec d'autant plus de plaiſir, qu'il marque préciſément ce qu'il faudroit faire. *Je ſouhaiterois*, m'écrit-il, *de voir de votre*

main un ouvrage dans lequel vous expliquiez les moyens les plus ſûrs & les moins dangereux, par leſquels les parents, pendant le tems de l'éducation, & les jeunes gens, lorſqu'ils ſont abandonnés à leur propre conduite, pourroient le mieux ſe préſerver de cette violence des déſirs, qui les porte à des excès dont naiſſent des maladies ſi horribles, ou à des déſordres qui troublent le bonheur de la ſociété, & le leur propre. Je ne doute pas qu'il n'y ait une diete qui favoriſe particuliérement la continence; je crois qu'un ouvrage qui nous l'enſeigneroit, joint à la deſcription des maladies produites par l'impureté, vaudroit les meilleurs traités de morale ſur cette matiére.

Il a ſans doute bien raiſon ; rien ne ſeroit plus important que cette addition qu'il déſire ; mais rien de plus difficile en la ſéparant des autres parties de l'éducation, non-ſeulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, ſi l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes, qui prolongeroient beaucoup trop ce petit ouvrage, & qui lui ſont d'ailleurs très étrangers. Quelques préceptes généraux, iſolés des principes & des

diviſions néceſſaires, non-ſeulement ſeroient peu utiles, mais pourroient même devenir dangereux; ainſi il vaut mieux renvoyer ce traité, à faire partie d'un plus conſidérable ſur les moyens de former un bon tempérament, & de donner aux jeunes gens une ſanté ferme, matiére qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'eſt pas encore épuiſée, tant s'en faut, & ſur laquelle il y a une foule de choſes extrêmement importantes à ajouter, auſſi bien que ſur les maladies de cet âge. Ainſi, malgré moi, je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire, c'eſt que l'oiſiveté, l'inaction, le trop long ſéjour au lit, un lit trop mol, une diete ſucculente, aromatique, ſalée, vineuſe, les amis ſuſpects, les ouvrages licentieux, étant les cauſes les plus propres à porter à ces excès, on ne peut les éviter avec trop de ſoin. La diete eſt ſurtout d'une extrême importance, & l'on n'y fait pas aſſez d'attention. Ceux qui élévent les jeunes gens devroient avoir préſente la belle obſervation de S. Jerome: *Les forges de Vulcain, les volcans du Véſuve & le mont Olympe ne brûlent pas de plus de flammes, que les*

jeunes gens nourris de mets ſucculents & abreuvés de vin. MENJOT, l'un des Médecins de Louis le grand, dès le milieu juſqu'à la fin du ſiecle dernier, parle de femmes que l'excès d'hippocras jetta dans une extaſe vénérienne. L'uſage du vin & des viandes eſt d'autant plus fâcheux, qu'en augmentant la force des aiguillons de la chair, il affoiblit celle de la raiſon, qui doit leur réſiſter. *Le vin & les viandes hébetent l'ame*, dit PLUTARQUE dans ſon traité *du manger des viandes*, ouvrage qui devroit être généralement lu. Les plus anciens Médecins avoient déja connu l'influence du régime ſur les mœurs; ils avoient l'idée d'une médecine morale; & *Galien* nous a laiſſé ſur cette matiére un petit ouvrage, qui eſt peut-être ce que l'on a de mieux juſqu'à préſent. L'on ſera convaincu, après l'avoir lu, de la réalité de ſa promeſſe. „ Que ceux qui nient que la „ différence des aliments rend les uns „ tempérants, les autres diſſolus; les „ uns chaſtes, les autres incontinents; „ les uns courageux, les autres pol„ trons; ceux-ci doux, ceux-là querel„ leurs: d'autres modeſtes, des der„ niers préſomptueux; que ceux, dis-

„ je, qui nient cette vérité viennent
„ vers moi, qu'ils ſuivent mes con-
„ ſeils pour le manger & pour le boi-
„ re, je leur promets qu'ils en reti-
„ reront de grands ſecours pour la phi-
„ loſophie morale ; ils ſentiront aug-
„ menter les forces de leur ame ; ils
„ acquerront plus de génie, plus de
„ mémoire, plus de prudence, plus
„ de diligence. Je leur dirai auſſi quel-
„ les boiſſons, quels vents, quelle tem-
„ pérature de l'air, quels pays ils doi-
„ vent éviter, ou choiſir (1)". *Hippocrate*, *Platon*, *Ariſtote*, *Plutarque* nous avoient déja laiſſé de très bonnes choſes ſur cette importante matiére ; & parmi les ouvrages qui nous reſtent du Pythagoricien *Porphyre*, ce zélé antichrétien du troiſieme ſiecle, il y en a un *de l'abſtinence des viandes*, dans lequel il reproche à *Firmus Caſtricius*, à qui il l'adreſſe, d'avoir quitté la diete végétale, quoiqu'il eût avoué qu'elle étoit la plus propre à conſerver la ſanté, & à faciliter l'étude de la philoſophie ; & il ajoute, depuis que vous mangez de la viande, votre expérience

(1) Quod animi mores corporis temperamenta ſequantur, c. 9. CHARTERIUS, t. 5, p. 457.

vous a appris que cet aveu étoit bien fondé. Il y a de très bonnes choſes dans cet ouvrage.

Le préſervatif le plus efficace, le ſeul infaillible, c'eſt ſans contredit celui qu'indique le grand homme qui a le mieux connu ſes ſemblables, & toutes leurs voies ; qui a vu non-ſeulement ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils ont été, ce qu'ils doivent être, & ce qu'ils pourroient encore devenir ; qui les a le plus véritablement aimés ; qui a fait les plus grands efforts en leur faveur ; qui s'eſt ſacrifié pour eux, qui en a été le plus cruellement perſécuté. *Veillez avec ſoin ſur le jeune homme, ne le laiſſez ſeul ni jour, ni nuit ; couchez tout au moins dans ſa chambre. Dès qu'il aura contracté cette habitude, la plus funeſte à laquelle un jeune homme puiſſe être aſſujetti, il en portera juſqu'au tombeau les triſtes effets ; il aura toujours le corps & le cœur énervés.* Je renvoye à l'ouvrage même pour lire tout ce qu'il y a d'excellent ſur cette matiére (1).

La

(1) Voyez *de l'Education*, t. 2, p. 232. t. 3, p. 255, &c.

La peinture du danger, quand on s'eſt livré au mal, eſt peut-être le plus puiſſant motif de correction; c'eſt un tableau effrayant, bien propre à faire reculer d'horreur. Rapprochons en les principaux traits. Un dépériſſement général de la machine ; l'affoibliſſement de tous les ſens corporels & de toutes les facultés de l'ame ; la perte de l'imagination & de la mémoire ; l'imbécilité, le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne après ſoi ; toutes les fonctions troublées, ſuſpendues, douloureuſes ; des maladies longues, fâcheuſes, bizarres, dégoûtantes ; des douleurs aiguës & toujours renaiſſantes; tous les maux de la vieilleſſe dans l'âge de la force ; une ineptitude à toutes les occupations pour leſquelles l'homme eſt né; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre ; les mortifications auxquelles il s'expoſe journellement; le dégoût pour tous les plaiſirs honnêtes; l'ennui ; l'averſion des autres & de ſoi qui en eſt la ſuite; l'horreur de la vie ; la crainte de devenir ſuïcide d'un moment à l'autre ; l'angoiſſe pire que les douleurs ; les remords pires que l'angoiſſe, remords qui, croiſſant journellement, & pre-

nant ſans doute une nouvelle force, quand l'ame n'eſt plus affoiblie par les liens du corps, ſerviront peut-être de ſupplice éternel, & de feu qui ne s'éteint point; voilà l'eſquiſſe du ſort réſervé à ceux qui ſe conduiront comme s'ils ne le craignoient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement, je dois avertir les malades, (& cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques, ſurtout quand elles ſont accompagnées de foibleſſe) qu'ils ne doivent point eſpérer que l'on puiſſe réparer dans quelques jours des maux qui ſont le produit des erreurs de quelques années. Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, & s'aſtreindre ſcrupuleuſement à toutes les régles du régime; ſi quelquefois elles paroiſſent minutieuſes, c'eſt parce qu'ils ne ſont pas en état d'en ſentir l'importance; il faut qu'ils ſe répetent ſans ceſſe, que l'ennui de la cure la plus rigide eſt fort inférieur à celui de la maladie la plus légere. Qu'il me ſoit permis de le dire, ſi l'on voit des maladies curables qui ne guériſſent point parce qu'elles ſont mal traitées, l'on en voit auſſi un grand nombre que l'in-

lité du malade rend incurables, gré les ſecours les mieux indiqués a part du Médecin. *Hippocrate* eoit, pour mieux s'aſſurer du ſuc- que le malade, le Médecin & les ants fiſſent également leur devoir: concours étoit moins rare, les heureuſes ſeroient plus fréquen- *Que le malade*, dit ARÉTÉE, *ſoit geux, & qu'il conſpire avec le cin contre la maladie* (1). J'ai vû aladies les plus rebelles céder à liſſement de cette harmonie; & bſervations très-récentes m'ont ntré que la férocité même des ies cancéreuſes cédoit à des cures nées peut-être avec quelque pru- , mais ſurtout exécutées avec ocilité & une régularité dont les font l'éloge.

e diut. morb. l. 1. proëm. p. 27.

ARTICLE IV.

Maladies analogues.

SECTION XI.

Les pollutions nocturnes.

J'AI montré les dangers d'une é
cuation trop abondante de ſemence
les excès vénériens & par la maſtur
tion, & j'ai dit au commencement
cet ouvrage qu'elle ſe perdoit auſſi
les pollutions nocturnes dans des
ges laſcifs, & par cet écoulement
nu ſous le nom de gonorrhée ſim
j'examinerai briévement ces deux
ladies.

Telles ſont les loix qui uniſſent l'
au corps, que lors même que les
ſont enchaînés par le ſommeil,
s'occupe des idées qu'ils lui ont t
miſes pendant le jour.

Res, quæ in vitâ uſurpant, homines, cog
curant, vident,
Quæque aiunt vigilantes agitantque, ea ſi
ſomno accidunt,
Minùs mirum eſt. Acc.

Une autre loi de cette union, c'eſt
ıe ſans troubler cet enchaînement des
ıtres ſens, ou, pour ôter toute équi-
ɔque, ſans leur rendre la ſenſibilité
ux impreſſions externes, l'ame peut
ans le ſommeil faire naître les mou-
ements néceſſaires à l'exécution des
olontés que les idées dont elle s'oc-
upe lui ſuggérent. Occupée d'idées
elatives aux plaiſirs de l'amour, livrée
des ſonges laſcifs, les objets qu'elle
e peint produiſent ſur les organes de
ı génération les mêmes mouvements
u'ils y auroient produits pendant la
eille, & l'acte conſomme phyſique-
ıent, s'il ſe conſomme dans l'imagi-
ıation. L'on ſait ce qui arriva à *Ho-*
ace dans un des gîtes de ſon voyage
Brindes.

Hic ego mendacem ſtultiſſimus uſque puellam
Ad mediam noctem exſpecto: ſomnus tumen au-
fert
Intentum veneri: tum immundo ſomnia viſu
Nocturnam veſtem maculant, ventremque ſu-
pinum.

Ces organes, à leur tour, irrités les
premiers ne réveillent quelquefois que

l'imagination, & ſuſcitent des ſon
qui ſe terminent comme les précéden
Ces principes ſervent à expliquer
différentes eſpeces de pollutions.

La premiere eſt celle qui vient d'u
ſurabondance de ſemence ; c'eſt ce
des gens à la force de l'âge, qui ſo
ſanguins, vigoureux, chaſtes. La ch
leur du lit venant à raréfier les h
meurs, & la liqueur ſpermatique éta
plus ſuſceptible de raréfaction qu'un
autre, les véſicules irritées entraîne
l'imagination qui, dénuée des ſecou
qui lui feroient voir l'illuſion, s'y l
vre toute entiére ; l'idée du coït e
produit l'effet dernier, l'éjaculation
Dans ce cas cette évacuation n'eſt poin
une maladie, c'eſt plutôt une criſe fa
vorable, un mouvement qui débarraſſ
d'une humeur qui, trop abondante &
trop retenue, pourroit nuire ; & quoi
que quelques Médecins, qui n'ajouten
foi qu'à ce qu'ils ont vu, l'aient nié
il n'en eſt pas moins vrai que cette li
queur peut, par ſon abondance, pro
duire des maladies différentes du pria
piſme ou de la fureur utérine.

Qu'on me permette une courte di
greſſion ſur cette queſtion ; elle n'eſt
pas étrangère à mon ſujet.

Galien nous a conſervé l'hiſtoire d'un homme & d'une femme que l'excès de ſemence rendoit malades, & qui furent guéris en renonçant à la continence qu'ils s'étoient impoſée (1); & il regarde la rétention de cette humeur comme capable de produire des accidents très-fâcheux. J'ai vu à Montpellier une obſervation ſemblable en tout à celle de la femme dont ce grand homme parle. Une veuve très robuſte, âgée de près de quarante ans, qui avoit joui très ſouvent, pendant longtems, du phyſique de l'amour, & qui en étoit privée depuis quelques années, tomboit de tems en tems dans des accès hyſtériques ſi violents, qu'elle perdoit l'uſage des ſens; aucun remede ne pouvoit diſſiper les accès; on ne pouvoit les faire finir que par de fortes frictions des parties génitales, qui lui procuroient un tremblement convulſif ſuivi d'une abondante éjaculation; & dans le même inſtant elle recouvroit ſes ſens. L'on a publié depuis la pre-

(1) De locis affectis. l. 6, c. 5, CHARTER, t. 7, p. 519.

miere édition de cet ouvrage trois obſervations entiérement analogues, l'une de Mr. WEBER, Médecin à *Vaſtrode* dans l'électorat d'*Hanovre*, qui l'a inſérée dans un recueil de très bonnes obſervations, qu'il publia ſucceſſivement (1); les autres ſont de M. BETBEDER, Médecin à *Bordeaux* & ſe trouvent dans le recueil que publia M. RICHARD (2). Elles concourent à prouver que les Médecins ne doivent pas perdre entiérement de vue cette cauſe de maux, puiſqu'elle ſe préſente quelquefois.

Zacutus Luſitanus rapporte une obſervation très ſemblable. Une fille, dit-il, étoit dans un paroxyſme convulſif très violent; elle étouffoit, ſans ſentiment, ſans connoiſſance, avec

(1) *Chriſt.* WEBER *obſervationum medicarum faſciculus alter.* Cellis 1765, obſerv. 20. Il finit ainſi l'hiſtoire de la maladie..... *Abdominis tandem mira iſta contractio cogitationem mihi injiciebat, nimne forſan partium genitalium frictio huic ægrotæ eodem modo ac viduæ Monſpelienſe, de qua ex. Tiſſot mentionem fecit, in paroxyſmo conducat, & ecce.. multo citiùs ac antea ad ſe redibat virgo, vividiorque erat. Totum autem cubiculum tam fœtido & hircino replebatur odore, ut vix perferri poſſit, annuſque frictionem, in ægrâ exercens de lecto decedere deberet.*

(2) *Recueil d'obſervations de Médecine des Hôpitaux militaires*, fait & rédigé, par M. RICHARD de HAUTESIERCK, 4. 1766, t. 1, p. 282.

un tremblement général, les yeux renverſés, &c. tous les autres remedes étoient inutiles : je fis appliquer un peſſaire âcre qui produiſit une abondante évacuation ſpermatique, & elle recouvra ſur le champ ſes ſens (1). M. *Hoffman* nous a auſſi conſervé l'hiſtoire d'une Religieuſe qu'on ne pouvoit tirer du paroxyſme hiſtérique qu'en excitant la même évacuation ; & *Zacutus*, dans le même ouvrage que je viens de citer, parle de deux hommes auxquels la ſuppreſſion des plaiſirs de l'amour nuiſit : l'un fut attaqué d'une tumeur à l'ombilic qu'aucun remede ne put diminuer, & que le mariage diſſipa : l'autre, affoibli par ſes débauches en ce genre, les quitta tout-à-coup ; ſix mois après il eut des vertiges, & bientôt des attaques de véritable épilepſie, qu'on attribua à un vice de l'eſtomac : on le traita par des ſtomachiques qui aigrirent le mal, & il mourut dans un violent accès. L'on trouva tout en bon état dans le cadavre, excepté les véſicules ſéminales & le canal déférent qui

(1) Prax. admirand. l. 21, obſ. 85.

étoient remplis d'un ſperme verd, & ulcérés dans pluſieurs endroits (1).

Un Médecin, reſpectable par ſon ſavoir & par ſon âge, qui a ſuivi long-temps les armées Autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué, que ceux des ſoldats Allemands, qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient ſagement étoient ſouvent attaqués d'accès d'épilepſie, de priapiſme, ou de pollutions nocturnes; accidents qui venoient d'une ſécretion plus abondante de ſemence, & peut-être de ce que cette ſemence avoit plus d'âcreté, dans un pays plus chaud, & où la diete eſt plus ſucculente.

L'on a du même Docteur, *Jacques*, que j'ai cité dans le ſecond article de cet ouvrage, une theſe (2), dont M. *de la Mettrie* a donné la traduction (3), dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaiſirs vénériens; & M. *de la Mettrie* en indique une autre, du D. *Reneaume*, ſur *la virginité clauſtrale*, dont l'objet eſt le même.

(1) Ibid. obſ. 109. 110.
(2) An ex negato veneris uſu morbi, 1722.
(3) Penelope. c. 8, des qualités néceſſaires au Médecin.

M. *Zindel* a publié à Basle, une dissertation, dans laquelle il a recueilli les observations éparses des maladies produites par une trop grande chasteté (1); & l'on peut placer ici ce que dit M. *de Sauvages* des dangers de la chasteté pour les femmes, au tempérament desquelles elle ne convient pas; elles sont d'autant plus les victimes de leur feu, qu'elles cherchent à le cacher plus soigneusement, & elles tombent dans la tristesse, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, les pollutions. Il ajoute une observation qui fournit peut-être l'exemple de la plus rude épreuve, à laquelle le tempérament combattu ait jamais été exposé; c'est celle d'une jeune fille qui, dévorée par son feu, & conservant son ame pure avec une force étonnante, étoit sujette à des pollutions, même dans le tems qu'elle gémissoit de son malheur aux pieds d'un confesseur décrepit & dégoûtant (2).

Une jeune femme qui épouse un vieux mari, disoit une nouvelle mariée à

(1) Nicolaus ZINDELIUS, de morbis ex castitate nimiâ oriundis. Basileæ, 1745.

(2) Nosolog. medic. t. 4, p. 344.

ſon amie, *feroit mieux de ſe jetter dans la riviere avec une pierre au col.*

Enfin, ſans parler de quelques autres, M. *Gaubius* met la continence exceſſive dans la claſſe des cauſes de maladies. Il eſt rare, dit-il, qu'elle produiſe quelques maux, on l'a vu cependant dans quelques hommes nés avec beaucoup de tempérament, & qui forment beaucoup de ſemence, & dans quelques femmes (1); il fait enſuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'exiſtence, mais l'on peut en affirmer la rareté, ſurtout dans ce ſiecle, qui paroît être celui de la foibleſſe; & l'on ſe trompe tous les jours, en attribuant indiſtinctement à cette cauſe toutes les maladies qui attaquent les perſonnes nubiles du ſexe, & en leur conſeillant le mariage pour tout remede; remede ſouvent mal indiqué & ſouvent nuiſible, parce qu'il ne peut pas détruire les vices qui entretenoient la maladie, & qu'il ne fait qu'ajouter aux maux paſſés ceux que la groſſeſſe & les couches produiſent ordinairement dans les perſonnes languiſſantes. Je reviens aux pollutions.

(1) Inſtitutiones pathologicæ §. 563.

L'on a vu que la premiere eſpece, produite par une ſurabondance de ſemence qu'elle évacue, n'étoit pas un mal en elle-même; mais elle peut le devenir en revenant trop fréquemment, & lors même qu'il n'y a plus de ſurabondance nuiſible. J'ai déja obſervé qu'une évacuation diſpoſoit à une ſuivante, tant eſt grande la force de l'habitude, qui conſiſte en ce que la réitération des mouvements les rend plus faciles, & qu'ils ſe produiſent par la plus légere cauſe, obſervation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale, ſur laquelle *Galien* (1), & ſur-tout M. *Maty* (2) ont dit

(1) GALENUS libro de conſuetudinibus. CHARTER, t. 6, p. 541.

(2) M. MATY, diſſertatio de conſuetudinis efficacia in corpus humanum, Leid. 1740. M. PUJATI a auſſi donné de très-bonnes réflexions ſur cette matiere dans ſon traité *de la diete des fiévreux*, p. 57, &c. Les Métaphiſiciens qui paroiſſent l'avoir mieux ſaiſie ſont, M. LOCKE, Eſſay, &c. l. 2, c. 33. M. DE CONDILLAC, Traité des animaux, p. 2, c. 2 & 9; & l'Auteur anonyme des Eléments de Pſycologie, c. 61, 62, 63, 64. Je connois un homme, qui ayant été éveillé, il y a plus de vingt-ans, à une heure après minuit par le bruit d'un incendie, s'eſt conſtamment réveillé toutes les nuits, dès cette époque, préciſément à la même heure.

d'excellentes choſes, mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée, & il en réſulte cet inconvénient, c'eſt que les évacuations en deviennent une ſuite, indépendamment du beſoin, & lors même qu'il n'exiſte pas. Alors elles ſont très-fâcheuſes, & elles ont tous les dangers de l'évacuation exceſſive, procurée par d'autres moyens. *Satyrus*, ſurnommé *Gragropilex*, demeurant à Thaſus, eut dès l'âge de vingt-cinq ans, de fréquentes pollutions nocturnes; quelquefois même la ſemence s'écouloit pendant le jour. Il mourut de conſomption dans ſa trentieme année (1).

M. *Zimmermann* me parle d'un homme d'un très beau génie, à qui les pollutions avoient fait perdre toute l'activité de ſon eſprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état décrit par *Boerhaave*. L'on a vu, page 11, les maux que M. *Hoffman* obſerva après des pollutions. Les ſymptomes les plus ordinaires, quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'eſt un accablement continuel, plus conſidérable le matin, & de vives douleurs

(1) Epidem. l. 6, ſ. 8, n. 52. FOES. 1201.

de reins. L'on me consulta, il y a quelques mois, pour un vigneron âgé de cinquante ans, très-robuste auparavant, & que des pollutions fréquentes depuis trois ou quatre mois, avoient si prodigieusement affoibli, qu'il ne pouvoit travailler que quelques heures par jour, souvent même il en étoit empêché par des douleurs de reins qui le retenoient au lit, & il maigrissoit journellement. Je donnai quelques conseils, dont j'ai ignoré l'exécution & l'effet.

J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines, après un long rhume négligé, qui, quand il avoit une pollution nocturne, étoit beaucoup plus sourd le lendemain, avec beaucoup de mal-aise; & un autre affoibli par plusieurs causes, qui, après la pollution, se réveille dans un si grand accablement & un engourdissement si général, qu'il est comme paralytique pendant une heure, & fort abattu pendant plus de vingt-quatre.

L'on peut mettre dans cette premiere classe les pollutions de ceux qui ayant été accoutumés à de fréquentes émissions, les suspendent tout-à-coup. Telles étoient celles d'une femme dont

parle *Galien*; elle étoit dans le veuvage depuis quelque tems, & la rétention du ſperme lui procuroit des maladies de l'utérus; elle eut, dans le ſommeil, des mouvements des lombes, des bras & des jambes qui étoient convulſifs, & qui furent accompagnés d'une émiſſion abondante de ſperme épais, avec la même ſenſation que dans le coït (1). Une danſeuſe fut bleſſée par hazard prés du ſein gauche fort légérement; le Chirurgien lui preſcrivit une diete aſſez ſévere, & lui défendit les plaiſirs dont elle étoit en uſage de jouir ſouvent. La troiſieme nuit de cette privation, à laquelle elle ſe ſoumit en négligeant la diete, elle eut une pollution, qui revenant pluſieurs fois toutes les nuits ſuivantes, la maigriſſoient à vue d'œil, & lui cauſoient des violents maux de reins. La plaie ne laiſſoit pas que de guérir, & elle l'eût été tout-à-fait ſi elle s'étoit ménagée pour les aliments & la boiſſon. Le chirurgien ferme dans ſes principes, continuoit ſon interdiction, la ſaignoit & la purgeoit. Ennuyée & affoiblie, elle laiſſa

(1) De ſemine. l. 2, ch. 1, CHARTER, t. 3, p. 213.

les remedes, reprit ſon ancien train, la foibleſſe & les douleurs ſe diſſiperent bien vîte.

Mais qu'on ſe garde bien de conclure de cette obſervation l'inutilité du précepte des plus grands maîtres en chirurgie, qui, fondés ſur d'autres obſervations, interdiſent ſévérement le coït aux bleſſés; il n'y a point de praticien qui n'ait pû ſe convaincre par ſoi-même combien il leur eſt nuiſible. J'en rapporterai un ſeul exemple dans lequel la maſturbation fut mortelle, & dont *G. Fabrice de Hilden* nous a conſervé l'hiſtoire. *Coſme Slotan* avoit coupé la main à un jeune homme qui l'avoit eu meurtrie par un coup de feu; comme il le connoiſſoit très-ardent, il lui défendit ſévérement tout commerce avec ſa femme, qu'il avertit auſſi du danger. Mais quand tous les accidents furent diſſipés, & que la guériſon étoit en bon train, le malade ſe ſentant des deſirs auxquels ſa femme ne voulut pas répondre, il ſe procura, ſans coït, une émiſſion de ſemence, qui fut immédiatement ſuivie de fiévre, de délire, de convulſions, & d'autres accidents violents, dont

il mourut au bout de quatre jours (1).

J'ai vu un jeune marié qui, ſe jettant étourdiment du ſiege d'un cabriolet, tomba à côté; la roue de derriere lui paſſa ſur le pied, entre le talon & la cheville; il n'eut ni fracture, ni luxation, mais une forte contuſion; ſe trouvant bien au bout de cinq jours, il ſe conduiſit comme s'il n'eût point eu d'accident. Deux heures après, toute la jambe enfla, avec des douleurs inouies, & une forte fievre qui dura près de trente heures. Revenons.

Ce que j'ai dit au commencement de cette ſection, ſur la liaiſon entre les rêves & les idées dont l'ame s'eſt occupée pendant le jour, ſert à expliquer pourquoi les maſturbateurs ſont ſi ſujets aux pollutions nocturnes: leur ame, occupée pendant tout le jour d'idées vénériennes, ſe repréſente pendant la nuit les mêmes objets, & le ſonge laſcif eſt ſuivi d'une évacuation qui eſt toujours prête à ſe faire quand les organes ont acquis un degré conſidérable d'irritabilité.

Il eſt important de prévenir de bon-

(1) Obſervat. Chirurg. cent. 1. obſ. 22.

ne heure les progrès de l'habitude; &, quelle que ſoit la premiere cauſe des pollutions, de ne pas les laiſſer invétérer. Quand elles ont duré long-tems elles ſe guériſſent très-difficilement. *Il n'y a point de maladie*, dit M. HOFFMAN, *qui tourmente plus les malades, & donne plus de peines aux Médecins, que les pollutions nocturnes qui ont duré long-tems, & qui ſont devenues habituelles, ſur-tout ſi elles reviennent tous les jours. L'on emploie les meilleurs remedes preſque toujours inutilement, ſouvent même ils font plus de mal que de bien* (1).

Tous les Médecins, qui ont écrit ſur cette maladie, en ont dit la guériſon très-difficile, & tous les Médecins, qui ont eu occaſion de la traiter, l'ont éprouvé eux-mêmes, & l'on ne doit point en être ſurpris. A moins que l'on ne pût ou redonner aux organes leur force, & diminuer leur irritabilité pendant le tems qui s'écoule entre deux pollutions, ce qui eſt impoſſible, ou prévenir tout-à-coup le retour des ſonges laſcifs, ce qui n'eſt pas plus aiſé, on doit être ſûr que la

(1) Conſ. 102.

pollution reviendra, & qu'elle détruira preſque tout le bien que peut avoir opéré la petite quantité de remede qu'on a employée depuis la derniere: on ne peut donc gagner d'une pollution à l'autre qu'un infiniment petit, & il faut en accumuler un grand nombre avant que d'obtenir un effet ſenſible.

Célius Aurelianus a raſſemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux ſur le traitement. Il veut 1°. que le malade évite autant qu'il eſt poſſible toute idée vénérienne; 2°. qu'il ſoit couché ſur un lit de matiere dure & rafraîchiſſante; qu'il applique ſur ſes reins une mince plaque de plomb; qu'il applique ſur toutes les parties qui ſont le ſiege de la maladie, des éponges trempées dans de l'eau & du vinaigre, ou des choſes rafraichiſſantes, comme les balauſtes, l'acacia, l'hypociſte, le pyllium; 3°. qu'il ne faſſe uſage que d'aliments & de boiſſons qui rafraichiſſent & qui reſſerrent. Il lui conſeille 4°. les fortifiants, 5°. l'uſage du bain froid, 6°. de ne jamais ſe coucher ſur le dos, mais toujours ſur le côté ou ſur le ventre. Ce conſeil eſt plein de bonnes choſes; mais voyons plus diſtinc-

tement quelle eſt l'indication qui ſe préſente. C'eſt de diminuer la quantité de la ſemence, & de prévenir les rêves.

La diete & le régime général ſont beaucoup plus propres à la remplir que les remedes. Les aliments les plus convenables ſont ceux qui ſont tirés du regne végétal, les légumes & les fruits. Parmi les viandes, celles qui contiennent le moins de ſubſtance. Dans l'une & l'autre claſſe, il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. L'on a déja vu plus haut l'influence de ce régime ſur la tranquillité du ſommeil; on ne peut trop le recommander aux perſonnes affligées de pollutions nocturnes, à qui cette tranquillité eſt ſi néceſſaire. Elles doivent ſur-tout renoncer au ſouper, ou au moins ne ſouper que très-légérement; cette ſeule attention contribue plus à opérer la guériſon que tous les remedes.

J'ai vu, il y a pluſieurs années, un jeune homme qui avoit preſque toutes les nuits une pollution nocturne, & qui avoit déja eu quelques accès de *cochemar*. Un Chirurgien barbier lui ordonna de boire en ſe couchant quel-

ques verres d'eau chaude, qui ſans diminuer les pollutions, augmenterent la derniere maladie; les deux maux ſe réunirent & revinrent toutes les nuits, le phantôme du cochemar étoit une femme qui occaſionnoit en même tems la pollution. Affoibli par cette double maladie, & par la privation d'un ſommeil tranquille, il marchoit à grands pas vers une conſomption. Je lui ordonnai de ne prendre à ſouper qu'un peu de pain & quelques fruits cruds, de ſouper de bonne heure, & de prendre, en entrant au lit, un verre d'eau fraiche avec quinze gouttes de liqueur anodyne minérale d'Hoffman. Il ne tarda pas à reprendre un ſommeil tranquille; les deux maladies ſe diſſiperent entierement, & il recouvra bientôt ſes forces.

Les viandes indigeſtes, les viandes noires, ſur-tout le ſoir, ſont un véritable poiſon pour ce mal; &, je le répete, ſi l'on ne prend pas le parti de ſouper très-peu & ſans viande, les autres remedes ne ſont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café nuiſent par pluſieurs endroits. La meilleure boiſſon eſt l'eau pure, ſur chaque bouteille de laquelle on peut diſſoudre

avec succès une dragme de nitre. J'ai cependant vu, il n'y a pas long-tems, un malade à qui le nitre nuisoit, en lui procurant de plus fréquentes pollutions: j'attribuai cet effet à deux causes; l'une, c'est qu'il avoit les nerfs très foibles, & dans ces tempéraments le nitre agit comme irritant; l'autre, c'est qu'il augmentoit considérablement les urines; la vessie se rempliſſoit plus promtement pendant la nuit, & l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

Le précepte, que donne *Cælius* d'éviter les lits mous, est de la plus grande importance; il n'y faut point soufrir de plume; la paille seroit de beaucoup à préférer au crin, & j'ai vu quelques malades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est également nécessaire; cette situation nuit en contribuant à rendre le sommeil plus agité, & en échaufant davantage les parties génitales. Enfin comme l'habitude a ici une très-grande influence, & qu'il importe de la rompre, l'observation suivante pourra fournir un moyen d'y réussir.

Je la tiens d'un Italien respectable par ses vertus, & l'un des plus excellens hommes que je me rappelle d'avoir vus. Il me consultoit pour une maladie très-différente; mais afin de mieux m'instruire il me fit toute l'histoire de sa santé. Il avoit été incommodé, cinq ans auparavant, de pollutions fréquentes qui l'épuisoient totalement. Il résolut fortement le soir de se réveiller au premier moment où une femme frapperoit son imagination, & s'occupa long-tems de cette idée avant que de s'endormir. Le remede eut le plus heureux succès; l'idée du danger & la volonté de se réveiller unies étroitement la veille à l'idée d'une femme, se reproduisirent au milieu du sommeil en même tems que cette derniere; il se réveilla à tems, & cette précaution réitérée pendant quelques soirs dissipa le mal (1).

Mais

(1) J'ai vu des jeunes gens qui ayant essayé de se lier la verge le soir s'en sont bien trouvés, il y en a eu d'autres pour qui cet expédient a été inutile. L'on a l'obligation à M. *Ziegler*, Médecin à Vinthertour, d'avoir imaginé une machine dont il m'a envoyé un modele qui m'a paru propre à remplir son but.

Mais que ces deux derniers cas n'inſpirent pas trop de ſécurité, il en eſt contre leſquels les meilleurs remedes échouent; celui que M. *Hoffman* rapporte (1) en eſt un exemple; & l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnoit au ſien; c'eſt que, ſans une longue perſévérance dans l'uſage des remedes, on ne doit en attendre aucun effet, ou plutôt, dans ce cas où le régime eſt l'eſſentiel, ce n'eſt ſouvent qu'en l'obſervant long-tems qu'on peut éprouver un ſoulagement ſenſible. Si l'on emploie des remedes ils doivent être fondés ſur la même indication que le régime. Il n'y a pas long-tems que j'ai vu une ſaignée aſſez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuſes, la limonade, les eſprits acides, les laits d'amandes peuvent être d'uſage.

M. *Hoffman* employa pour le maſturbateur qui, après avoir quitté ſes infamies, tomba dans des pollutions, la poudre ſuivante.

℞. *C. C. ppbicè ppati. oſſis ſepiæ aa unc. S. ſuccini cum inſtillat. olei tartar. per deliquium ppat. dr. II. caſcar. dr. I.*

(1) Caſ. 102.

dont il prenoit une dragme le ſoir avec de l'eau de ceriſes noires ; le matin les eaux de Selter & le lait; pour boiſſon une ptiſane de ſantal, de racines de chine, de chicorée, de ſcorſonere & de canelle. Moyennant ces ſecours, & une diete convenable, le malade guérit en quelques ſemaines. M. *Zimmerman* a guéri, par l'uſage de la même poudre, *des pollutions très-fréquentes, ſuivies des langueurs ordinaires, & qui avoient duré quelques années, chez un jeune homme de vingt-un ans.* Il n'eſt pas aiſé d'expliquer comment cette poudre, qui n'eſt qu'un ſimple abſorbent, fait du bien, mais j'ai vu de bons effets du camphre.

Une autre eſpece de pollutions, ce ſont celles des hypocondriaques. La circulation chez eux ſe fait lentement, ſur-tout dans les veines du bas-ventre; par-là même les parties d'où elles raportent le ſang ſont ſouvent engorgées; les nerfs ſont aiſément mis en mouvement; leurs humeurs ont un caractere d'âcreté très-propre à irriter; leur ſommeil eſt ordinairement troublé par des ſonges: voilà bien des raiſons de pollution; auſſi ils y ſont extrêmement ſujets. *L'imagination*, dit Mr.

BOERHAAVE, *produit ſouvent pendant le ſommeil des émiſſions de ſemence. Les gens de lettres les plus aſſidus, & les rateleux, ſont ſujets à cet accident, & l'écoulement de la ſemence eſt ſouvent ſi conſidérable qu'ils tombent dans l'atrophie* (1). Cette maladie a pour eux des ſuites d'autant plus fâcheuſes qu'ils ne ſe livrent jamais à quelques excès dans ce genre ſans en être extrêmement incommodés. M. *Fleming* l'a heureuſement exprimé ;

Non veneri crebro licet unquam impunè litare.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'eſt d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgements, enſuite l'on emploie les bains froids, & cette ſalutaire écorce que Dieu veuille nous conſerver. C'eſt alors véritablement le cas de ces deux puiſſants remedes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions ſur le choix des aliments ſont néceſſaires dans tous les cas, elles le ſont plus particulierement dans celui-ci. Les hypocondriaques font généralement très-mal les digeſtions ; les aliments

(1) Inſtitut. §. 776.

mal digérés produiſent des gonflements flatueux qui, troublant la circulation, les diſpoſent aux pollutions de deux façons ; 1°. en gênant le retour du ſang dans les veines génitales ; 2°. en troublant la tranquillité du ſommeil, & en diſpoſant par-là même aux rêves. L'on ſent par-là la raiſon de la défenſe que *Pytagore* faiſoit à ſes diſciples de manger des aliments flatueux, qu'il regardoit avec raiſon comme nuiſibles, tant à la netteté & à la force des fonctions de l'ame, qu'à la chaſteté. Outre les deux raiſons que j'en ai données, pourrois-je hazarder d'en indiquer une troiſieme, que j'ai eu fortement lieu de ſoupçonner chez deux malades ? C'eſt l'expanſion de l'air, dégagé des fluides, dans les corps caverneux, ce qui produiſoit une érection & le prurit vénérien. Perſonne n'ignore que toutes nos liqueurs ſont impregnées de ce fluide, mais que tant qu'elles ſont parfaitement ſaines, il y eſt comme incarcéré & privé de toute élaſticité. De grands Phyſiciens avoient cru qu'il n'y avoit que deux moyens de la lui rendre ; un degré de chaleur plus conſidérable qu'on

ne l'obſerve jamais dans le corps animal, & la putréfaction. Mais une foule d'obſervations de maladies, produites par l'air ainſi dilaté, ont prouvé qu'indépendamment de ces deux cauſes il y avoit d'autres altérations dans les fluides qui opéroient le même effet; & ces altérations paroiſſent plus fréquentes chez les hypocondriaques: ainſi il n'eſt point étonnant que les corps caverneux ſoient le ſiége de ce développement d'air maladif; il n'y a au contraire point de partie qui paroiſſe devoir y être plus expoſée; & ſi l'on n'y a pas fait attention plutôt, c'eſt vraiſemblablement manque d'obſervateurs plutôt que d'obſervations. Celles-ci font ſentir toute la néceſſité d'éviter ces aliments qui, plus chargés d'air que les autres, incommodent & par celui qui s'en ſépare dans les premieres voies, & par celui qu'ils portent dans le ſang. Tout le monde ſait que la biere nouvelle, qui eſt extrêmement flatueuſe, occaſionne de violentes érections; & j'ai vu depuis la derniere édition de cet ouvrage, que M. *Thiery*, un des plus ſavants Médecins, & des plus célebres Prati-

ciens de France, a connu ces érections flatueuſes.

L'on peut placer ici, comme analogue à cette derniere eſpece de pollution, & attaquant principalement les mélancoliques, une maladie qu'on pourroit appeller fureur génitale; elle differe du priapiſme & du ſatyriaſis; je la peindrai par une obſervation que j'avois déja publiée dans la premiere édition latine de cet ouvrage, & omis dans la françoiſe. Un homme âgé de cinquante ans en étoit atteint depuis plus de vingt-quatre, & dans ce long terme il n'avoit pas pu ſe paſſer vingt-quatre heures de femme ou de l'horrible ſupplément de l'Onaniſme; & il réiteroit ordinairement les actes pluſieurs fois par jour. Le ſperme étoit âcre, ſtérile; l'évacuation très-promte. Il avoit les nerfs exceſſivement affoiblis, des accès de mélancolie & de vapeurs très-violents, les facultés abruties, l'ouïe très-peſante, les yeux extrêmement foibles: il eſt mort dans l'état le plus triſte. Je ne lui ai jamais conſeillé de remedes; il en avoit pris un grand nombre; pluſieurs ne lui avoient rien fait; tous ceux qui étoient chauds lui avoient nui; le ſeul quin-

quina infusé dans du vin, que lui avoit ordonné M. *Albinus*, l'avoit soulagé; & l'autorité de ce grand Médecin est un nouveau témoignage bien respectable en faveur de ce remede. On trouve parmi les consultations de M. *Hoffman* un cas à peu près semblable; le prurit vénérien étoit presque continuel, & l'ame & le corps étoient également énervés (1).

SECTION XII.

Gonorrhée simple.

LA gonorrhée, dit GALIEN qui ne connoissoit que la simple, *est un écoulement de semence sans érection.* Plusieurs auteurs de tous les siecles en parlent, & Moïse, le plus ancien de tous. L'on trouve dans les observations d'*Hippocrate* l'exemple d'un montagnard, dont la maladie paroît avoir été un marasme, & qui avoit un écoulement involontaire d'urine & de semence (2). M. *Boerhaave* pa-

(1) Consult. cent. 2 & 3, oper. t. 3, p. 214.
(2) Epid. l. 6, s. 3, n°. 13, FOES. 1173

roît cépendant mettre cette maladie au nombre des choſes douteuſes. *On lit*, dit-il, *dans quelques livres de Médecine, que la ſemence s'eſt quelquefois écoulée ſans qu'on l'ait ſentie. Mais cette maladie doit être très-rare, & je ne ſache pas que la ſemence ſe ſoit écoulée ſans quelque chatouillement, ou ce n'étoit pas de la vraie ſemence ſéparée dans les teſticules, & accumulée dans les véſicules ſéminaires; quoique j'aie vu la liqueur des proſtates s'écouler* (1). Cette autorité eſt ſans doute bien reſpectable; mais outre que M. *Boerhaave* ne décide point poſitivement, il a contre lui tous les Médecins, & pour ne point ſortir de ſon école, l'un de ſes plus illuſtres diſciples, M. *Gaubius*, admet l'évacuation de ſemence ſans ſenſation. Mes propres obſervations ne me laiſſent pas douter de l'exiſtence de l'une & de l'autre maladie. J'ai vu des hommes qui, après une gonorrhée virulente, après des excès vénériens, ou des maſturbations, avoient un écoulement continuel par la verge, mais qui ne les rendoit pas incapables d'érection & d'éjaculation:

(1) Ibid. La METTRIE, t. 7, p. 214.

ils ſe plaignoient même qu'une ſeule éjaculation les affoibliſſoit plus qu'un écoulement de quelques ſemaines ; preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'étoit pas la même, & que celle qui ſort par la gonorrhée ne vient que des proſtates, de quelques autres glandes qui entourent l'uretre, des follicules répandues dans toute ſa longueur, ou enfin des vaiſſeaux exhalants dilatés. J'en ai vu d'autres qui avoient, comme les premiers, un écoulement qui les affoibliſſoit beaucoup plus, qui les rendoit incapables de tout prurit vénérien, de toute érection, & par-là même de toute éjaculation, quoique les teſticules ne paruſſent point hors d'état de faire leurs fonctions. Il me paroît démontré que dans ces derniers la vraie ſemence teſticulaire s'écouloit ſans ſerſation. Et quand on connoit la ſtructure des parties génitales, l'on ſe perſuadera aiſément que la premiere maladie doit être beaucoup plus fréquente que la derniére, mais l'on comprendra très bien l'exiſtence de celle-ci. Les auteurs exacts ont appellé gonorrhée vraie celle dans laquelle ils ont cru que la matiere de l'écoule-

ment étoit la vraie ſemence, & l'autre *gonorrhée bâtarde* ou *catarrhale*. M. *Morgagni*, dont le ſuffrage eſt d'un ſi grand poids, admet l'écoulement de l'une & de l'autre humeur, & il me ſemble qu'on ne peut pas le revoquer en doute (1).

Les dangers de cet écoulement ſont très-conſidérables; l'on a vu, p. 7, le tableau qu'*Arétée* en fait : *comment*, dit-il au même endroit, *ne ſeroit-on pas foible, quand ce qui fait la force de la vie ſe perd continuellement. La ſeule ſemence eſt ce qui fait la force de l'homme.* *Celſe*, qui vivoit avant *Arétée*, dit poſitivement que l'écoulement de ſemence ſans ſenſation vénérienne mene à la conſomption (2). *Jean*, fils de *Zacharie*, plus connu ſous le nom d'*Actuarius*, dans l'ouvrage qu'il compoſa en faveur de l'Ambaſſadeur que l'Empereur de Conſtantinople envoyoit dans le Nord, penſe comme les auteurs que j'ai déja cités. *Si l'écoulement de ſemence qui ſe fait ſans érection & ſans ſenſation dure quelque tems, il produit néceſſairement la conſomption & la mort, parce que*

(1) De ſedib. & cauſ. morbor. epiſt. 44. §. 16.

(2) De Medicina l. 4. c. 21.

la partie la plus balſamique des humeurs, & les eſprits animaux ſe diſſipent (1).

Les Auteurs les plus modernes penſent comme les anciens. *Tout le corps maigrit*, dit SENNERT, *& ſur-tout le dos; les malades deviennent foibles, ſecs, pâles; ils languiſſent; ils ont des douleurs de reins; les yeux ſe creuſent* (2). M. *Boerhaave* range cette gonorrhée parmi les cauſes de la paralyſie; & l'on remarquera que dans cet endroit il admet la gonorrhée de véritable ſemence. „ La paralyſie, dit-il, qui „ vient de la gonorrhée, eſt incurable „ parce que le corps eſt épuiſé (3)". On trouve dans une très-bonne diſſertation de M. *Koempf* des obſervations fort intéreſſantes (4).

(1) Medicus, ſive de methodo medendi. l. 1. c. 22.

(2) Praxis medica. l. 3. part. 9. ſect. 2. c. 4.

(3) De morb. nervor. p. 717. Cet ouvrage, recueilli de ſes leçons depuis 1730 juſques à 1735, & poſtérieur par-là même, de quelques années, aux leçons recueillies par M. DE HALLER, prouve que M. BOERHAAVE avoit changé de ſentiment ſur la poſſibilité de la gonorrhée vraiment ſéminale, & l'on ſait que ce grand homme étoit toujours prêt à abjurer ſes anciennes idées pour en adopter de nouvelles, dès qu'il étoit convaincu qu'elles étoient plus juſtes.

(4) G. L. KOEMPF de morbis ex atrophia. Baſil. 1756.

Cette maladie peut dépendre de pluſieurs cauſes éloignées. La cauſe prochaine eſt preſque toujours combinée d'un vice dans les liqueurs qui s'écoulent, qui ſont trop ténues & ſouvent trop âcres, & d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration qui dépend d'une foibleſſe générale, qui exige les toniques que la foibleſſe des organes indique auſſi ; les circonſtances concourantes décident ſur le choix. Il ſeroit hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, ſur leſquels on trouvera de bonnes choſes dans pluſieurs auteurs, & ſur-tout dans *Semert*, l'auteur du meilleur abrégé de médecine pratique qu'on ait. Les mêmes remédes, indiqués dans le courant de cet ouvrage contre les autres ſuites de la pollution, le ſont contre celle-ci ; le bain froid, le quinquina, le mars, les autres roborants (1). M. *Boerhaave* dit que l'hépatique produit d'excellents

(1) Je crois cependant devoir avertir que quoique les fortifiants ſoient les remédes le plus généralement indiqués dans ce cas, il y a ſouvent des exceptions ; j'ai vu de ces maux très-invétérés, dont la longueur dépendoit de l'état continuel de légere phlogoſe, dans lequel ces organes

effets, (*egregios ſane præſtat uſus*) dans la gonorrhée invétérée qui dépend du relâchement des organes (1). Quelquefois pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs ſur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs: il y a même de grands Médecins qui leur ont attribué une efficacité preſque ſpécifique contre cette maladie; l'expérience, plus encore que la raiſon, m'a prouvé le contraire. Et ceux qui ſe donneront la peine de lire les auteurs que j'ai nommés plus haut, verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif.

Actuarius ordonne *des choſes qui fortifient ſans échauffer* (2).

Arétée, qui veut qu'on y remédie inceſſamment, vu le danger dont elle menace, n'ordonne que des fortifiants, l'abſtinence des plaiſirs de l'amour, & le bain froid (3).

ſe trouvoient, & j'ai guéri les malades par l'uſage des délayants les plus doux, genre de cure que j'ai ſouvent employé avec le même ſuccès dans les maladies de l'uretre les plus fâcheuſes, & les plus rebelles, ſur leſquelles je m'étendrai peut-être davantage quelque jour.

(1) Hiſtoria plantarum, &c. p. 51.
(2) Ibid. l. 4. c. 8.
(3) P. 131.

Celſe, des ouvrages duquel l'un & l'autre ont profité, ordonne des frictions, & ſur-tout le bain d'eau *extrêmement froide*; (*natationeſque quam frigidiſſimæ*); il veut que tout ce qu'on mange & qu'on boit on le prenne froid; qu'on évite tous les aliments qui peuvent engendrer des crudités, des vents, & augmenter l'âcreté de la ſemence. *Fernel* ordonne des aliments ſucculents, aiſés à digérer, & des électuaires reſtaurants (1).

Si la promeſſe de *Langius*, qui *oſoit jurer que les purgatifs & la diete guériroient cette maladie*, eſt vraie, ce ne peut être que dans le cas où elle ſeroit produite par une mauvaiſe diete qui auroit donné lieu à des obſtructions dans le bas-ventre, & fait dégénérer toutes les humeurs, ſans que les ſolides euſſent encore reçu d'atteintes bien conſidérables; & il n'a eu en vue que ce cas, car s'ils avoient reçu une atteinte un peu conſidérable, les purgatifs devroient néceſſairement être aidés par les roborants. Telle étoit la gonorrhée que *Régis* obſerva, & dont *Craanen* nous a conſervé le détail. *Un homme*, dit-il,

(3) Oper. omn. p. 544.

d'un tempérament pituiteux, ayant fait long-tems uſage d'aliments humectants, fut attaqué d'un écoulement d'une humeur aqueuſe, crue, viſqueuſe, qui ſortoit ſans ſentiment. Il maigriſſoit, ſes yeux ſe cavoient, il perdoit tous les jours ſes forces. REGIS *commença par les purgatifs pour évacuer ces humeurs pituiteuſes;* enſuite il lui ordonna les fortifiants, & des aliments deſſéchants; enfin ſi cela ne ſuffiſoit pas, il conſeilloit un cauſtique à chaque jambe (1). Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir quand cette maladie eſt la ſuite des excès vénériens, & qu'elle dépend, comme dit SENNERT, *de la foibleſſe que les véſicules ſéminales ont contractée par les alternatives ſi fréquentes de réplétion & d'inanition.*

Le détail de quelques cas fera mieux ſaiſir la véritable curation.

Timée en fournit un qui ne peut-être mieux placé qu'ici. *Un jeune homme,* dit-il, *étudiant en Droit, d'un tempérament ſanguin, ſe polluoit manuellement deux ou trois fois par jour, &*

(1) Voyez J. J. MANGETI, Bibliotheca medico. practica. t. 2. p. 625.

quelquefois plus souvent : il tomba dans une gonorrhée, accompagnée d'une foiblesse de tout le corps. Je regardai la gonorrhée comme une suite du relâchement occasionné dans les vaisseaux séminaux, & la foiblesse dépendoit de la fréquente effusion de semence, qui avoit dissipé la chaleur naturelle, amassé des crudités, lésé le genre nerveux, abruti l'ame, affoibli tout le corps. Il lui ordonna un vin fortifiant avec les astringents & les aromatiques infusés dans le gros vin rouge ; un opiat de meme nature, & un onguent composé d'huile de roses, de mastic, de nitre, de bol d'arménie, de terre sigillée, de balaustes & de cire blanche. *Le malade fut guéri au bout d'un mois de ce mal honteux, & je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de cette infame débauche, & de se souvenir de la menace de l'*ETERNEL, *qui exclut les mols du Royaume des Cieux.* Cor. I. c. 6. (1).

Un des meilleurs Médecins que nous ayons en Suisse, me marque M. ZIMMERMAN, M. G. M. WEPFER *de Schaffouse, dont l'autorité ne peut-être que d'un très-grand poids, assure avoir*

(1) Ibid. p. 624.

guéri un écoulement continuel de ſemence, ſuite de la maſturbation, par le ſecours de la teinture de mars de LUDOVICI. M. WESLIN, *de Zurzach, m'a confirmé la même choſe ſur ſa propre expérience. Pour moi*, ajoute mon ami, *je n'en ai pas vu d'auſſi bons effets.*

M. le Profeſſeur *Stehelin* parle d'un homme lettré qui étoit affligé d'une effuſion involontaire de ſemence, ſans idées vénériennes, & qu'il a guérie par l'uſage d'un vin avec le mars & le quinquina. Les remédes, & entr'autres les eaux de Swalbach, & la douche d'eau froide ſur le pubis & le périnée, n'eurent pas les mêmes ſuccès chez un jeune homme qui s'étoit attiré ce mal par la maſturbation. Il ajoute que M. le Docteur *Bongars*, fameux praticien à Maſeyck, a guéri deux perſonnes attaquées d'une débilité des véſicules ſéminales, en leur faiſant prendre trois fois par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham dans une taſſe de vin de Pontac, & en leur faiſant boire une décoction de ſalſepareille. M. *Stehelin* remarque, que quoique l'opium ſoit un reméde contraire aux indications, il a cependant été conſeillé par *Ettmuller contre l'éjacula-*

tion trop promte qui dépend d'une ſemence trop ſpiritueuſe. Qu'il me ſoit permis d'ajouter, qu'en examinant attentivement le conſeil de ce fameux Praticien, & en comparant la nature du mal, dans certains cas, avec les effets de l'opium, on concevra aiſément que ce reméde peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conſeille. Il diſtingue avec beaucoup de ſoin les différentes eſpéces d'écoulement, il aſſigne les cauſes & le traitement de chaque eſpéce; & paſſant enſuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux cauſes; 1°. le relâchement des véſicules ſéminales; 2°. une liqueur ſéminale trop bouillante, trop ſpiritueuſe & trop abondante; c'eſt dans ce cas qu'il ordonne l'opium (1). Mais à quel titre? L'opium, dont la vertu aphrodiſiaque eſt ſi bien démontrée, vertu qu'*Ettmuller* lui-même indique, & dans ſon petit ouvrage ſur ce reméde, & dans l'endroit même où il donne ce conſeil, ne peut qu'augmenter la cauſe de la maladie, & par-là même en aggraver

(1) Colleg. pract. ſpeciale. c. 2. t. 1. p. 459.

les ſymptômes. Les cas où il eſt utile, c'eſt au contraire quand les humeurs ſont crues, ténues, aqueuſes, & les nerfs en même tems exceſſivement mobiles. L'on ſait qu'il remédie à ces différens accidents, qu'il ſuſpend l'irritabilité, & qu'il arrête toutes les évacuations, excepté la tranſpiration. Mais, on ne peut trop le redire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos, ſans quoi il deviendroit nuiſible. M. *Tralles*, dans ſon excellent ouvrage ſur ce reméde, nous fournit une obſervation, & l'on en trouve de ſemblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonſpection. Un homme, dit-il, qui, dès ſa jeuneſſe, avoit eu du penchant aux pollutions, ce qui l'avoit rendu extrêmement foible, ne prenoit jamais de l'opium, ſoit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelqu'autre but, qu'il n'eut pendant la nuit, & à ſon grand dommage, des ſonges laſcifs accompagnés d'une émiſſion ſpermatique (1). Qu'on me permette une réflexion qui ſe préſente naturellement, c'eſt que l'erreur d'*Ettmuller* prouve bien évidemment,

(1) Uſus opii ſalubris & noxius. p. 131.

1°. combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique qui, sans son secours, ne peut-être que très-souvent fausse & erronée ; 2°. combien par-là même un homme, qui réunit l'une & l'autre, doit avoir d'avantages sur celui qui n'est guidé que par quelques observations, ou qui se livre à une théorie systématique ; enfin, 3°. combien la lecture des meilleurs auteurs de pratique, qui ont été dénués de cette théorie exacte due à notre siecle, peut tromper ceux qui, en les lisant, ne peuvent avoir qu'une foi implicite, & qui ignorent ces principes, qui doivent servir de pierre de touche, pour discerner en médecine ce qui est de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes observations ; un plus grand nombre seroit superflu.

Un jeune homme de vingt ans, qui avoit eu le malheur de se polluer, étoit attaqué depuis deux mois d'un écoulement muqueux continuel, & de pollutions nocturnes, de tems en tems, accompagnées d'un épuisement considérable ; il avoit de fréquents & violents maux d'estomac ; il se sentoit la poitrine extrêmement foible, & suoit

très-aiſément ; je lui ordonnai l'opiat ſuivant :

℞. *Condit. roſar. rubr. unc. III. condite anthos. cort. peruv. aa unc. I. maſtices dr. II. cath. dr. I. olei. cinnam. gtt. III. ſirup. cort. aur. q. ſ. f. electuar. ſolid.*

Il en prenoit un quart d'once deux fois par jour. Au bout de trois ſemaines il ſe trouva bien à tous égards ; & l'écoulement n'avoit plus lieu qu'après les pollutions nocturnes, qui étoient beaucoup moins fréquentes ; la continuation du même reméde, pendant quinze jours, le remit tout-à-fait.

Deux époux étrangers, que je n'ai jamais connus, attaqués preſque dans le même tems, & bien ſûrs qu'il n'y avoit point de virus, d'un écoulement accompagné de foibleſſe & de douleurs tout le long de l'épine du dos, ne pouvoient accuſer que des excès conjugaux ; l'écoulement étoit beaucoup plus conſidérable chez le mari. Ils avoient eſſayé différents remédes très-inutilement, & entr'autres des pilules mercurielles qui avoient augmenté l'écoulement ; ils me firent conſulter. Je leur ordonnai les bains froids, un vin de quinquina, d'acier & de fleurs de

roſes rouges; ils prirent régulierement le reméde; c'étoit dans l'été de 1758; les pluies continuelles rendoient l'uſage des bains de riviere très-difficile; la femme n'en prit que deux ou trois, le mari une douzaine; au bout de cinq ſemaines ils me firent dire qu'ils étoient preſque totalement rétablis; j'ordonnai la continuation juſques à parfaite guériſon, qui ne tarda pas.

Ces ſuccès heureux ne peuvent point ſervir à fonder un pronoſtic général & favorable; cette maladie eſt le plus ſouvent extrêmement rebelle, quelquefois même incurable. Je n'en donnerai qu'un ſeul exemple, mais démonſtratif. Un des plus grands praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & qui enrichit la Médecine par des ouvrages tous excellents, eſt affligé, depuis plus de quinze ans, d'une gonorrhée ſimple, que tout ſon art & celui de quelques autres Médecins qu'il a conſultés n'ont pu diſſiper; cette triſte incommodité le conſume peu à peu, & fait craindre de le perdre long-tems avant le terme auquel il ſeroit à ſouhaiter qu'il parvînt, & auquel il pourroit parvenir dans le cours ordinaire des choſes.

IL SEROIT INUTILE de m'étendre davantage; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux des jeunes gens ſur les horreurs de l'abyme qu'ils ſe préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils ſe ſont attirés; je finis par réitérer ce que j'ai déja dit dans le cours de cet ouvrage, que quelques cures heureuſes ne ſervent pas à leur faire illuſion: le mieux guéri recouvre difficilement ſa premiere vigueur, & ne conſerve une ſanté paſſable qu'à force de ménagement; le nombre de ceux qui reſtent dans la langueur eſt décuple de ceux qui guériſſent; & quelques exemples de gens, ou qui n'avoient été que peu malades, ou chez leſquels un tempérament plus vigoureux a pu ſe relever plus aiſément, ne doivent point être regardés comme faiſant une regle générale.

. . . . . Non bene ripæ creditur;
Ipſe aries etiam nunc vellera ſiccat.

F I N.

36